

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LUCIEN HERR (1864-1926) : L'INTELLECTUEL ENGAGÉ ET LA « VOLONTÉ DE NE PAS  
PARVENIR. »

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

DAVID CLOS-SASSEVILLE

NOVEMBRE 2009

## UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

### Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Pour l'aide apportée à la réalisation de ce mémoire, nous tenons à remercier les personnes concernées. Tout d'abord, Ellen Jacobs professeure d'histoire de l'UQAM pour sa direction éclairée qui a su nous remettre en piste lors de nos écarts et nous encourager dans la poursuite de nos études. Mme Pauline Léveillé, assistante de gestion programme études avancées au département d'histoire de l'UQAM, pour son aide précieuse dans les dédales bureaucratiques de la rédaction. Mme Dominique Parcollet, responsable des Archives d'histoire contemporaine, pour son aide et sa collaboration précieuse lors de nos recherches à Paris. Mme Cécile Renouard, petite-fille de Lucien Herr, qui a accepté de nous rencontrer et de partager ses recherches sur son aïeul. Leurs apports ont enrichi nos réflexions et notre recherche qu'elles en soient ici remerciées.

## TABLE DES MATIÈRES

Résumé .....	v
Introduction .....	1
CHAPITRE I	
LUCIEN HERR, LES INTELLECTUELS ET LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE .....	6
1.1 Historiographie .....	6
1.1.1 Le contexte politique de la Troisième République .....	6
1.1.2 Les intellectuels .....	11
1.1.3 Lucien Herr .....	20
1.2 Problématique .....	25
1.3 Sources et Méthodologie .....	31
CHAPITRE II	
LE DÉRACINEMENT : MATURATION INTELLECTUELLE ET ÉLABORATION DES BASES PHILOSOPHIQUES .....	36
2.1 Un parcours méconnu .....	37
2.2 Les bases philosophiques : <i>Le Cahier Bleu</i> .....	42
2.2.1 Les bases de l'esprit nouveau au XVIIIe siècle .....	44
2.2.2 La philosophie du début du XIXe siècle. ....	49
2.3 L'influence allemande .....	55
2.3.1 Hegel .....	56
2.3.2 Voyage en Allemagne .....	61
Conclusion .....	67
CHAPITRE III	
L'ENGAGEMENT INTELLECTUEL .....	71
3.1 L'intellectuel dreyfusard .....	71
3.2 Une philosophie de l'Affranchissement et de l'engagement .....	74
3.2.1 <i>Le Progrès intellectuel et l'affranchissement</i> .....	75

3.2.2 Application de la théorie à l’Affaire.....	87
3.3 Le milieu et l’influence du bibliothécaire.....	93
3.3.1 L’École normale supérieure .....	94
3.3.2 Création et médiation culturelle collectives .....	97
3.3.3 L’Éveilleur.....	99
Conclusion.....	101
CHAPITRE IV	
LE SOCIALISME OU L’ÂGE COLLECTIF .....	104
4.1 Le libéralisme : l’autre ennemi.....	105
4.2 Réflexion sur la révolution sociale et le socialisme. ....	109
4.2.1 Vers une révolution intégrale. ....	110
4.2.2 Universel et anonyme.....	115
4.2.3 Socialisme et réformisme. ....	117
Conclusion.....	120
CHAPITRE V	
CONCLUSION .....	122
5.1. L’intellectuel engagé. ....	122
5.2. L’âge collectif.....	125
5.3. L’engagement intellectuel et « la volonté de ne pas parvenir ». ....	129
Bibliographie .....	132

## RÉSUMÉ

Le sujet de cette étude repose sur le cas de Lucien Herr en tant qu'intellectuel. Il s'agit d'analyser son parcours afin de démontrer sa théorisation de la « volonté de ne pas parvenir » qui caractérise son engagement. Peu connu, Lucien Herr a pourtant côtoyé les grands réseaux intellectuels de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. S'il publie de nombreux articles touchant un nombre impressionnant de sujets différents, ses écrits philosophiques restent, quant à eux, à l'état de manuscrits. Pourtant, on y retrouve les bases d'une philosophie originale qui accompagne sa réflexion sur le siècle et éclaire son engagement. La pensée de Herr repose d'abord sur une opposition entre l'esprit ancien, dont la légitimité passe par la tradition, et l'esprit nouveau, qui a pour référent l'avenir. Cette vision l'amène à considérer la rupture comme un élément souhaitable pour le progrès de l'humanité. La rupture prend d'abord la forme du déracinement qui doit mener à l'affranchissement du sujet et s'appuie sur la conception que les institutions, telles que l'État, sont produites par l'humanité et sont, par conséquent, modifiables. L'engagement consiste donc à provoquer cette rupture par une réappropriation du politique qui, devant s'effectuer collectivement, suppose un certain effacement des individus. Le résultat devant mener à l'âge collectif. L'engagement de Herr est à cette image : il s'implique de près grâce à son poste de bibliothécaire de l'École normale supérieure qui le met en contact avec les futures générations d'intellectuels.

À ce poste, il participe à éveiller les consciences et aide les élèves et anciens élèves dans leurs travaux et publications en apportant son érudition et ses contacts, le plaçant ainsi au centre d'un large réseau d'universitaires. Son engagement et la philosophie qui l'accompagne prennent aussi forme dans sa participation à l'Affaire Dreyfus. Ils se rencontrent d'abord dans les articles qu'il y écrit, où il réitère les bases de l'esprit nouveau et la nécessité d'une rupture avec la tradition. Dans un second temps, sa participation à la mobilisation des intellectuels, qui se perçoit entre autres dans la pétition intitulée *Protestation*, démontre sa volonté de participer à l'élaboration de l'intellectuel collectif. L'étude de ses écrits nous permet donc de faire ressortir une philosophie de l'engagement particulière parce qu'elle repose sur l'idée de l'avènement d'un âge collectif et anonyme ce qui, au regard de son engagement réel, dans la vie de la cité, fait ressortir la théorisation de la « volonté de ne pas parvenir » et sa pertinence au moment de son application.

Mots clés : Intellectuels, Engagement, Philosophie, Affaire Dreyfus, Socialisme, XIXe siècle, XXe siècle, École normale supérieure.

## INTRODUCTION

La France de la Troisième République a eu son lot de « grands » intellectuels émanant des milieux artistiques et universitaires. On peut encore, aujourd'hui, parler d'Émile Zola ou d'Émile Durkheim à l'extérieur des milieux universitaires en étant assuré qu'ils soient reconnus. Si ces personnages ont gagné une notoriété qui a bien souvent dépassé le champ intellectuel, il n'en demeure pas moins qu'ils ne représentent qu'une partie des intellectuels qui émergent alors. Cette appellation désignant d'abord les dreyfusards ayant signé la *Protestation*<sup>1</sup>, englobe plus d'un nom qui nous semble aujourd'hui perdu dans les méandres du temps. Faut-il pour autant déterrer chacune de ces individualités afin de dresser le portrait de leur parcours? Pas nécessairement. Cependant, certains de ces intellectuels méritent d'être étudiés simplement parce que leurs parcours diffèrent de ceux des grands nous permettant alors de mieux comprendre le champ intellectuel dans ses aspects les moins connus.

Le cas de Lucien Herr est un exemple intéressant. Bibliothécaire agrégé de philosophie et dreyfusard de la première heure, il s'investit dans son milieu, soit l'École normale supérieure, et intègre tout un réseau d'intellectuels gravitant autour de l'établissement. S'il ne publie pas de grands ouvrages, on retrouve tout de même quelques manuscrits et articles de revues qui démontrent qu'il mettait à profit ses études de philosophie en élaborant une réflexion au faite des problématiques de l'époque. La philosophie qu'il développe alors lui permet de s'engager avec conviction au moment de l'Affaire Dreyfus et, à la tête des normaliens, d'organiser la *Protestation*<sup>2</sup> qui suit la publication du *J'accuse...*<sup>3</sup> d'Émile Zola.

---

<sup>1</sup> Parue dans *Le Siècle* le 14 janvier et dans *L'Aurore* le 4 février 1898 sous le titre de « Protestations », suivie d'une seconde protestation parue dans *Le Siècle* le 15 janvier et dans *L'Aurore* le 4 février 1898. Voir Vincent Duclert (dir. Publ.), *Savoir et engagement*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p. 169-174.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Cet article paru dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898 critique ouvertement le comportement du gouvernement français et de l'armée dans l'Affaire Dreyfus. La version soumise par Zola portait

Considérant que cette protestation marque le premier acte collectif des intellectuels et donne, par conséquent, le ton à la naissance du champ intellectuel<sup>4</sup>, il peut sembler quelque peu surprenant que celui qui en a eu l'initiative ne soit pas aussi connu que ses collègues<sup>5</sup>. On entrevoit la réponse à cette question lorsque l'on constate le soin qu'il a mis à se maintenir volontairement dans l'ombre. Cette attitude reconnue est désignée par son biographe et ami Charles Andler, comme le « refus de parvenir. »<sup>6</sup> Ce qui nous met face à un parcours peu classique dans le cas des intellectuels, ou du moins qui se différencie amplement des grands parcours connus.

La première question qui nous vient à l'esprit est de savoir ce que nous entendons par « volonté de ne pas parvenir. » Charles Andler, premier biographe de Lucien Herr, parle de son « refus de parvenir »<sup>7</sup> idée qu'il place lui-même entre guillemets. S'agit-il d'une citation ou le fait-il simplement pour souligner l'idée? Georges Lefranc vient, quant à lui, éclaircir cette question dans son témoignage sur le transfert des cendres de Jaurès au Panthéon : « Ils reconnurent alors Lucien Herr qui causait avec Lévy-Bruhl, et qu'ils respectaient depuis qu'on leur avait raconté que Herr parlait toujours aux jeunes gens de la volonté de ne pas

---

originellement le titre de « Lettre à M. Félix Faure président de la République ». C'est Georges Clemenceau, alors rédacteur en chef du journal, qui en changea le titre.

<sup>4</sup> Voir Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 272p.

<sup>5</sup> Lucien Herr n'est pas tout à fait inconnu, en effet, toute bonne monographie traitant de l'Affaire et des intellectuels aura minimalement une référence à sa personne. De plus, Lucien Herr à l'École normale supérieure, aura côtoyé et fraternisé avec plusieurs générations d'intellectuels dont plusieurs évoqueront son souvenir au détour d'un livre, d'un article ou d'une correspondance. Par exemple : Hubert Bourgin dans *De Jaurès à Léon Blum : L'école Normale et la politique*, Paris, Arthème Fayard, 1938 ou Georges Lefranc dans « Contribution à l'histoire du socialisme en France dans les dernières années du XIXe siècle : Léon Blum, Lucien Herr et Lavrov », in *L'information historique*, n4, septembre-octobre 1960, p.143-149

<sup>6</sup> Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspero, 1977, p.29.

<sup>7</sup> Ibid.



parvenir. »<sup>8</sup> Il semble donc que l'idée soit de lui et qu'il l'ait réfléchi au point d'en parler à ses proches, mais aussi aux étudiants de l'École normale supérieure.

Dans ce cas, y a-t-il une théorisation de cette idée voire même une mise en pratique qui nous permettrait de mettre en lumière son parcours intellectuel? Si les éléments que nous pouvons dégager de sa biographie laissent penser qu'il l'a mise de l'avant, notre hypothèse est que Lucien Herr a non seulement théorisé sa vision du rôle de l'intellectuel autour d'une « volonté de ne pas parvenir », mais que celle-ci s'intègre à une vision globale de l'évolution de la pensée et surtout de la société. Nous nous proposons donc de cerner cette théorisation autant dans le développement de la pensée de Herr que dans sa mise en pratique. Les travaux précédents de Daniel Lindenberg, Pierre-André Meyer et Antoine Djipka<sup>9</sup> ont déjà fait ressortir une partie de l'originalité de la pensée de Herr au niveau de l'élaboration du socialisme chez les premiers et sur un plan plus général pour le dernier. Quant à nous, nous cherchons à dégager la relation entre cette volonté affichée de ne pas parvenir et l'engagement intellectuel tant dans les événements auxquels Herr participa, que dans ses écrits afin de faire ressortir sa philosophie de l'engagement intellectuel.

Afin d'aborder la « volonté de ne pas parvenir » et l'engagement intellectuel de Lucien Herr, nous nous attarderons à une analyse de ses textes, qui sera mise en perspective avec l'action de Lucien Herr, puisque l'action naît de l'idée et vice versa. Le tout nous permettra de comprendre les bases philosophiques de l'engagement de Herr.

Le premier chapitre de ce travail a pour objectif de cerner un peu plus notre sujet. Nous y aborderons d'abord l'historiographie concernant le contexte politique, l'émergence des intellectuels et finalement les écrits sur Lucien Herr. Cette section devrait nous permettre de poser les bases nécessaires pour amorcer notre réflexion sur le sujet. Dans la seconde section

---

<sup>8</sup> Georges Lefranc, « Ce dimanche de novembre 1924 où nous avons conduit Jaurès au Panthéon », *Banlieue Sud-L'Écho d'Antony*, 20 novembre 1981, p.6-7.

<sup>9</sup> Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, 320p. et Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, Mémoire de maîtrise, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, 205p.

de ce chapitre nous élaborerons notre problématique et nous serons à même de broser un premier portrait de la « volonté de ne pas parvenir. » La suite sera consacrée aux sources ainsi qu'à la méthodologie.

Dans le second chapitre, nous débiterons par une brève présentation du parcours de Lucien Herr. Cette présentation nous permettra de bien situer l'origine de Herr ainsi que les choix qui ont orienté les débuts de sa vie et de sa carrière à la bibliothèque de l'École normale supérieure. Par la suite, nous analyserons le *Cahier Bleu*, écrit au moment de ses études à l'École normale supérieure. Ce texte étant le premier écrit philosophique conséquent de Herr, il nous permet de comprendre sur quoi reposent les prémices de ses idées. Pour terminer ce chapitre, nous passerons à l'influence allemande chez Herr en analysant ses écrits sur Hegel ainsi que ses notes de voyage. Alors que les travaux sur Hegel informent sur l'interprétation qu'en a faite Herr, les notes sur son voyage donnent un aperçu de ses réflexions sur le rôle des universitaires.

Le chapitre suivant sera consacré à ses écrits sur les intellectuels et aux actions qu'il entreprit dans ce cadre. Dans un premier temps, nous replacerons Herr dans le contexte de l'émergence des intellectuels. Ainsi, nous pourrions cerner sa participation à l'Affaire Dreyfus comme acte de naissance des intellectuels. Ensuite, l'analyse de ses textes et plus particulièrement *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, nous permettra de dégager sa philosophie de l'engagement, mais aussi l'importance de l'individu et du collectif dans sa pensée. Grâce à cette analyse, nous pourrions comprendre son interaction avec le milieu académique, donc son action à l'École normale supérieure, et ce, en touchant au concept de « l'éveilleur » tel que défini par Sirinelli<sup>10</sup>.

La dernière partie du développement sera consacrée à la question sociale chez Lucien Herr, nous permettant ainsi de voir les aspects de sa pensée au niveau de l'organisation sociale et, par conséquent, du socialisme. Nous y analyserons les écrits traitant de la question

---

<sup>10</sup> Voir Jean-François Sirinelli, « Biographie et histoire des intellectuels : le cas des « éveilleurs » et l'exemple d'André Bellesort », in *Problèmes et méthodes de la biographie*, Actes du colloque de la Sorbonne, 3-4 mai 1985.

afin de faire ressortir les aspects théoriques touchant l'engagement intellectuel ainsi que le rapport entre individu et collectivité. Ces écrits nous permettront aussi d'aborder la question du rôle de l'individu face au rôle de la communauté pour les lier à la « volonté de ne pas parvenir. »

## CHAPITRE I

### LUCIEN HERR, LES INTELLECTUELS ET LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Afin de mieux aborder la problématique de ce travail, engageons-nous d'abord dans un survol historiographique. Il nous apparaît nécessaire de débiter par le contexte politique de la Troisième République puisqu'il permet de comprendre les crises qui rythment la fin du XIXe siècle français et qu'il influe aussi sur l'élaboration de la pensée de Herr. Par la suite, comme il s'agit d'analyser le cas de Herr comme intellectuel, nous nous attaquerons à l'émergence de ce nouveau groupe social en France. L'historiographie s'achèvera sur les divers ouvrages consacrés à Lucien Herr. Le tout nous permettra d'aborder la problématique à partir des concepts d'engagement, d'intellectuel et surtout de la « volonté de ne pas parvenir. »

#### 1.1 Historiographie

##### 1.1.1 Le contexte politique de la Troisième République

Si on nous présente souvent cette période sous le nom de « Belle Époque », plusieurs historiens, dont Christophe Prochasson, soulignent que cette vision s'est formée *a posteriori* durant l'entre-deux-guerres<sup>1</sup>. Au contraire, la période est marquée par plusieurs crises qui façonnent, petit à petit le visage de la République. Dans la même veine, l'historien Michel Winock<sup>2</sup> s'attache à souligner l'importance de ces crises qui ont tour à tour menacé l'ordre républicain. Cette série de crises, incontournable pour qui étudie l'histoire de la Troisième République, met en lumière l'instabilité politique qui marque la France de l'époque.

---

<sup>1</sup> Christophe Prochasson, *Les années électriques*, Paris, Éditions la Découverte, 1991, p.6.

<sup>2</sup> Voir Michel Winock, *La fièvre hexagonale*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 474p.

Cette instabilité est présente dès la première élection du régime qui a lieu le 8 février 1871, alors que la France est en partie occupée par les forces allemandes. À ce moment, les monarchistes l'emportent laissant entrevoir la possibilité d'une restauration. Sur ce point, l'historien Francis Démier<sup>3</sup> et Michel Winock s'accordent pour dire qu'il ne s'agit pas d'une volonté réelle de la population pour un retour à la monarchie. Les analyses historiques de cette élection permettent de démontrer que les monarchistes ont réussi à associer leur élection à l'idée de la paix ce qui rejoignait les aspirations de la population rurale démoralisée. Une fois la guerre terminée, la droite monarchiste perd lentement sa prépondérance et une république conservatrice voit le jour sous la houlette d'Adolphe Thiers.

Malgré la pérennisation du régime républicain, Winock souligne que la France reste marquée par d'importants conflits tels que la lutte des classes, les conflits religieux et l'identité institutionnelle<sup>4</sup>. La lutte des classes est écartée pour un temps des institutions politiques, mais prend racine dans le développement du syndicalisme révolutionnaire<sup>5</sup>.

Les conflits religieux, quant à eux, se transforment en défis, soit l'intégration des catholiques au monde moderne et l'acceptation par les républicains laïques des catholiques dans la république. À ce propos, l'historien Jean-Marie Mayeur constate que dans les premières décennies de la Troisième République, la pratique religieuse est encore bonne dans plusieurs régions de la France<sup>6</sup>. Toutefois, il ajoute que la déchristianisation s'amplifie entre 1860 et 1880, en particulier dans le bassin parisien. Les tensions religieuses sont en partie la conséquence de la loi Falloux, adoptée en 1850, qui divisera l'enseignement primaire et secondaire en deux, soit l'enseignement public géré par l'État et l'enseignement « libre » aux mains d'associations ou de congrégations. Cette division participe, selon l'historien Christophe Charle, à l'émergence de deux jeunesses préfigurant les conflits de la fin du siècle

---

<sup>3</sup> Voir Francis Démier, *La France du XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p.292.

<sup>4</sup> Michel Winock, *La fièvre hexagonale*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p.55-57.

<sup>5</sup> Il n'y aura pas de parti ouvrier en France avant la loi d'amnistie de 1880. Michel Winock, *La fièvre hexagonale*, op.cit., p.56.

<sup>6</sup> Jean-Marie Mayeur, *Les débuts de la IIIe république*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p.135.

ou s'affronteront cléricaux et anticléricaux<sup>7</sup>. Conflits qui alimentent donc les crises de la période qui nous occupe.

Au niveau des problèmes quant à l'identité institutionnelle, l'affaire Boulanger constitue un moment important en ce qui a trait à l'avenir de la France. Winock souligne que cette crise a pour source l'instabilité du gouvernement républicain due aux crises économique et agricole et agrémentée de quelques histoires de corruption vers 1880. Cette instabilité mine la confiance envers le parlementarisme de la Troisième République et permet le retour à l'idée de « l'homme providentiel » qui, à l'image de Napoléon Bonaparte, saura sauver la France et permettre la revanche. Cet homme s'incarne alors dans la personne du général Boulanger<sup>8</sup>. Ce dernier, une fois nommé ministre de la guerre, effectue quelques réformes qui lui attirent la sympathie de l'opinion publique. Mais plus encore, c'est dans son attitude vis-à-vis l'Allemagne<sup>9</sup> qu'il catalyse les espoirs des revanchards.

Selon L'historien Zeev Sternhell l'effondrement du Boulangisme participe grandement à un remodelage de la droite. Dès lors, on peut y voir deux familles bien distinctes, d'un côté la droite conservatrice et de l'autre la « droite révolutionnaire. »<sup>10</sup> Cette dernière prend une teinte nettement nationaliste, autoritaire et antiparlementaire. La crise boulangiste, tout en permettant par sa conclusion l'affermissement du régime républicain, cristallise l'opposition droite-gauche dans une structure qui exclut tous ceux qui refusent la défense de la république.

---

<sup>7</sup> Christophe Charle, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p.83

<sup>8</sup> Dans cette perspective le boulangisme ressemble beaucoup au Bonapartisme. Non seulement on cherche un « homme providentiel » mais ce dernier doit transcender les partis et permettre une réconciliation devant mener au redressement de la nation. Voir Michel Winock, *La fièvre hexagonale*, op.cit., p.129-136.

<sup>9</sup> Le 21 avril 1887, pendant une période de tension avec l'Allemagne, un commissaire de police français sera arrêté par les Allemands à la frontière. Boulanger recommande l'ultimatum, mais on écarte cette possibilité. La crise se résout diplomatiquement et Boulanger est écarté du gouvernement. Son attitude ne passa pas inaperçue et elle permit d'augmenter sa popularité. Voir Jean-Marie Mayeur, *Les débuts de la IIIe République 1871-1898*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p.168-169.

<sup>10</sup> Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2000, 436p. Voir aussi Michel Winock, *La fièvre hexagonale*, op.cit., p.138.

Les questions abordant l'identité nationale, tel que soulevées par la crise du Boulangisme et la naissance de la droite révolutionnaire, nous permettent d'aborder le nationalisme en soi. D'après l'historien Eric Hobsbawm, l'Europe d'après 1870 est le théâtre d'un accroissement général du nationalisme. Il l'explique par trois facteurs qui sont :

la résistance des groupes traditionnels menacés par la poussée du modernisme, les nouvelles classes et couches sociales tout à fait non traditionnelles qui augmentaient rapidement en nombre dans les sociétés urbanisées des pays développés, et les migrations sans précédent[...]<sup>11</sup>

Dans le cas de la France fin de siècle, la montée du nationalisme prend aussi sa source dans les troubles politiques.

La défaite que subit la France en 1870 et l'esprit revanchard qui en découle, permettent au nationalisme d'évoluer sur un nouveau thème, celui de la menace. À ce moment elle prend diverses formes, menace ouvrière qui tente de renverser l'ordre établi, menace étrangère avec l'Allemagne plus forte que jamais qui occupe une partie du territoire. Menace est donc le mot qui caractérise la droite en France<sup>12</sup>. Le nationalisme s'ancre aussi dans la petite bourgeoisie qui se retrouve coincée entre la menace ouvrière et la menace capitaliste de la grande bourgeoisie qui met en danger l'ordre traditionnel.

À partir de ce moment, on passe d'un nationalisme patriotique, qui était attaché au libéralisme philosophique, à un nationalisme qui s'arrime à des valeurs qui se veulent conservatrices et surtout qui mènent à l'antisémitisme politique<sup>13</sup>. C'est ce type de nationalisme qui permet à l'Affaire Dreyfus de prendre une telle ampleur, en insistant sur les origines juives du condamné et en les opposant au bien-être de la nation menacée par l'Allemagne.

---

<sup>11</sup> Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme*, France, Gallimard, 1992, p.203.

<sup>12</sup> Ibid., p.224.

<sup>13</sup> Ibid., p.224-225.

Au départ, l’Affaire Dreyfus semblait être une simple affaire d’espionnage rapidement expédiée par les tribunaux. Or, l’évènement a pris une telle ampleur qu’il devient incontournable à qui veut étudier les débuts de la Troisième République. Si les crises précédentes annoncent les troubles liés à l’Affaire, celle-ci apparaît comme l’apogée de la fièvre antisémite, selon l’historien Jean-Marie Mayeur<sup>14</sup>. On retrouve donc le nationalisme de menace qui identifie deux ennemis de la France, soit le juif et l’allemand.

Comme le souligne l’historienne Madeleine Rebérioux, ce qui permet au débat autour de Dreyfus d’éclore c’est le monde de l’imprimé<sup>15</sup>. La presse devient alors un moteur important de l’Affaire et relaie les positions, tant dreyfusardes qu’antidreyfusardes. Cependant, les journaux ne font que supporter le véritable enjeu de l’Affaire, soit un débat sur les valeurs de la République tel que l’affirme Francis Démier<sup>16</sup>. Un nouveau groupe social verra le jour à cette occasion, groupe qui tente de promouvoir sa vision des valeurs de la République. On les désigne alors sous le nom d’intellectuels et c’est à ce moment que le mot devient substantif en français.

Ce survol historiographique démontre que les débuts de la Troisième République sont plutôt mouvementés. Nous retenons donc que dans ce climat d’instabilité vont se cristalliser différentes tensions, qu’elles soient religieuses ou en lien avec le nationalisme, qui prendront la forme de crises où s’affronteront différentes visions de la France influençant ainsi l’avenir de la République. Alors que les valeurs mêmes qui sous-tendent le régime sont remises en question, le groupe qui émerge afin de répondre à ce problème constitue un point important pour comprendre les tenants et aboutissants de ces crises au niveau de l’histoire intellectuelle.

---

<sup>14</sup> Jean-Marie Mayeur, *La vie politique sous la Troisième République*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p.176.

<sup>15</sup> Madeleine Rebérioux, *La République radicale?*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p.7. Voir aussi Christophe Charle, *Le siècle de la presse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.201-245.

<sup>16</sup> Francis Démier, *op.cit.*, p.379.



### 1.1.2 Les intellectuels

Dans le cadre de l’Affaire Dreyfus, le mot « intellectuel » est d’abord utilisé par Clemenceau le 23 janvier 1898, mais c’est sa reprise par Maurice Barrès, dans un article suivant, qui le popularise. Alors que Clemenceau, rallié aux dreyfusards, utilisait le mot pour simplement désigner les signataires de la *Protestation*, Maurice Barrès, antidreyfusard notoire, lui donne une connotation négative. Pour Barrès et les antidreyfusards, les intellectuels sont des individus coupés de la réalité, de leurs racines comprises comme les traditions et la nation, perdus dans leurs abstractions. Dans le même ordre d’idée, Brunetière, qui s’attache à défendre l’armée en prenant fait et cause pour les antidreyfusards, cerne le nœud du débat de manière assez simple, dans les termes suivants : « [...] je ne vois pas ce qu’un professeur de thibétain [sic] a de titres pour gouverner ses semblables, ni ce qu’une connaissance unique des propriétés de la quinine ou de la cinchonine confère de droits à l’obéissance et au respect des autres hommes<sup>17</sup> »

Le dénouement de l’Affaire Dreyfus donnera raison aux dreyfusards et amorcera un débat qui n’a toujours pas été clos, celui du pouvoir intellectuel dans la politique française. Initiés par une pétition, les intellectuels reproduiront ce mode d’action tout au long du vingtième siècle jusqu’à ce qu’un article écrit en 1980 dans *Le Monde*<sup>18</sup>, vienne poser la question de « l’épuisement » des intellectuels dont les interventions se font plus rares dans cette décennie. C’est à ce moment, dans le cadre de ce « curieux débat », comme le souligne Winock<sup>19</sup>, que des historiens se pencheront sur l’histoire des intellectuels.

---

<sup>17</sup> Ferdinand Brunetières, « Après le Procès », in *La revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> mars 1898, tome 146, p.449.

<sup>18</sup> Max Gallo, « Les intellectuels, la politique et la modernité », *Le Monde*, 26 juillet 1983.

<sup>19</sup> Michel Winock, « Les intellectuels dans le siècle », in *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*. No 2. Avril 1984, p.3.

Les premiers jalons, posés par René Rémond en 1957<sup>20</sup>, se basaient sur le manque d'études portant sur la Troisième République, l'histoire de celle-ci quittait à peine le domaine du récent<sup>21</sup>. De plus, l'historiographie de l'époque se considérait plus comme une histoire savante, préférant s'attaquer à l'économie et aux grandes séries, condamnant tout ce qui se rapprochait trop de l'histoire politique, de l'individuel et de la biographie.

Dans son article « Les Intellectuels et la politique »<sup>22</sup>, René Rémond aborde l'importance des intellectuels en fonction de leur reconnaissance par le public, ce qui l'amène à poser les écrivains comme plus importants que les universitaires. Ainsi, les écrivains, parce qu'ils touchent un plus large public ont, de prime abord, un plus grand impact sur la société que les universitaires qui seraient cantonnés dans le monde académique. Toutefois, il précise que l'importance des universitaires ira en grandissant avec le temps.

Reprenant quelque peu le propos de Julien Benda, dans son livre *La trahison des clercs*<sup>23</sup>, René Rémond présente les intellectuels comme des individus se souciant des conséquences morales; ils continueraient donc l'idéal des Lumières en défendant des valeurs universelles. Enfin, il conclut que l'action des intellectuels n'a pour effet immédiat que la clarification des débats, voire la formulation des problèmes en termes généraux, pour, à long terme, préparer les choix. Cette approche, quoiqu'étant plus ou moins la première en matière d'histoire des intellectuels, semble problématique sur certains points.

Tout d'abord, l'importance des intellectuels ne peut pas se calculer seulement par leur succès auprès du public. Il s'agit ici d'un groupe avec ses relations et influences internes. L'approche n'est que trop concentrée sur le politique, elle ne prend pas non plus en compte

---

<sup>20</sup> René Rémond, « Plaidoyer pour une histoire délaissée. La fin de la Troisième République », in *Revue Française de science politique*, avril-juin 1957, Vol. 7, no. 2, p.253-270 Souligné par J-F. Sirinelli.

<sup>21</sup> La Troisième République naît avec la chute du Second Empire en 1870 mais n'est reconnue comme tel que vers 1880. Elle se termine avec la défaite contre l'Allemagne en 1940.

<sup>22</sup> René Rémond, « Les Intellectuels et la Politique » in *Revue française des sciences politique*, décembre 1959, Vol IX, no 4, p. 860-880

<sup>23</sup> Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 2003, 255p.

l'interaction des élites républicaines entre elles. Dans une telle perspective, le cas de Lucien Herr n'aurait que peu d'intérêt. Ce qui manque ici, c'est une approche sociale, voire sociologique de l'interaction des intellectuels, entre eux, avec les élites et finalement dans la société, ce qui nous sortirait d'un débat unidimensionnel sur le pouvoir des intellectuels par rapport au public au sens large. Pourtant, ce débat ne cesse pas d'exister et reprend les devants dans les années 80.

Dans un article intitulé « Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier : L'histoire des intellectuels »<sup>24</sup>, l'historien Jean-François Sirinelli propose une « nouvelle » histoire des intellectuels qui comporte quelques éléments pertinents pour notre travail. Selon Sirinelli, jusqu'à présent, l'histoire des intellectuels ne s'est faite que par « photo aérienne »<sup>25</sup>, donnant une vague idée de l'ensemble, mais laissant de grands pans de cette histoire incomplets. Il propose donc une tout autre approche qui se base sur trois outils, l'observation de structures de sociabilité, l'étude d'itinéraire et la mise en lumière de générations. Ce qui permet de dépasser l'éternel débat sur le pouvoir des intellectuels pour s'attarder au « comment l'esprit vient-il aux clercs. »<sup>26</sup>

Par cette proposition, Sirinelli en vient à réactualiser la biographie, dans le but d'étudier l'itinéraire d'intellectuels, ce qui permettrait de comprendre, en les recoupant, les agissements et les grands engagements dans l'histoire des intellectuels. L'observation des réseaux de sociabilité, quant à elle, permet de restituer l'intellectuel dans son contexte et son milieu et ainsi de comprendre l'influence sociale s'exerçant autour de lui<sup>27</sup>. La mise en lumière de génération continue dans cette lignée, mais elle permet aussi de distinguer les solidarités d'âge. Ainsi, on peut replacer l'histoire des intellectuels dans leurs contextes et

---

<sup>24</sup> Jean-François Sirinelli, « Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier : L'histoire des intellectuels », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No.9, janvier-mars 1986, p. 97-108.

<sup>25</sup> Ibid., p.98

<sup>26</sup> Ibid.

<sup>27</sup> Voir aussi Nicole Racine et Michel Trebitsch dir., *Sociabilités intellectuelles : Lieux, milieux, réseaux*, Paris, Cahiers de l'IHTP, No 20, mars 1992.

étudier les grandes trajectoires qui en ressortent, à condition, comme le souligne Sirinelli, de ne pas s'en tenir aux « grands » et de faire ressortir les intellectuels des couches moins connues.

Les travaux de Jean-François Sirinelli se distinguent aussi dans la conception de l'intellectuel qui s'en dégage. Il présente deux définitions complémentaires afin de bien cerner le groupe et les individus qui le composent. Les intellectuels seraient des créateurs et médiateurs culturels, définition socioprofessionnelle assez large, à laquelle il ajoute l'engagement direct ou indirect dans la vie de la cité<sup>28</sup>. Il dépasse ainsi les définitions réduites à l'aspect moral et contribue à cerner les intellectuels comme groupe social actif dans la société<sup>29</sup>.

De plus, Sirinelli effectue une distinction entre le moment où naissent les intellectuels, l'Affaire Dreyfus, et l'entrée des intellectuels en politique qui se situerait en 1930, selon lui. Il considère l'Affaire comme un combat des Lumières, en ce sens où il s'agit de défendre des valeurs que l'on veut universelles et basées sur la vérité et la justice. Tandis que l'entre-deux-guerres voit l'émergence de nouveaux combats et de nouveaux ennemis (entre antifascisme et anticommunisme) ce qui amène à la défense de nouvelles valeurs et pousse les intellectuels à se positionner plus directement sur l'organisation de la « cité. » Il s'agit, pour lui, « d'une véritable révolution copernicienne. »<sup>30</sup>

Cette approche permet de dégager l'importance de l'étude de trajectoires individuelles comme pour le cas de Herr. Nous retiendrons aussi la définition afin de bien cerner l'engagement de Herr, mais aussi pour analyser la théorisation qu'il en fait. Cependant, pour

---

<sup>28</sup> On retrouve cette définition dans l'article cité plus haut, mais aussi dans plusieurs de ses travaux en histoire des intellectuels tels que *Génération intellectuelle : Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 720p. ou encore *Les intellectuels en France : De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004, 435p.

<sup>29</sup> Nous reviendrons sur la définition de l'intellectuel un peu plus loin dans cette section.

<sup>30</sup> Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle : Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, op.cit., p.100.

mieux aborder l'importance de la naissance des intellectuels ainsi que leur dynamique interne, il nous paraît judicieux d'ajouter les travaux de Christophe Charle à ceux de Sirinelli.

Ce dernier a abordé l'histoire des élites de la Troisième République<sup>31</sup> pour ensuite se pencher sur les intellectuels, en particulier dans son livre *La Naissance des « intellectuels »*.<sup>32</sup> La question posée par Christophe Charle, dans le cadre de sa recherche, porte sur l'apparition des intellectuels comme groupe, schème de perception du monde social, et comme catégorie politique. Il considère que cette approche socio-historique prend tout son sens dans la restitution de celle-ci à l'intérieur d'un espace global du champ du pouvoir. Ce qui permet donc de voir l'importance de l'intellectuel, tant dans son impact sur la société en général que dans les sphères du pouvoir où, selon Charle, il constitue le pôle dominé des dominants.

Sur ce point, l'analyse que fait Charle de la *Protestation*<sup>33</sup> nous apparaît importante. Selon lui, la pétition, signée par plusieurs personnes appartenant majoritairement aux milieux universitaires et littéraires, innove puisqu'elle met pour la première fois en commun trois droits : le droit au scandale, le droit de se liguer, le droit de revendiquer un pouvoir symbolique tiré de l'accumulation de titres. « Les éléments de rupture l'emportent donc à double titre : par la signification nouvelle attribuée à des moyens d'action anciens et surtout par l'usage conjoint de ces droits dont il n'y a pas de véritable précédent. »<sup>34</sup> C'est donc à partir d'un débat politique qu'émerge l'intellectuel, non seulement comme individu, mais surtout comme groupe qui agit collectivement et surtout en dehors des usages politiques classiques<sup>35</sup>.

---

<sup>31</sup> Christophe Charle, *Les élites de la république*, Paris, Fayard, 1987, 556p.

<sup>32</sup> Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, op. cit.

<sup>33</sup> Voir la reproduction dans Vincent Duclert (dir. Publ.), *Savoir et engagement*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p. 169-174.

<sup>34</sup> Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, op. cit, p.8

<sup>35</sup> Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p.306.

La pétition et celles qui suivront mettent en lumière une communauté scientifique qui, en exprimant un choix politique, « affirme l'autonomie du savant-citoyen et sa capacité à agir devant une dérive manifeste de la justice. »<sup>36</sup> On retrouve donc l'idée de l'autonomisation du champ scientifique face au champ du pouvoir, comme dans le cas du champ littéraire :

[...] autonomie vis-à-vis des forces du marché dans le champ littéraire, par rapport aux demandes sociales ou politiques dans le champ universitaire, plus généralement à l'égard de toute la tradition culturelle pour les avant-gardes qui se multiplient en littératures, dans les arts et dans les nouvelles disciplines universitaires.<sup>37</sup>

Le groupe, qui se constitue alors pour contester le pouvoir en place, ou l'abdication du pouvoir face à l'état-major<sup>38</sup>, rassemble à la fois littéraires, scientifiques ainsi que d'autres individus à l'extérieur de ces champs sous un même vocable soit celui d'intellectuel et constitue en quelque sorte le champ intellectuel.

Christophe Charle souligne toutefois les pièges liés à une telle histoire, soit de tomber dans l'histoire héroïque ou encore dans le dénigrement des intellectuels, ce qui nous éloigne finalement du but recherché, ou bien d'autonomiser un secteur tout de même restreint de la société, et finalement de se cantonner dans l'histoire politique.

En somme, la démarche de Christophe Charle a ceci d'intéressant qu'elle prend en compte les systèmes de reproduction des élites et qu'elle considère l'intellectuel en fonction d'une analyse du document fondateur, c'est-à-dire la *Protestation*. Cette approche nous permet donc d'envisager Herr dans ses rapports avec les autres intellectuels et de comprendre sa participation dans l'élaboration de la *Protestation*.

Cela dit, de quoi parlons-nous lorsque nous utilisons le terme intellectuel? La question de la définition taraude encore plusieurs chercheurs et rares sont ceux qui s'arrêtent sur une

---

<sup>36</sup> Vincent Duclert, op.cit., vol.24, no1, 1998, p.32.

<sup>37</sup> Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, op.cit., p.301.

<sup>38</sup> Vincent Duclert, op.cit., vol.24, no1, 1998, p.26.

définition claire et précise car, comme le souligne l'historien Christophe Prochasson<sup>39</sup>, les intellectuels eux-mêmes ont du mal à se laisser définir. Comme l'explique l'historien François Dosse :

L'histoire des intellectuels ne peut donc se limiter à une définition a priori de ce que devrait être l'intellectuel selon une définition normative. Elle doit au contraire rester ouverte à la pluralité de ces figures qui relèvent toutes de déclinaisons différentes de la manière de jouer sur le clavier de l'expression intellectuelle.<sup>40</sup>

Nous ne prétendons pas, à notre tour, donner une réponse claire, nette et universelle. Cependant, comme il est question d'aborder Lucien Herr en tant qu'intellectuel nous nous pencherons sur la question.

L'intellectuel comme figure sociale a été abordé à plusieurs époques. Il y a l'exemple très connu des travaux de Jacques Le Goff<sup>41</sup> sur les intellectuels médiévaux. Si l'utilisation de l'appellation pour des époques antérieures à l'apparition du substantif en français est matière à débat, nous n'avons pas l'intention de l'aborder ici. La raison est simple, comme il ne s'agit pas de définir l'intellectuel en soi, nous nous concentrerons sur le contexte historique où évolue notre sujet. Ainsi, il est bien plus pertinent pour nous de comprendre pourquoi et comment apparaît le substantif au moment de l'Affaire, ce qui nous permet de mettre en relief le parcours même de Lucien Herr et par conséquent ses écrits abordant le sujet.

Si au départ l'appellation utilisée par Barrès se veut péjorative, elle est rapidement reprise par ceux qu'elle désigne. Ce faisant, si les antidreyfusards dénoncent d'abord les méthodes de leurs adversaires, les accusant de vouloir se poser en nouvelle noblesse, ils n'en finiront pas moins par adopter ces mêmes comportements, par conséquent :

Le terme « intellectuels » qui était devenu synonyme de « dreyfusards » est, à partir de ce moment, également utilisé dans l'autre camp. Il a alors acquis sa dimension

---

<sup>39</sup> Christophe Prochasson; *Les années électriques*, op.cit., p.6.

<sup>40</sup> François Dosse, *La marche des idées*, op.cit., p.32.

<sup>41</sup> Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 224p.

universaliste et peut resservir dans d'autres contextes et d'autres combats, à gauche principalement, mais aussi à droite.<sup>42</sup>

Le terme a beau s'universaliser, il existe pourtant un clivage entre dreyfusards et antidreyfusard. Cette division à ceci d'intéressant qu'elle permet de voir les rapports de force et surtout la lutte pour la légitimité. On parle d'une lutte entre « élites » au sens social et « intellectuels » au sens politique<sup>43</sup>, où les « intellectuels » en remettant en cause leur statut de dominés face aux élites traditionnelles en viennent à prendre une position dominante à l'inverse des antidreyfusards qui se posent comme soumis aux élites traditionnelles, plus particulièrement l'armée<sup>44</sup>. Dans cette lutte, les « intellectuels » de droite tentent de rassembler le camp antidreyfusard autour des tendances conservatrices, et s'appuient donc sur les élites traditionnelles. De leur côté, les « intellectuels » de gauche dont Herr, en avance sur l'évolution politique, tentent de faire le pont avec les travailleurs<sup>45</sup> préparant l'émergence des nouveaux partis de gauche<sup>46</sup>. D'où l'importance de la médiatisation de l'Affaire pour diffuser au public, même s'il est encore restreint, les tenants et aboutissants du débat.

En ayant pour référence l'Affaire Dreyfus comme acte de « naissance », la définition proposée par Sirinelli devient donc particulièrement intéressante. La définition de l'intellectuel serait donc : dans un premier temps, une définition socioprofessionnelle selon laquelle les intellectuels seraient des créateurs et médiateurs culturels, pour ensuite ajouter

---

<sup>42</sup> Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, op.cit., p.310.

<sup>43</sup> Ils sont aussi désignés comme intellectuels de gauche et intellectuels de droite. Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, op. cit, p.183.

<sup>44</sup> Ibid., p.224.

<sup>45</sup> Selon L'historien Paul-André Meyer, Herr a choisi de s'impliquer dans le Parti Possibiliste, qui semblait alors rassembler plus d'ouvriers dans ses rangs, dans le but d'avoir un contact plus direct avec la classe ouvrière. Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, p.82.

<sup>46</sup> Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, op. cit, p.224.



l'engagement direct ou indirect dans la vie de la cité<sup>47</sup>. En regardant les signataires de *la Protestation*<sup>48</sup>, on y retrouve plusieurs universitaires dont la formation et/ou l'appartenance au milieu sont soulignées par leur titre et surtout plusieurs personnages qui s'engageront directement dans le débat par la pétition, mais aussi par des articles et par leur participation à la mobilisation en faveur de Dreyfus. Toutefois, Christophe Prochasson nous met en garde face aux pièges que pourrait receler cette définition, puisqu'elle ne comporte aucun critère d'excellence. Cet avertissement comporte une dimension intéressante : « Les intellectuels peuvent revendiquer leur qualité comme la dénoncer. Ils peuvent être désignés, reconnus ou agressés comme tels mais aussi exclus. »<sup>49</sup>

La définition telle que proposée par Sirinelli souligne aussi l'importance de l'engagement. En effet elle permet de distinguer celui qui n'est qu'un médiateur culturel de l'intellectuel qui lui agit au sein de la société. Si le danger, lorsque l'on parle des intellectuels, est de tomber dans une définition simpliste qui distingue le travailleur manuel du travailleur qui utilise sa pensée<sup>50</sup>, la précision que vient ajouter l'engagement dissipe rapidement cette interprétation rapide. Ce qui provoque la « naissance » des intellectuels en France avec l'Affaire Dreyfus, c'est, comme nous l'avons vu avec Charle et Sirinelli, leur apparition dans la sphère politique comme groupe social revendiquant le droit de donner un avis sur l'organisation de la société. L'historien Olivier Dumoulin explique que cet avis tire sa force à la fois des valeurs de celui qui le pose, mais aussi de son origine socioprofessionnelle :

---

<sup>47</sup> Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle : Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p.9.

<sup>48</sup> Voir la reproduction dans Vincent Duclert (dir. Publ.), *Savoir et engagement*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p. 169-174.

<sup>49</sup> Christophe Prochasson, *Les intellectuels le socialisme et la guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p.16.

<sup>50</sup> Comme le souligne le politologue Simon Tremblay Pépin : « En fait, tout le monde utilise sa « tête » et ses « mains » dans une plus ou moins large mesure » Simon Tremblay Pépin, « Intellectuels et classes sociales » in *Nouveaux Cahiers du socialisme*, 2009, n1, p.123.

La conscience de l'honnête homme et la compétence du savant ne font qu'un, parce que la compétence scientifique permet de détruire les passions aveugles, les préjugés, grâce aux armes de la critique.<sup>51</sup>

Nous comprenons donc l'engagement comme l'action des intellectuels sur le politique et qui distingue donc les professionnels du savoir, qui ne sortent donc pas de leur sphère professionnelle, des intellectuels qui s'investissent dans la sphère politique alors qu'elle est généralement occupée par le pouvoir public de l'État. D'après le professeur de littérature Edward Saïd, l'intellectuel est donc engagé à poser publiquement les questions qui dérangent<sup>52</sup>.

Voici donc ce qui constitue la base pour comprendre le rôle de l'intellectuel dans le cadre de ce travail. L'analyse de la trajectoire de Lucien Herr s'inscrit donc dans une volonté de comprendre le rôle des intellectuels au-delà des grands parcours. Nous nous inspirons donc de l'initiative de Sirinelli invitant à étudier les parcours moins connus pour aider à cartographier l'histoire des intellectuels.

Nous retenons aussi l'importance de la question du politique dans l'apparition des intellectuels en France. C'est donc dans l'action que se sont définis les intellectuels et c'est cette action et la perception de celle-ci que nous voulons faire ressortir du parcours de Lucien Herr. Il ne nous reste plus qu'à jeter un œil autour de ce qui s'est écrit à son propos.

### 1.1.3 Lucien Herr

Ces considérations sur l'histoire des intellectuels nous ramènent donc à notre travail qui se propose d'étudier la trajectoire de Lucien Herr. En considérant sa volonté de rester dans l'ombre, il est plutôt normal que le nombre de travaux portant sur lui soit réduit. Néanmoins, il reste présent dans la plupart des monographies consacrées à l'histoire des débuts de la

---

<sup>51</sup> Olivier Dumoulin, *Le rôle social de l'historien*, Paris, Albin Michel, 2003, p.170.

<sup>52</sup> Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p.28.

Troisième République. La place qu'il occupe dans ces livres est plutôt modeste. En général on le retrouve au niveau de l'Affaire Dreyfus lorsque l'on parle de la participation des universitaires<sup>53</sup>. La place qu'il occupe est, en terme d'apparition, beaucoup moins grande que celle d'Émile Zola, dont le *J'accuse...* a marqué l'imaginaire autour de cet événement.

En ce qui a trait au socialisme français de la fin du siècle, les auteurs qui s'y attardent relèvent généralement le nom de Lucien Herr pour signifier deux choses. D'abord que Lucien Herr, comme son ami Charles Andler, fait partie des rares intellectuels à avoir adhéré au Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire et ensuite pour signifier son influence sur le socialisme de Jean Jaurès et de Léon Blum<sup>54</sup>. La plupart du temps, ces extraits ne font que quelques lignes et soulignent seulement son existence.

Ces apparitions permettent donc de signaler la présence de Lucien Herr sans pour autant nous amener à mieux comprendre son rôle. Pour ce faire, il faut s'attarder aux quelques travaux qui lui sont dédiés.

Tout d'abord, quelque temps après la mort de Lucien Herr, en 1926, son ami Charles Andler s'est attelé à produire une biographie afin de faire « revivre » la pensée d'un homme qu'il considère « [...] présent dans tout le travail scientifique français depuis plus de quarante ans [...] »<sup>55</sup>. Ce témoignage a donc pour but de donner à Lucien Herr une place dans la mémoire collective, lui évitant de sombrer dans l'oubli. D'une certaine manière, il tente de prouver que ce ne sont pas seulement les personnages connus du public qui sont grands, mais aussi ceux qui ont vécu dans l'ombre, le tout en voulant faire connaître Lucien Herr au public pour mettre au jour sa « grandeur. » Il s'agit donc d'appréhender ce livre, non comme un

---

<sup>53</sup> Voir Francis Démier, *La France du XIXe siècle*, op.cit., p.382. ou encore Michel Leymarie, *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, PUF, 2003, p.103-107.

<sup>54</sup> Michel Winock le souligne à quelques reprises dans son ouvrage sur le socialisme, *Le Socialisme en France et en Europe XIXe-XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 426p. Voir aussi Jean-Marie Mayeur, *La vie politique sous la Troisième République*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p.141.

<sup>55</sup> Charles Andler, op. cit. p.29

ouvrage scientifique, mais bien comme le témoignage d'un ami. En ce sens, nous nous trouvons donc devant une source pertinente qu'il faut aborder avec précaution<sup>56</sup>.

Il nous faut attendre les années soixante-dix avant de voir, à nouveau, un ouvrage consacré à Lucien Herr. L'initiative revient aux historiens Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer et elle s'exprime dans le livre *Lucien Herr le socialisme et son destin*<sup>57</sup>. Ce livre est divisé en deux sections. Dans la première, Meyer aborde la vie de Lucien Herr sur le mode biographique, insistant sur son cheminement dans le monde universitaire, mais surtout dans l'élaboration de la SFIO. La seconde partie, par Daniel Lindenberg, met en parallèle les sources de la pensée de Herr, rappelant ses connaissances étendues sur Hegel, et son action.

Comme l'indique clairement son titre, l'ouvrage de Lindenberg et Meyer s'attaque à la vie de Lucien Herr par le biais de son implication dans le socialisme français. De plus, il semble qu'ils aient voulu lier l'histoire du socialisme de Herr avec le militantisme universitaire, ce qui cadre bien avec l'époque de la rédaction soit quelques années après mai 68. Or la question du socialisme universitaire est intéressante, surtout dans le cas de Herr. Ce dernier est d'abord formé et a ensuite travaillé dans un milieu qui avait pour mission la reproduction des élites<sup>58</sup>.

Lindenberg et Meyer soulignent aussi les travaux antérieurs quant au socialisme en France, mais ce n'est que vers la fin du XIXe siècle que cette idéologie pénètre le milieu universitaire. On voit donc la place de Lucien Herr dans ce processus ce qui rend possible une meilleure compréhension du phénomène. Lindenberg et Meyer permettent de mettre en

---

<sup>56</sup> Charles Andler nous met en garde dès l'introduction : « Un groupe d'amis m'a demandé de fixer pour ceux qui survivent l'image que nous gardons de lui. J'ai peur que cette image ne soit trop colorée de ma propre sensibilité. » op. cit., p.29

<sup>57</sup> Daniel Lindenberg et P.A. Meyer, *Lucien Herr le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, 318p.

<sup>58</sup> Justement souligné par Lindenberg en faisant référence aux travaux des sociologues Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron. Daniel Lindenberg et P.A. Meyer, *Lucien Herr le socialisme et son destin*, op.cit., 1977, p.39.

lumière la connaissance que Herr avait des théories socialistes, mais surtout du marxisme. Les témoignages entourant Lucien Herr ont souvent souligné la grande érudition de ce dernier. Herr se tenait au courant de ce qui avait été écrit, mais aussi des ouvrages récents concernant le socialisme<sup>59</sup>. Les auteurs démontrent son excellente connaissance du marxisme, mais ne vont pas jusqu'à étudier en profondeur sa pensée socialiste.

L'ouvrage est, en soi, intéressant, mais il se limite surtout à l'histoire du socialisme et se concentre sur les années précédant le « silence » de Lucien Herr, donc de 1864 à 1905, période où il cesse d'écrire dans *l'Humanité*, organe officiel de la SFIO. Selon les auteurs, leur travail reste donc incomplet et devra servir de point de départ pour une étude plus approfondie concernant Lucien Herr.

Le second travail d'importance effectué sur Lucien Herr provient d'un mémoire de maîtrise écrit par Antoine Djipka<sup>60</sup> et déposé en 1996 à l'Université Paris X Nanterre. L'auteur a eu accès à des sources qui n'étaient pas encore disponibles lors de la rédaction des précédents travaux portant de près ou de loin sur la vie de Lucien Herr. Il s'attelle donc à la rédaction d'une biographie de la vie de Lucien Herr tout en insistant sur les aspects de sa pensée.

Le premier mérite de cette biographie est son ambition de couvrir l'ensemble de la vie de Lucien Herr et, par conséquent, elle ne se limite pas à son engagement actif au sein du socialisme français. De plus, Djipka tente de restituer à Lucien Herr la place qui lui est due au sein du socialisme et de l'Affaire Dreyfus; place qui lui aurait été ravie au nom du « mythe »<sup>61</sup> jaurésien. Ainsi constate-t-il :

---

<sup>59</sup> Dans sa correspondance avec Andler, alors que ce dernier était en voyage à Londres, il lui demande même d'acquérir pour lui les *Fabians Essays in Socialism*. Lucien Herr, « Lettre du dimanche 1891 à Charles Andler », in *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr, 1891-1926* (éd. Antoinette Blum), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1992, p.41.

<sup>60</sup> Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, 205p.

<sup>61</sup> Ibid., p.85.

[...] l'on peut-être surpris qu'Antoinette Blum au cours d'un colloque sur les « écrivains et l'Affaire Dreyfus » n'ait évoqué à aucun moment l'influence de Herr sur Jaurès dans sa communication intitulée « L'ascendant intellectuel et moral de Lucien Herr sur les dreyfusards ». Est-ce parce que Madeleine Rébérioux qui a participé à ce colloque identifie les intellectuels et les « politiques » dreyfusards à Jaurès, sans évoquer une seule fois Lucien Herr, leur mentor?<sup>62</sup>

Or, les témoignages de Blum et Andler, cité par Djipka, démontrent bien que Jaurès n'était pas un dreyfusard de la première heure, au contraire ce fut Herr qui l'y amena comme il le fit avec bien d'autres.

Dans la même lignée, Antoine Djipka présente la polémique survenue entre Georges Lefranc et Madeleine Rébérioux autour de la conversion de Jaurès au socialisme<sup>63</sup>. Djipka, souligne l'argumentaire des deux positions pour en arriver à la conclusion qu'elles sont complémentaires. Ainsi, au vu des témoignages recueillis, il est indéniable que Herr a exercé une influence sur Jaurès, toutefois, la méthode de Herr n'excluant pas le cheminement personnel, les événements, le contexte et les réflexions de Jaurès ont aussi leur importance.

Cette méthode, que Djipka reconnaît à Herr, c'est la maïeutique. Il s'agit d'amener une personne, par le questionnement, à exprimer par elle-même une pensée. Andler le souligne en parlant de Herr : « Son prosélytisme supposait l'accord préexistant. »<sup>64</sup> Ce concept, appliqué à Herr par Djipka, est tout à fait pertinent si on l'explore dans la perspective de « l'éveilleur. »<sup>65</sup> Le travail de Djipka démontre qu'il n'est pas aisé de retracer la trajectoire d'un homme qui a vécu dans l'ombre, ainsi affirme-t-il que toute biographie de Lucien Herr

---

<sup>62</sup> Ibid. Djipka donne comme référence Madeleine Rébérioux, Gilles Candar dir., *Les écrivains et l'Affaire Dreyfus*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987 et Antoinette Blum, « Portrait of an Intellectual : Lucien Herr and the Dreyfuss Affair » in *Nineteenth Century French Studies*, 1989-1990, vol. 18, nos 1-2 (automne-hiver), pp. 196-211

<sup>63</sup> Controverse survenue en 1971 à laquelle participa aussi Jeanne Cuénod, épouse de Herr. « Jaurès et le socialisme des intellectuels, controverse entre Georges Lefranc et Madeleine Rébérioux, in *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, No 41, juin-août 1971, p.16-21.

<sup>64</sup> Charles Andler, op. cit., p. 122.

<sup>65</sup> Concept utilisé par Jean-François Sirinelli dans ces travaux sur les intellectuels, voir « Biographie et histoire des intellectuels : le cas des « éveilleurs » et l'exemple d'André Bellesort », in *Problèmes et méthodes de la biographie*, Actes du colloque de la Sorbonne, 3-4 mai 1985.

ne peut qu'être incomplète. Toutefois, par ce travail il se trouve restitué en bonne partie dans son contexte et son milieu social, ce qui permet de mieux appréhender sa trajectoire comme intellectuel. Le travail de Djipka représente donc un bon appui afin d'aborder la philosophie et l'engagement de Lucien Herr dans l'optique de la volonté de ne pas parvenir.

En somme, les précédents travaux portant sur Lucien Herr ont dégagé des avenues pertinentes quant à l'étude de son cas, mais aussi des milieux universitaires et socialistes de l'époque. L'aspect de l'engagement socialiste de Herr nous apparaît avoir été déjà bien couvert ce qui nous permet de ne pas trop nous y attarder. Outre les informations biographiques pertinentes, nous retiendrons particulièrement l'idée de la maïeutique comme méthode utilisée par Herr, tel que développé dans le mémoire de Djipka. Idée que nous aborderons avec le concept d'éveilleurs que l'on retrouve chez Sirinelli.

## 1.2 Problématique

Notre travail a pour but de mettre de l'avant un parcours intellectuel moins connu afin d'enrichir, comme le souligne Sirinelli, l'histoire des intellectuels. De ce fait, notre travail s'inscrit aussi dans une perspective d'histoire intellectuelle. La définition de François Dosse est particulièrement intéressante à ce sujet :

[...] cette histoire intellectuelle a simplement pour ambition de faire consonner ensemble les œuvres, leurs auteurs et le contexte qui les a vus naître dans une démarche qui récuse l'appauvrissante alternative entre une lecture internaliste des œuvres et une approche externaliste privilégiant les seuls réseaux de sociabilité.<sup>66</sup>

Nous voulons donc étudier à la fois les écrits de Herr afin d'en faire ressortir sa philosophie, mais aussi ses actions et ses relations sociales, le tout relié au contexte historique de la Troisième République.

En somme, cette recherche repose sur l'étude d'une trajectoire au travers de son engagement intellectuel et de sa volonté de ne pas parvenir. Nous avons déjà brièvement

---

<sup>66</sup> François Dosse, *La marche des idées*, Paris, Éditions la Découverte, 2003, p.11.

présenté, grâce à l'historiographie sur le sujet, les concepts d'intellectuel au sens de l'Affaire Dreyfus et d'engagement. Nous permettons donc d'élaborer un peu plus sur la volonté de ne pas parvenir.

Un premier indice de cette volonté de Lucien Herr se dévoile lorsque l'on observe son choix de carrière. Bibliothécaire au 45 rue d'Ulm<sup>67</sup>, les conditions qui lui permirent d'accéder à ce poste méritent que l'on s'y penche de plus près.

Dès l'année 1887, Herr écrit au directeur de l'école, Georges Perrot, afin de lui faire part de son intention d'occuper le poste : « Je vous l'ai écrit il y a plus de six mois. Tout mon rêve, toute mon ambition, c'est la bibliothèque de l'école. »<sup>68</sup> Dans cette même lettre, Herr va plus loin encore en affirmant son désir d'occuper le poste pour un long moment : « Puis, comme je ne considérerais pas cette situation comme transitoire, mais bien comme définitive, du moins pour de longues années [...] »<sup>69</sup> Le directeur Perrot ne le voit pas de la même manière, ainsi écrit-il à Joseph Bédier : « Herr me déclare qu'il n'a pas d'autres ambitions, pour toute sa vie, que cette place [...] Or je serais désolé dans l'intérêt de l'École et de l'élite des anciens élèves, de ceux qui sont appelés à se faire un nom, que cette place fût occupée, à perpétuité, par quelqu'un qui s'y immobiliserait. »<sup>70</sup>

Herr s'adresse donc à Louis Liard, alors Directeur de l'Enseignement supérieur, qui à son tour s'engage à convaincre Perrot. Le 6 août 1888, un arrêt de nomination<sup>71</sup> en faveur de Lucien Herr est finalement signé par Georges Perrot, lui confiant le poste de Bibliothécaire

---

<sup>67</sup> Le 45 rue d'Ulm est l'adresse de l'École normale supérieure et sert souvent à la désigner.

<sup>68</sup> Lettre du 11 décembre 1887, écrite par Lucien Herr au directeur Georges Perrot, cité dans Charles Andler, op. cit., p.69.

<sup>69</sup> Ibid., p.70.

<sup>70</sup> Lettre de Georges Perrot à Joseph Bédier le 23 avril 1888, cité dans Charles Andler, op. cit., p.71.

<sup>71</sup> Ministère de l'Instruction publique, *Arrêté de Nomination 6 août 1888*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 6. L'arrêté précise que le traitement annuel sera de trois mille francs alors que le livre de Andler situerait le traitement autour de quatre mille francs. Charles Andler, op. cit., p.70.



de l'École normale supérieure ainsi que la rente de trois mille francs liée au poste. Herr occupera cette fonction jusqu'à sa mort en 1926.

Il est plutôt intéressant de voir qu'un brillant étudiant, second de sa promotion, promis, disait-on, aux plus grandes charges dans l'Université française, ait décidé de choisir le poste de bibliothécaire. En effet, si un poste de professeur titulaire de chaire donne à son possesseur la possibilité d'une reconnaissance dans les milieux universitaires et au-delà, le fait d'être bibliothécaire ne dispose pas d'un capital symbolique aussi important. On attend alors des étudiants de l'École normale supérieure de plus « brillantes » carrières, comme le souligne Georges Perrot. Mais Herr a choisi de rester dans le giron de l'École et d'y exercer cette fonction qui le garde proche de la jeunesse, future élite intellectuelle. De cette position, il s'intègre à tout un réseau d'intellectuels, de Jaurès à Péguy en passant par Blum et Andler, et forme un bastion dreyfusiste au 45 rue d'Ulm.

Le premier engagement de Herr dans un parti socialiste est tout aussi intéressant de par sa particularité. Vers la fin de l'année 1889, son ami Charles Andler vint le voir pour l'entretenir de ses convictions socialistes naissantes, il trouve Lucien Herr déjà convaincu, sur le point de choisir la marche à suivre quant à un possible engagement socialiste. Trois choix s'offrent à eux, le Parti ouvrier s'opposant alors à toute possibilité de réforme et appliquant un marxisme orthodoxe, les blanquistes autour d'Édouard Vaillant et l'idée de conspirations révolutionnaires ou finalement la Fédération des travailleurs socialistes de France (FTSF), surnommée parti possibiliste parce que ses tenants jugent qu'il est possible d'appliquer le socialisme par des réformes successives.

Herr et Andler optent finalement pour la FTSF, ils y entrent en contactant Jean Allemane. Ce dernier était alors au cœur d'un conflit qui entraîne un schisme dans le parti. Ce parti, et plus précisément du côté d'Allemane, a ceci de particulier qu'il se défie des individualités, de toute personne qui voudrait y prendre un quelconque pouvoir. Plus tard, après le schisme, le congrès du parti met sur papier cette méfiance : « [...] l'esprit du Parti ouvrier, qui ne réside et ne doit résider que dans l'effacement absolu des personnalités en

face de la cause qu'ils doivent défendre et pour laquelle ils sont appelés à avoir l'honneur de se sacrifier. »<sup>72</sup>

On peut aussi constater cette méfiance dans l'épigraphe du journal *Le Parti ouvrier*, journal d'Allemane auquel Herr participera, et qui se lit comme suit « Peuple, fais tes affaires toi-même, guéris-toi des individus. »<sup>73</sup> Herr et Andler semblent bien s'accommoder de cet état de fait, Andler le souligne même : « Pas un instant nous n'avons songé à devenir députés socialistes, à quémander des mandats. Nous voulions donner garantie complète là-dessus aux ouvriers avec qui nous cherchions le contact. »<sup>74</sup>

Lucien Herr ne se contente pas de signer sa carte de membre, il participe activement au journal du parti où il écrit plusieurs articles sous le pseudonyme de Paul Lebreton. Son entrée dans l'action se fait donc sous le signe de l'anonymat dans le refus des honneurs individuels.

Pour la suite, Lucien Herr garde le même type d'engagement, en abandonnant toutefois le pseudonyme. Il continue son travail acharné dans l'élaboration d'une philosophie de l'engagement, comme en témoigne son manuscrit *La Révolution sociale* ainsi que les aphorismes contenus dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. Son action prend aussi la forme d'une participation à l'organisation de la protestation des intellectuels dreyfusards, tant dans les milieux socialistes parisiens qu'à l'École normale supérieure, mais aussi à l'unification des partis socialistes sous la SFIO. Herr participe ainsi à plusieurs entreprises, que ce soit pour l'Affaire ou encore dans le cadre de son engagement socialiste, il se garde tout de même d'y accepter toute reconnaissance ou marque d'honneur. Cette

---

<sup>72</sup>Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire (France). Congrès national (10 ; 1891 ; Paris), *Compte rendu du X Congrès national tenu à Paris du 21 au 29 juin 1891*, Paris, impr. J. Allemane, 1892. p.17.

<sup>73</sup> Cité par Michel Winock dans Michel Winock, *Le socialisme en France et en Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 309. Cette épigraphe n'est pas sans rappeler une phrase de Michelet : « France, guéris des individus » qui se retrouve en exergue de la préface de 1869 de l'*Histoire de la Révolution française*, citée dans C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, *Les courants historiques en France*, Paris, Gallimard, 2007, p.87.

<sup>74</sup> Charles Andler, op. cit., p.120.

attitude, il la poursuit jusque dans ses dernières volontés, à propos de ces écrits et correspondance il mentionne :

Je demande qu'on ne publie rien de ce qui se trouvera parmi mes papiers. Tous les travaux que j'avais entrepris sont restés à l'état d'ébauches grossières et sont demeurés interrompus depuis le temps de ma jeunesse. C'est pour moi une grande souffrance; la vie en a disposé ainsi et je m'y résigne. Je demande aussi qu'il ne soit fait aucun usage des lettres innombrables que j'ai écrites, si ce n'est de celles qui peuvent éclairer certains aspects de l'histoire de mon temps. Je n'ai pas à rougir de ce que j'ai écrit, mais tout cela est chose morte et doit rester morte.<sup>75</sup>

Les volontés de Herr n'ont pas été suivies à la lettre, puisque son ami Andler a écrit sa biographie qui parut en 1932, suivi par les *Choix* d'écrits qui regroupent quelques-uns de ses articles, quelques lettres et les aphorismes contenus dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. En 1977, une nouvelle biographie<sup>76</sup> sur Lucien Herr fut écrite, appelant à la réouverture de son cas trop vite classé. Andler résume bien la situation qui entoure le cas de Herr :

Le public a tendance à penser que seuls sont grands les hommes célèbres, ceux qui accèdent à la notoriété par des écrits à grand tirage, ou les personnages officiels qui s'étalent dans les splendeurs du pouvoir. Nous avons connu un homme que nous estimions grand, bien qu'il n'ait rien écrit que d'admirables lettres inconnues, et qu'il ait mis à se cacher tout le soin que d'autres dépensent hâtivement à se faire connaître.<sup>77</sup>

Voilà le point de départ de notre sujet, non pas que nous voudrions constater ou non la grandeur d'un homme, mais plutôt explorer cette volonté de ne pas parvenir qui, alliée à un engagement intellectuel particulier, l'a poussé à rester dans l'ombre. Au cœur des tourments de la Troisième République, alors que nombreux sont ceux qui mettent « hâtivement tout le soin à se faire connaître », quels sont les fondements et les raisons d'un tel engagement, d'un si singulier refus?

---

<sup>75</sup> Lucien Herr, *Dernières volontés 24 novembre 1921*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 7.

<sup>76</sup> Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, 320p.

<sup>77</sup> Charles Andler, op. cit., p.29.

Selon nous, l'engagement intellectuel particulier de Lucien Herr est ancré dans une théorisation de l'engagement politique qui est observable tant au niveau de ses écrits que dans sa mise en action.

Le contexte historique de la Troisième République est, comme nous l'avons vu, plutôt tumultueux. Or Herr a vécu dans ce contexte et a subi tant les conséquences de la guerre franco-prussienne que les différents remous qui l'ont suivie. L'époque est alors marquée par une lutte entre le système républicain qui peine à s'installer et une nouvelle droite qui émerge, ancrée dans un nationalisme basé sur l'ordre traditionnel. On perçoit l'influence de cette opposition dès les premiers travaux de Herr et surtout dans le *Cahier Bleu*<sup>78</sup>. Nous pensons donc que la base philosophique qui guide l'engagement de Herr s'élabore d'abord dans ce premier travail autour d'une opposition entre la tradition et un esprit nouveau.

Au moment de l'Affaire Dreyfus, Herr fut l'un des premiers à s'engager au côté des dreyfusards, son action allant même jusqu'à l'organisation de la *Protestation*<sup>79</sup> qui marque la naissance des intellectuels français. À ce moment, il avait déjà couché sur le papier les premiers jalons d'une théorie de l'engagement dans *Le progrès intellectuel et l'affranchissement*<sup>80</sup>. C'est dans ce second écrit que nous retrouvons la théorie, amorcée auparavant, s'axer alors vers la mise en action.

Le tout s'intégrant finalement à une vision plus collectiviste de la société dans laquelle aucun individu ne doit prendre le pas sur les autres. C'est donc dans ses écrits sur le socialisme que nous retrouverons l'aboutissement de cette volonté de ne pas parvenir dans une perspective d'âge collectif.

---

<sup>78</sup> Contenue en annexe de la thèse de Daniel Lindenberg, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, 250p.

<sup>79</sup> Voir la reproduction dans Vincent Duclert (dir. Publ.), *Savoir et engagement*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p. 169-174.

<sup>80</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 9-47.

La pensée de Herr s'élabore donc dans le temps tant au moyen de ses écrits que dans l'action qu'il mène. Notre objectif est donc de faire ressortir les jalons de cette pensée afin d'y cerner la philosophie de l'engagement de Herr.

### 1.3 Sources et Méthodologie

L'étude de l'engagement intellectuel de Lucien Herr, telle que nous nous proposons de l'aborder, repose sur de nombreuses et différentes sources que nous pourrions rassembler sous trois catégories.

Tout d'abord, les écrits de Lucien Herr, c'est-à-dire plusieurs articles écrits dans des journaux entre 1889 et 1905, mais aussi des textes importants. Cette catégorie est au centre de notre travail puisqu'elle nous permet un accès direct à la pensée de Herr.

On retrouve d'abord le *Cahier Bleu*<sup>81</sup>, un travail effectué du temps où Herr était encore étudiant à l'École normale supérieure. Il s'agit d'une étude de la pensée française du XVIIIe au XIXe siècle où Herr élabore les prémices de sa pensée philosophique. En 1884 à l'âge de vingt ans, Lucien Herr rédige un mémoire destiné à Émile Boutroux<sup>82</sup> sur les sources de la pensée française du XIXe siècle. Ce travail, dont Boutroux aurait gardé un souvenir admiratif<sup>83</sup>, porte plusieurs noms selon les sources<sup>84</sup>. Les différences dans l'appréciation du titre sont dues, comme le souligne Djipka et même Verley, au fait que le manuscrit soit incomplet.

---

<sup>81</sup> Nous n'avons malheureusement pas pu mettre la main sur le document original, mais sur une copie dactylographiée contenue en annexe de la thèse de Daniel Lindenberg, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, 250p.

<sup>82</sup> Professeur de Lucien Herr en philosophie à l'École normale supérieure.

<sup>83</sup> Charles Andler, op.cit., p.46

<sup>84</sup> Soit *mémoire sur les rapports de la pensée française et la pensée allemande au XIXe siècle* chez Andler qui précise qu'il n'est pas certain du titre précis, mais qu'à tout le moins, on y trouve le sens du travail. Voir Charles Andler, op.cit., p.46 Pour Lindenberg et Meyer, il s'agit du *Cahier Bleu*. Verley, quant lui, évoque le titre de *Mémoire sur la pensée française au XIXe siècle* mais se rallie à Lindenberg et Meyer.

La version dont nous avons eu copie est dactylographiée, ce qui explique plusieurs erreurs typographiques, et reprend la pagination originale en marge du texte. Partant du témoignage d'Andler on croyait le document détruit par Herr<sup>85</sup>. On comprend donc aisément qu'Andler n'ait pas eu le document sous les yeux au moment de la rédaction de *Vie de Lucien Herr*. Il faut donc attendre jusqu'en 1977 pour que dans le cadre de recherches visant à élaborer une exposition sur Lucien Herr, Mme Jeanne-Lucien Herr et M. Petitmengin redécouvrent le document. Selon Lindenberg, il s'agit bel et bien du mémoire remis à Boutroux dans le cadre de sa formation à l'École normale supérieure. Cette copie n'aurait donc pas pu être détruite par Herr puisque n'étant plus en sa possession<sup>86</sup>. Il en ressort que seuls Lindenberg, Meyer et Verley ont eu accès au document pour leurs travaux, ce qui explique la richesse de leurs analyses<sup>87</sup>.

Le deuxième texte, *Le progrès intellectuel et l'affranchissement*<sup>88</sup>, rassemble des aphorismes qui devaient constituer un ouvrage plus long, mais jamais écrit. On y retrouve la continuation de sa théorisation du monde des idées, abordée dès le *Cahier Bleu*, mais aussi une réflexion sur l'action des intellectuels. La découverte des aphorismes intitulés *le Progrès intellectuel et l'affranchissement* revient à Charles Andler. Selon le témoignage de Marcel Mauss recueilli par Andler, il s'agit d'une ébauche préfigurant un livre dont le sujet aurait été la Raison et qui aurait pour introduction les trois volumes projetés sur Hegel. Le document n'a pas été daté, mais Andler a remarqué des ressemblances frappantes avec les écrits de Herr datant de la période comprise entre 1888 et 1890<sup>89</sup>.

---

<sup>85</sup> Charles Andler, op.cit., p.46

<sup>86</sup> Daniel Lindenberg, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, op.cit., p.4-5.

<sup>87</sup> Djipka affirme ne pas avoir mis la main sur le document et se réfère donc aux travaux de Lindenberg, Meyer et Verley.

<sup>88</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 9-47.

<sup>89</sup> Charles Andler, op.cit., p.91.

Troisièmement, le manuscrit de *La Révolution sociale*<sup>90</sup>, un autre livre qui ne fut jamais terminé, dans lequel on retrouve les fragments de sa pensée sur le socialisme et son application. Découvert au moment de l'impression du livre de Lindenberg et Meyer, il faudra attendre la thèse de Lindenberg (1979) et le mémoire de Djipka (1996) pour qu'il soit étudié plus en profondeur. Malgré le peu de traces laissé, il semble que le manuscrit aurait été rédigé aux alentours de 1906<sup>91</sup>, au moment où Herr se retire peu à peu de la vie active de la SFIO.

Ajoutons à cela son article sur Hegel pour la *Grande Encyclopédie*, son manuscrit portant sur Hegel<sup>92</sup> ainsi que ses notes sur son voyage en Allemagne<sup>93</sup>. Le tout nous permettant d'effectuer une analyse approfondie de la pensée de Herr.

La seconde catégorie comporte des témoignages portant directement sur Herr. Dans cette catégorie, on retrouve toute une série de courts textes émanant d'anciens élèves de l'École normale supérieure, tels que Georges Lefranc ou encore Georges Canguilhem, qui se retrouvent dans le fond Lucien Herr aux Archives d'histoires contemporaines de la Fondation Nationale des Sciences Politiques<sup>94</sup>.

Nous nous pencherons aussi sur les écrits Léon Blum, mais plus particulièrement *Souvenirs sur l'Affaire*<sup>95</sup>. Admis à l'École normale supérieure en 1890, Blum y côtoiera

---

<sup>90</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

<sup>91</sup> Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, p.305.

<sup>92</sup> Lucien Herr, « Hegel », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p.107-146.

<sup>93</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 1-8.

<sup>94</sup> Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1-LH11

<sup>95</sup> Léon Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*, Paris, Gallimard, 1993, 153p.

Lucien Herr et se liera d'amitié avec ce dernier. Convaincu par Herr<sup>96</sup> de l'innocence de Dreyfus il se lancera lui aussi dans l'Affaire au côté des dreyfusards. Il restera ami de Lucien Herr et ce jusqu'à la mort de celui-ci, en 1926. Il s'agit donc ici d'un témoignage important sur la vie et les actions de Lucien Herr.

Cependant, le témoignage le plus complet revient à Charles Andler avec *La vie de Lucien Herr*<sup>97</sup>. Nous avons déjà abordé l'intérêt de cette biographie, mais soulignons tout de même qu'il s'agit du témoignage d'un proche de Lucien Herr qui s'avère très intéressant puisqu'il nous permet de suivre la vie de ce dernier de près. Si cette source doit tout de même être étudiée avec précaution étant donné les liens d'amitiés des deux hommes, les travaux effectués précédemment ainsi que les sources provenant de tierces parties nous permettent d'écarter ce danger. L'ensemble de ces témoignages permet d'observer de plus près Lucien Herr autant dans son quotidien que dans l'évolution de sa pensée et de sa vie dans le milieu universitaire.

La dernière catégorie comprend les correspondances de Lucien Herr, les documents officiels entourant ses fonctions ou encore les projets auxquels il participa et les articles de journaux où son nom est mentionné. Encore une fois, la plus grande partie de ces documents proviennent du fonds Lucien Herr aux Archives d'histoires contemporaines de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. On y retrouve les correspondances entre Lucien Herr et plusieurs intellectuels tels que Célestin Bouglé, Élie Halévy, Ernest Lavisse, etc. Nous utiliserons aussi la correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr<sup>98</sup>, éditée par les Presses de l'École normale supérieure ainsi que la Correspondance d'Élie Halévy<sup>99</sup>, éditée par Fallois, sans oublier la correspondance avec Léon Blum mentionnée plus haut. Les documents officiels nous informent sur les activités professionnelles et journalistiques de

---

<sup>96</sup> Léon Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*, op.cit., p. 44

<sup>97</sup> Charles Andler, *La vie de Lucien Herr*, Paris, Éditions Rieder, 1932. 352 p.

<sup>98</sup> Charles Andler et Lucien Herr, *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr, 1891-1926* (éd. Antoinette Blum), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1992, 298 p.

<sup>99</sup> Élie Halévy, *Correspondance 1871-1937*, Paris, Éditions Fallois, 1996, 803p.



Herr. Les coupures de journaux sont particulièrement intéressantes puisqu'elles démontrent que l'impact de Lucien Herr fut assez important pour intéresser les médias. On y trouve souvent Lucien Herr associé à l'École normale supérieure, mais surtout l'évocation de son rôle dans la formation de la jeunesse socialiste y est invoqué.

## CHAPITRE II

### LE DÉRACINEMENT : MATURATION INTELLECTUELLE ET ÉLABORATION DES BASES PHILOSOPHIQUES

Avant de s'engager activement dans la vie de la cité, d'écrire les premières lignes du *Progrès intellectuel et l'affranchissement*, Lucien Herr explore déjà le chemin de la réflexion philosophique sur le monde qui l'entoure. La période de maturation intellectuelle que représente les années de formation du jeune Herr, est plutôt indispensable à la compréhension de sa pensée parce qu'elle permet de dégager les thèmes autour desquels se structure l'élaboration de sa pensée.

Sa jeunesse ouvre déjà la voie à une réflexion particulière que ce soit par le contexte familial républicain et catholique, que par l'exil imposé qui le coupe de ses attaches traditionnelles et communautaires liées à sa ville natale. Dès lors, la question du déracinement se pose, d'autant plus que le thème revient dans ses écrits subséquents. Ce thème est en soi très large, c'est pourquoi nous l'aborderons par deux angles importants pour l'époque et dans le contexte plus spécifique de Lucien Herr.

Ainsi, nous nous attarderons d'abord à brosser un bref portrait de la vie de Herr. Ensuite, nous analyserons son premier travail conséquent qui pose les bases sur lesquelles se construira sa pensée. Cette analyse permet d'enrichir la lecture des travaux subséquents, que nous verrons dans les chapitres suivants. La fin de ce chapitre se consacrera au rapport qu'entretient Herr avec l'Allemagne, tant au niveau du voyage qu'y fait Herr entre 1886 et 1887, que par ses quelques écrits sur Hegel. Dans l'ensemble, ce chapitre a pour ambition de cerner la maturation intellectuelle de Lucien Herr, mais aussi les bases nécessaires à la compréhension de sa pensée.

## 2.1 Un parcours méconnu

À prime abord, l'histoire de Lucien Herr, même si le personnage n'est pas tout à fait inconnu, peut paraître obscure. Afin d'assurer une bonne compréhension de la démarche philosophique qu'il entreprend, il est nécessaire de dresser un portrait de ses débuts, nous permettant ainsi de situer le personnage.

Avant de nous pencher sur les faits marquants de la vie de notre homme, un bref aperçu du contexte familial et académique nous permettra de souligner quelques points déterminants de son éducation<sup>1</sup>.

La mère de Lucien Herr, Marie-Anne Gilardoni, est issue d'une famille de propriétaires ayant fondé, à Altkirch en Alsace, une usine de fabrication de tuiles. Elle épouse, en 1860, Jean Herr descendant d'une famille de paysans. Ce dernier bénéficie d'une éducation qui lui permet une certaine élévation sociale en l'amenant à exercer le métier d'instituteur et par la suite d'auxiliaire du principal au collège d'Altkirch. Son mariage, en dehors des familles paysannes ou ouvrières, est un autre aspect de ce changement de position.

Altkirch représentant alors un bastion catholique<sup>2</sup>, Jean Herr empreint de cette ferveur offre une éducation et un milieu familial austère à ses deux fils Tony et Lucien. Lucien Herr souligne, dans ses dernières volontés, comment il fut difficile pour lui de se défaire de la religion : « J'ai été élevé dans une discipline sévère de foi et de pratique religieuse. Il m'a fallu faire, pour libérer ma raison, ma conscience et ma conduite, un long et douloureux effort, qui a attristé et déchiré plusieurs années de ma jeunesse. »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Les sources biographiques proviennent majoritairement de la biographie écrite par Charles Andler, *op. cit.*, Paris, Éditions Maspero, 1977, 352p, le livre de Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, 320 p, le mémoire d'Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, 205 p, et finalement les archives Fondation Nationale des Sciences Politiques, Fond Lucien Herr, LH1-LH11.

<sup>2</sup> Souligné par Pierre-André Meyer dans Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *op. cit.*, p.18.

<sup>3</sup> Lucien Herr, *Dernières volontés 24 novembre 1921*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 7.

En plus de la religion, le père tient à ce que ses fils partagent l'amour de la patrie. Ainsi, la guerre de 1870 marque un événement perturbant pour la famille avec l'annexion de l'Alsace-Lorraine, mais aussi par la mort de Marie-Anne Gilardon qui survient la même année. Jean Herr l'exprime d'ailleurs dans une lettre destinée au ministère de l'Instruction Publique : « [...] j'ai cherché à inculquer à ces enfants, privés de mère, l'amour de la patrie, de cette chère France pour laquelle nous n'hésiterons pas à quitter le sol natal et une famille bien affectueuse et dévouée... »<sup>4</sup> Comme dans le cas de la religion, Herr prendra aussi ses distances avec la politique de sentiment national<sup>5</sup>.

Au terme de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, les habitants et habitantes de cette région se voient offrir le choix de la nationalité, soit française ou allemande. Jean Herr choisit la France pour lui et ses deux fils. Cette décision l'oblige alors à quitter la région, ce qu'il fait à la limite du délai prescrit, le 31 décembre 1872.

Grâce à son milieu familial, Lucien Herr bénéficie d'un niveau de vie au-dessus des conditions paysannes de son aïeul ainsi que d'un encouragement à poursuivre des études supérieures comme le souligne Andler :

L'État français trouve dans les fils de ses instituteurs primaires si solidement instruits une pépinière de savants de premier ordre [...] Nos instituteurs, avec des salaires d'ouvriers, qui les obligent aux plus rudes vertus, rêvent pour leurs fils, une carrière à l'image de la leur, mais plus glorieuse. Normaliens primaires, ils visent pour eux l'École normale supérieure<sup>6</sup>.

Andler et Herr, qui ont un parcours plus ou moins semblable : « Origines terriennes proches, enseignement primaire, petite bourgeoisie commerciale et industrielle, telle est leur

---

<sup>4</sup> Jean Herr, *Jean Herr au ministre de l'I.P. 1er juin 1872*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 1.

<sup>5</sup> Dans ses articles comme dans ses travaux dont *Le progrès intellectuel et l'affranchissement*, Herr condamne à maintes reprises la politique de sentiment national. Voir Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p.25-26

<sup>6</sup> Charles Andler, op. cit., p.37-38.

filiation»<sup>7</sup>, sont donc des cas plutôt typiques de mobilité sociale sous la Troisième République, grâce à l'enseignement supérieur, en suivant un schéma qui s'étale sur plus d'une génération; grands-parents paysans, l'un des deux parents instituteur, l'autre petit commerçant ou d'une famille de la petite industrie et finalement accès à l'enseignement supérieur.

Lucien Herr fait son entrée dans le monde universitaire, à l'École normale supérieure après quatre ans de préparation au lycée Louis-le-Grand. Il y effectue ses études supérieures qui le mènent à l'agrégation de philosophie en 1886.

Les lectures de Herr, impressionnantes par leur quantité<sup>8</sup>, démontrent un goût fort pour la philosophie et surtout pour le positivisme<sup>9</sup>, achevant par là même les dernières traces de croyances religieuses en lui. Durant ses études, il développera son goût pour la philosophie allemande et plus particulièrement pour Hegel<sup>10</sup>, ce qui le pousse à faire une mission d'études en Allemagne en 1886-1887, pour le compte du ministère de l'Instruction publique.

Cette mission, confiée aux meilleurs de promotion de l'École normale supérieure<sup>11</sup> vise alors à observer le fonctionnement et les avancées des universités allemandes. Ce genre de mission est tout à fait à propos dans le contexte de l'après 1870 alors que la France veut non

---

<sup>7</sup>Justinien Raymond, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspéro, 1977, p.29.

<sup>8</sup> Pierre-André Meyer a recensé les lectures de Herr au registre de prêt de l'École normale supérieure, pour une moyenne d'environ 30 ouvrages par mois pour l'année 1885-1886 (deux mois sont manquants, le calcul est donc effectué du mois de novembre 1885 au mois d'août 1886). Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, op. cit. Paris, Calmann-Lévy, 1977, p.211-213.

<sup>9</sup> Du côté des lectures considérées comme positivistes par Pierre-André Meyer, on retrouve, Charles Darwin, James George Frazer, John Stuart Mill, Herbert Spencer et Wilhem Wundt. Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, op. cit., p.212.

<sup>10</sup>On lui doit un excellent article sur Hegel dans *La Grande Encyclopédie* de 1890, il préparait un livre, sur le philosophe, qui n'aboutit jamais.

<sup>11</sup> Lucien Herr sera reçu second, il confiera à Andler qu'il s'agissait pour lui d'un demi-échec. Charles Andler, op. cit., p.48.

seulement se relever militairement (d'où le grand prestige de l'armée qui sera mis en doute pendant l'Affaire), mais aussi académiquement<sup>12</sup> face au vainqueur.

Une fois en Allemagne, Herr tente d'avoir accès aux manuscrits de Hegel détenus par le fils de celui-ci, Karl Hegel, mais ce dernier refusera poliment en lui indiquant qu'il déposera les documents à la Bibliothèque Royale de Berlin et qu'il pourra donc les consulter par voie diplomatique. Selon Andler, il avait déjà pour projet son livre traitant de Hegel, livre que « lui seul pouvait écrire, et qui aurait, à coup sûr, marqué profondément dans la philosophie française. »<sup>13</sup> Herr ne rendit jamais le rapport de mission.

Néanmoins, fait assez singulier, il prolonge son voyage pour faire un détour en Russie vers 1887. Ce voyage paraît nimbé de mystères puisque personne ne semble avoir de détails sur ce qu'y fit Lucien Herr. Cependant, on peut très bien penser qu'il facilitera ses contacts avec les exilés russes, dont Pierre Lavrov<sup>14</sup>, mais aussi ses articles ultérieurs sur la Russie traitant des problématiques politiques, militaires et sociales, touchant le pays du début du siècle jusqu'à la Révolution de 1917. De retour en France, Herr mène une vie plutôt secrète et semble éviter la plupart de ses camarades, du moins c'est le souvenir qu'en garde Andler.

Entre temps Alfred Rébelliau, qui occupe le poste de bibliothécaire de l'École normale supérieure, accepte une chaire de Lettres à Rennes, laissant ainsi la place vacante. Lucien Herr obtient donc cette fonction qu'il occupe de 1888 jusqu'à sa mort en 1926. Cet emploi, auquel Herr consacre beaucoup de travail, est important en ce qu'il lui permet de côtoyer plusieurs générations d'intellectuels en formation. À partir de la Bibliothèque, il joue « un

---

<sup>12</sup> « La nouvelle université veut, à travers ses réformateurs, comme Ernest Lavisse ou Gabriel Monod, réarmer intellectuellement la France pour faire pièce au défi prussien, tout comme la fondation de l'Université de Berlin avait été la réponse à la défaite d'Iéna » Christophe Charle, *Histoire Sociale de la France au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p.269.

<sup>13</sup> Charles Andler, op. cit., p.64.

<sup>14</sup> Pierre Lavrov (1823-1900) : socialiste russe, il sera arrêté et déporté en 1860 après un attentat raté contre Alexandre II, attentat relié à l'organisation *Terre et Liberté* dont il faisait partie. En 1870 il fuit la Russie et se retrouve en France. Ayant participé à la Commune, il ne pourra rentrer en France qu'après l'amnistie en 1877. Plus tard, il confiera ses archives à Herr de peur qu'elles ne soient confisquées par la police. Voir Georges Lefranc, op. cit., septembre-octobre 1960, p.147-148

rôle de levain pour les générations [intellectuelles] suivantes.»<sup>15</sup> En cette matière, Jean-François Sirinelli considère que Lucien Herr fut l'exemple le plus célèbre même si la réputation de ce dernier ne se propagea pas en dehors de cercles restreints. Nombre d'intellectuels et de politiciens français y connaîtront Herr, que ce soit Alain, Georges Canguilhem, Jean Jaurès, Georges Lefranc ou Marcel Mauss. Plusieurs de ces intellectuels ont laissé des témoignages pertinents sur Lucien Herr, nous permettant ainsi de mieux cerner son action à l'École normale supérieure.

En tant que fonctionnaire de l'État, Herr occupe aussi la fonction de directeur du Musée pédagogique à partir de 1916. Sa candidature est déposée au ministre de l'Instruction Publique, Paul Painlevé<sup>16</sup>, par le directeur de l'École normale supérieure, Ernest Lavis. Herr ignore tout de cette démarche, Lavis explique : « Ce qui me décide à cette démarche, qu'il ignore, c'est que le modique traitement de bibliothécaire ne lui permet pas de vivre. »<sup>17</sup> Selon Andler, « Ce fut enfin pour notre ami [Lucien Herr] la fin des plus cuisants soucis matériels. Mais dès lors, il fut certain qu'il ne publierait plus jamais un livre. »<sup>18</sup>

Au niveau politique, Lucien Herr s'engage d'abord dans le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (POSR) de Jean Allemane<sup>19</sup>. Tout laisse à penser qu'il en fut membre jusqu'à l'union des partis socialistes en 1905, mais son activité y cesse dès le mois de décembre 1890. Selon, Lindenberg<sup>20</sup>, l'évolution du POSR suit alors une trajectoire

---

<sup>15</sup> Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p.82

<sup>16</sup> Ministre de l'Instruction Publique de 1915 à 1917, il est aussi camarade de promotion de Lucien Herr à l'École normale supérieure.

<sup>17</sup> Ernest Lavis, *Lettre d'Ernest Lavis à Paul Painlevé 14 mai 1916*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH2, Dossier 2.

<sup>18</sup> Charles Andler, op.cit., p. 284

<sup>19</sup> Jean Allemane (1843-1935), ouvrier typographe, Allemane participera à la Commune ce qui lui vaudra d'être déporté jusqu'à l'amnistie en 1879. Voir Michel Winock, *Le socialisme en France et en Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 244.

<sup>20</sup> Daniel Lindenberg, op. cit., p.112.

différente de celle de Herr. Ce dernier se rapprochant des socialistes indépendants, tels que Jaurès, alors que le parti s'éloigne du parlementarisme et critique de plus en plus l'électorisme. Nous aborderons plus tard la relation entre Herr et Jaurès, soulignons toutefois que Herr participera avec lui à l'union des partis socialistes en 1905 ainsi qu'au journal *L'Humanité*.

Une fois la Section Française de l'Internationale ouvrière (SFIO) créée, Herr cesse ses activités dans ce parti et entre dans un silence qui semble trouver peu d'explication tant les sources manquent sur le sujet. Lindenberg avance l'hypothèse d'une dépression nerveuse dont aurait souffert Lucien Herr dès 1905<sup>21</sup>. Même s'il ne s'investit plus directement dans le parti, Herr y reste fidèle jusqu'à sa mort en 1926.

## 2.2 Les bases philosophiques : *Le Cahier Bleu*.

La compréhension de l'action et de la pensée de Herr ne peut être complète si l'on passe trop rapidement sur les bases philosophiques esquissées dans sa jeunesse. *Le Cahier Bleu*, apparaît comme une incroyable opportunité de remonter aux sources de la pensée de Herr puisque l'on y trouve les bases mêmes du système philosophique qu'il tente d'élaborer au cours de son existence. Le moment même de sa rédaction, soit le passage de Lucien Herr à l'École normale supérieure, n'est pas banal puisqu'il représente non seulement le moment de formation de l'esprit de Herr, mais aussi le moment où culmine sa crise mystique et par conséquent son déracinement face à la tradition.

Du point de vue de la compréhension des influences philosophiques, le *Cahier Bleu* représente un excellent point de départ puisqu'il met de l'avant l'analyse que fait Herr de la pensée française, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux St-Simoniens. Dans ce texte se trouvent

---

<sup>21</sup> Daniel Lindenberg, op. cit., p. 200



donc les germes du « Systemprogram »<sup>22</sup> de Lucien Herr qui pose les bases d'une pensée qui nous donneront *Le progrès intellectuel et l'affranchissement* et *La Révolution sociale*.

*Le Cahier Bleu* débute sur la constatation que l'histoire complète de la philosophie française du XIXe siècle est à faire. Herr affirme alors que le travail est énorme ce qui expliquerait des lacunes quant aux références. Cependant, il souligne qu'il a lu tous les ouvrages dont il fait mention, ce qui n'est pas une mince affaire, mais ne surprend pas non plus à la vue du registre de ses lectures.

Dans le *Cahier Bleu*, il lui importe de démontrer que « l'histoire de la philosophie française, durant ce siècle, est l'histoire d'une décadence et l'histoire d'une naissance ; que ce siècle tout entier est en philosophie, la fin lente d'un esprit, l'avènement et le progrès d'un autre esprit. »<sup>23</sup> Pour Herr s'affrontent donc, à l'intérieur de la philosophie, un esprit ancien et un esprit nouveau qu'il veut identifier. Pour y arriver, il choisit une méthode qui veut pénétrer l'esprit général du siècle pour dégager « les idées communes vagues, flottantes et maîtres »<sup>24</sup> en évitant de considérer des théories ou systèmes dans leurs formes définitives pour en arriver à mettre au jour l'inspiration commune. Il en ressort qu'une analyse plus riche prendra plus en considération la dimension commune de l'esprit - que chaque philosophe traduit à sa façon - que la théorie ou le système achevé qui représente « l'œuvre personnelle du philosophe. »<sup>25</sup>

---

<sup>22</sup> Daniel Lindenberg, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, op.cit., p.6.

<sup>23</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu », in *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, pIV(9).

<sup>24</sup> Ibid., p.I (5-6)

<sup>25</sup> Ibid.

### 2.2.1 Les bases de l'esprit nouveau au XVIIIe siècle.

Pour commencer, Herr dresse le portrait de l'esprit du XVIIIe qui prendrait la forme classique et cartésienne. Cet esprit est caractérisé par un « amour » des formules et constructions nettes, précises et exclusives et ne s'arrête qu'à sa perception immédiate des choses. Prenant racine, pour la forme, dans le XVIIe siècle il est dogmatique et d'une philosophie mécaniste superficielle. Cet esprit ancien, aussi qualifié de traditionaliste, parcourt donc tout le XVIIIe siècle pour déborder sur le XIXe. En ce sens, Herr s'oppose aux philosophes de la Restauration, dont Royer-Collard, qui considèrent qu'il y a une rupture nette entre la philosophie XVIIIe et celle du XIXe siècle<sup>26</sup>.

Or si l'esprit ancien domine le siècle qui précède et entame sa « décadence » au siècle suivant, c'est que l'esprit nouveau prend place, et ce, à l'intérieur même de l'ancien :

Il y a deux courants dans l'esprit du XVIIIe siècle. L'un est le plus fort : c'est le courant de la tradition; l'autre apparaît par points, pour ainsi dire; il se compose de quelques-uns des germes qui se développeront aux dépens de l'autre, qui les forceront en avant, le feront évoluer, le mèneront à sa ruine, qui sera leur propre triomphe; ces germes sont les premières traces de l'esprit de notre siècle.<sup>27</sup>

Ces « germes » ou « inflexions », il les divise en trois catégories qu'il s'efforce par la suite de définir et de repérer dans la philosophie du XVIIIe siècle.

Le premier point d'inflexion est ce qu'il appelle l'esprit scientifique ou esprit critique. Il s'agit d'un courant inauguré par Isaac Newton et John Locke et qui influence ensuite la philosophie française. Cet esprit doit, au contact de la pensée française, se « plier au milieu »

---

<sup>26</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » in *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, pI-II(6-8).

<sup>27</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » op.cit., pIV(10). Meyer et Lindenberg, soulignent que cette idée, que dans une pensée réactionnaire se trouve les germes de sa propre contradiction, se retrouve aussi chez Marx. Toutefois, il semble que Herr n'ait eu accès aux écrits de Marx qu'après la fin de ses études à l'École normale supérieure, puisque c'est lui qui introduira les écrits de Marx dans la bibliothèque. Daniel Lindenberg, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, op.cit., p.260-261.

et s'altérer de manière à intégrer celle-ci. L'influence ne se fait donc pas directement, nous dit Herr, puisque si ce nouvel esprit tente d'entrer plus directement par le biais d'une théorie scientifique, il finit tôt ou tard par « fléchir pour être absorbé par le courant général, puissant et jaloux de son intégrité. »<sup>28</sup> Il y a donc un courant dominant dans la pensée qui ne peut tolérer de remise en question directe; cependant, des influences peuvent y entrer par des « portes dérobées » ce qui permet donc à l'esprit nouveau de s'y insinuer lentement et d'ainsi préparer les progrès à venir.

Pour en revenir aux bases de cet esprit critique, Herr souligne ce qui lui apparaît comme étant les mérites de Locke et Newton. Ce qui intéresse Herr, entre autres choses, c'est que Newton, en formulant les lois de la gravitation, le fait de façon négative et non positive, puisqu'il admet que cette formule n'est que provisoire et laisse ainsi place au doute critique. Chez Locke, c'est l'idée de la spontanéité de l'esprit qui s'oppose à l'idée cartésienne de l'esprit comme mécanisme purement logique. Ainsi, l'esprit critique se retrouve dans une doctrine qui est « dans ce qu'elle veut être plus que dans ce qu'elle est. »<sup>29</sup> Herr définit donc l'esprit critique comme « aspirant à une analyse réelle, à une régression naturelle, à une décomposition des faits en leurs éléments concrets. »<sup>30</sup>

Cet esprit joue un rôle qui est en quelque sorte atténué puisqu'il doit se plier au courant dominant. Cependant, par les germes qu'il sème, son rôle gagne en importance au cours du XIXe siècle, soit celui de fonder en bonne partie l'esprit nouveau. Au niveau de la pensée de Herr, l'esprit critique occupe une place de choix ; il y accordera une grande importance dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, mais surtout au moment de l'Affaire Dreyfus où la situation exige une analyse critique rigoureuse.

Le second élément présenté se retrouve incarné par Rousseau. Si ce dernier représente bien l'esprit de son temps, ce qui intéresse Herr c'est le squelette de sa doctrine. Ce qui

---

<sup>28</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » op.cit., pXVIII(28)

<sup>29</sup> Ibid., p.XIX(29)

<sup>30</sup> Ibid., p.XVII(26)

importe dans cette doctrine c'est le fait que la conception de l'État passe de la transcendance à l'immanence. Ainsi, l'État n'est plus une entité inatteignable qui a prise sur l'humanité sans que l'inverse soit possible, mais il devient immanent aux individus. Par conséquent, le sujet devient citoyen et l'État émane de l'ensemble des individus qui le compose et qui ont donc prise sur lui. Cette idée démocratique permet de concevoir la relativité de l'État.

Or si Rousseau évacue ainsi la transcendance, elle revient plus loin dans sa doctrine. En effet, le contrat social dont émane un gouvernement prend une tournure absolue et abstraite puisqu'il le relie à une origine lointaine et fabuleuse. Il en ressort que Rousseau prépare l'avènement de l'immanence sur la transcendance, mais ne l'accomplit pas de lui-même.

En ce qui a trait au sujet comme citoyen, Herr souligne que l'œuvre de Rousseau s'écarte quelque peu du libéralisme et préfigure d'autres possibilités :

[...] le dualisme libéral garantissait au sujet la plus grande indépendance possible en face de la puissance qui est l'état, mais cette liberté n'était que de l'isolement et de l'égoïsme ; le sujet devenant citoyen, et l'état lui devenant immanent, puisqu'il est fait de ses droits et de sa volonté, la dignité de l'homme grandi d'autant que grandit son rôle; et ce rôle est très grand, puisque tout homme est devenu partie constitutive et élément du souverain.<sup>31</sup>

Cette idée que la liberté et la dignité du citoyen devenaient souveraines se trouve niée par le retour du transcendant dans l'origine lointaine et mythologique du contrat social. La légitimité de ce contrat repose donc sur la « tradition », sur le passé au lieu de se percevoir comme une construction qui tend vers une réalisation future. En soulignant l'importance de l'État comme étant immanent et en réfutant toute tentative de le légitimer par un passé fabuleux, Herr s'éloigne des courants conservateurs de l'époque et aborde les prémisses qui lui permettront d'élaborer sur le thème de la réappropriation collective du politique.

L'autre point d'intérêt se retrouve en ce que Rousseau réhabilite le sentiment. Or s'il s'agit là d'une chose facilitée par la mode du moment, Herr soutient que Rousseau pousse un peu plus loin que les autres : « [...] elle [la société] demandait peu de choses, du déclamatoire

---

<sup>31</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu », op.cit., p.XXIII(36-37).

et du larmoyement [sic] sans disputer sur la qualité. Rousseau lui donna du sentiment vrai et de la poésie, ce fut un événement ; c'est une date dans l'histoire. »<sup>32</sup>

Selon Herr, le sentiment permet, dans un premier temps, de donner vie aux choses en les teintant de poésie et d'idéalisme ce qui vient en opposition à une conception mécaniste et logique qui dans leur perception ne conçoit les choses que dans un état mort et statique. Dans un second temps, par son côté individuel et subjectif, le sentiment permet l'éclosion d'une conception relativiste dans l'appréhension du monde. Cependant, les influences du sentiment ne peuvent être prises seules et ne sont fécondes qu'alliées à l'esprit critique.

Pour Herr, Rousseau est loin d'être en rupture avec son temps, néanmoins il porte les germes de l'esprit nouveau par son sentimentalisme qui permet le relativisme, mais surtout par l'idée d'un état immanent qui prépare le dépassement de « l'atomisme inhérent à l'esprit du siècle, et le dogmatisme absolutiste dont le libéralisme individualiste n'était que l'envers et le côté négatif. »<sup>33</sup> À l'époque où Herr écrit ce travail, il n'est engagé dans aucun groupe socialiste, on peut tout de même y voir les bases philosophiques qui l'y mèneront quelques années plus tard.

Le troisième facteur important, qui doit mener à l'esprit nouveau, Herr lui donne une origine scientifique et philosophique, il s'agit de l'esprit de synthèse. Cet esprit, émanant en partie de questions de méthodes des sciences naturelles, s'oppose à la méthode analytique classique. Ainsi, la méthode analytique, pur produit de son siècle, est basée sur l'esprit logique et formel qui ne peut que mener à des hypothèses qui reportent la réalité dans le transcendant. Herr l'illustre par l'exemple de Linné :

Le système de Linné bien qu'il prépare et annonce une réforme est l'application la plus rigoureuse et la plus achevée de cette méthode et de cet esprit. « Nous comptons autant d'espèces qu'il est sorti de couples des mains du créateur ». C'est le dogme qui sert de

---

<sup>32</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu », op.cit., p.XXV(40)

<sup>33</sup> Ibid., p.XXVIII(43)

point de départ ; c'est la fixité et l'invariabilité des formes ; c'est la notion dogmatique de l'espèce.<sup>34</sup>

Pour Herr cette méthode repose sur l'artificiel, mais évite l'arbitraire par une rigueur soutenue. Cette rigueur, qu'il retrouve chez Linné, permet tout de même d'appréhender l'esprit nouveau en ce qu'elle pose des questions qui minent peu à peu l'esprit analytique.

Ainsi, Linné, malgré le dogme des espèces, laisse entrevoir la recherche de la continuité en ce qu'il appelle à une théorie de « l'affinité » qui, selon Herr, devait mener à réfléchir autour de la parenté et de la descendance.

L'ouverture de brèches dans la méthode analytique ce fait aussi par le biais de la recherche de la « filiation » et la « communauté de tendances ». Cette conception vient de l'influence de Leibniz et de l'idée de la continuité dans la série. En cherchant la continuité dans l'étude de la nature, on s'oppose alors à l'idée d'une finalité et d'une explication mécanique et abstraite<sup>35</sup>.

L'esprit de synthèse cherche donc à comprendre l'unité dans la nature plutôt qu'à morceler la connaissance et ainsi considérer la matière comme morte et immobile. Cette recherche de continuité dans la nature permet aussi de ramener l'être humain dans une interrelation avec le monde qui l'entoure plutôt que comme une créature isolée des autres et supposée plus grande. L'exemple de Diderot marque particulièrement Herr en ce qu'il apparaît tel une « Encyclopédie », « connaissance universelles et synthèse. »<sup>36</sup> Cette remarque sur Diderot pourrait tout aussi bien s'appliquer à Herr puisque, malgré qu'il n'ait entrepris aucune encyclopédie, il s'intéressera un peu à tout, les articles contenus dans les

---

<sup>34</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu », op.cit., p.XXIX(45)

<sup>35</sup> « Le jour où l'esprit vient à s'attacher de préférence aux liaisons causales entre les êtres où l'idée d'une succession et d'un devenir ininterrompu dans la série des phénomènes lui fit entrevoir celle d'une continuité dans la nature, ce jour-là, la méthode descriptive ne pouvait plus suffire, le contenu empirique prenait le pas sur le facteur logique [...] l'explication par liaisons causales sur la description morcelée et les rapports abstraits entre les concepts [...] l'immanent et la synthèse sur l'analyse et le transcendant. » Lucien Herr, « Le Cahier Bleu », op.cit., p.XXXIII(48)

<sup>36</sup> Ibid., p.XXXIII(50)

*Choix d'écrits* en témoignent<sup>37</sup>, on y retrouve des articles traitant de biologie autant que d'histoire ou de politique.

Les trois facteurs ainsi réunis donnent une base solide à l'enracinement de l'esprit nouveau qui, apparaissant par points dès le XVIIIe siècle, doit naître au XIXe siècle. Cette base solide représente aussi la méthode ou plutôt le point de départ de la pensée de Herr.

Dans cette optique et en se rapportant à ce qu'il écrit on peut donc comprendre qu'il ne faut pas envisager cette pensée comme isolée, elle résulte d'une série d'influences qui la marque à divers degrés et qui résulte, en partie, d'une somme incroyable de lectures. Il ne faut pas y voir non plus une continuité à l'origine lointaine, mais bien une continuité liée à ce que Herr appelle l'esprit du siècle, aux influences directes et indirectes. Si Herr à ce moment parle des influences passées, soulignant tout de même les jeux d'influences entre philosophes contemporains, on peut voir dans sa pratique ce jeu d'influences au niveau par les universitaires qu'il côtoie<sup>38</sup>. Serait-il alors imprudent de voir ici les prémisses de l'intellectuel collectif dont Herr serait le représentant?

#### 2.2.2 La philosophie du début du XIXe siècle.

La suite du *Cahier Bleu* entre plus avant dans le XIXe siècle philosophique. Cette section se décline en trois phases que l'on pourrait identifier comme suit, la Révolution et l'Empire, les philosophes de la Restauration et les saint-simoniens.

---

<sup>37</sup> Les *Choix d'écrits* ne représentent qu'une petite partie des articles écrits par Herr. Plusieurs de ces articles sont des critiques de livres touchant à plusieurs domaines de l'art à l'économie en passant par la philosophie et la sociologie.

<sup>38</sup> Le témoignage de Georges Lefranc, présenté plus haut, n'est pas le seul où l'on parle de l'influence de Herr dans l'élaboration de travaux universitaires ou encore de recherches. La lumière apportée sur *Le Cahier Bleu* apparaît donc importante puisqu'elle permet de voir que l'intention était réfléchie à l'avance par Herr.

La première partie est plutôt courte et émet un constat général de l'influence des événements que sont la Révolution et l'Empire sur la philosophie. La Révolution, bien qu'elle soit basée sur des idées nouvelles, n'est faite, selon Herr, que par l'esprit du dix-huitième. La Terreur, dont il considère qu'elle est le triomphe de l'esprit ancien, vient à la fois décapiter le nouveau et l'ancien. C'est en quelque sorte, la mort pour un temps de la philosophie, les écrits qui suivent tremblants encore face aux récents événements.

Le laissez-faire, le manque d'énergie, expliquent que l'on ait laissé par la suite place à l'Empire. Ce dernier marque un retour à l'esprit classique, mais demeure une période morte sauf peut-être pour les arts, nous dit Herr. L'idée d'un gouvernement « personnifié et objectivé » représente l'absolutisme classique idéal au même titre que la république classique idéale est représentée par 1793. La critique est sans appel et condamne, du moins sur le plan philosophique, cette période de l'histoire.

On devine bien que Herr ne serait pas plus tendre avec la Restauration et on ne s'y trompe pas. Le philosophe « vedette » de l'époque fut Royer-Collard, or s'il était admis qu'il représentait la naissance d'une philosophie nouvelle, Herr vient s'opposer à cette conception. Pour ce faire, il fait le lien entre la philosophie de Royer-Collard et son rôle politique. Ainsi étant politiquement lié à la Restauration et à la Charte<sup>39</sup>, il eut fallu, pour que sa philosophie paraisse nouvelle, que l'on considère « que l'esprit même de la Restauration est une nouveauté et un pas en avant. »<sup>40</sup> Or il ne s'agit pas là d'un système politique basé sur un esprit nouveau, mais bien d'un retour à l'idée qu'on se faisait de la monarchie constitutionnelle de 1790.

---

<sup>39</sup> La Charte constitutionnelle fut octroyée par Louis XVIII lors de la Restauration en 1814. Elle ne fut appliquée qu'après les Cent-Jours. Le document se veut un compromis entre la France d'Ancien régime et les avancées révolutionnaires. Dans les faits la Charte s'apparente plus à un retour de la monarchie dont les symboles, drapeau blanc, titre de noblesse et décorum, sont réinstaurés tout en s'inspirant de la monarchie constitutionnelle anglaise dans ses compromis. Francis Démier *La France du XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 67-70

<sup>40</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » op.cit., pXXXIX(58)



Le retour en arrière est aussi perceptible dans l'invention du moment, celui du « gouvernement légitime. »<sup>41</sup> Pour Herr cela signifie un retour au « dogme du pouvoir objectif » où le gouvernement est repoussé dans l'abstrait. Il identifie deux points de dogme : d'abord la légitimité du roi dans l'hérédité ensuite dans la légitimité de l'aristocratie. Les deux reposent sur l'idée qu'il existe une inégalité sociale basée sur la famille et le sang pour le roi, tandis que pour l'aristocratie il y a une partie liée aux familles, mais aussi à la gloire, aux services rendus à l'État et à la richesse; ajout destiné à faire une place à la bourgeoisie et qui présume d'une supériorité liée à la capacité d'avoir amassé ou conservé une richesse personnelle. Bref, c'est un retour en arrière qui s'appuie sur la tradition, une restauration en philosophie.

Le retour à la tradition se fait aussi au niveau de la religion puisqu'avec la Charte le catholicisme redevient la religion officielle. C'est d'ailleurs sur le point de la religion que Herr fait ressortir les prémisses d'un progrès dans la pensée. Il identifie alors l'ultramontanisme<sup>42</sup> qui, en voulant un retour à la tradition basé sur le dogme, se sépare du « mouvement des esprits ». Cette séparation s'explique en partie par le mouvement de déchristianisation qui touche la France dès le XVIIIe siècle et que Herr identifie de cette façon :

L'esprit classique, les circonstances, et peut-être la ruine du jansénisme, et sans doute le rattachement des convictions, l'avaient [le catholicisme] laissé se transformer, ou, si l'on veut, dégénérer lentement, en une sorte de théisme. La vie chrétienne, au dix-huitième siècle, s'était comme localisée elle était devenue une vie simplement morale et honnête, où l'on attendait peu de l'intervention de Dieu dans les affaires du monde, et les

---

<sup>41</sup> Souligné par Herr, Ibid., p.XXXX(60). René Rémond, qui fait à peu de choses près la même constatation au niveau européen la résume : « La légitimité réside dans la valeur reconnue à la durée. Est légitime le régime qui a duré, qui représente la tradition, qui a derrière lui une longue histoire [...] Cette identification à la durée se justifie, positivement et pragmatiquement : si un régime a duré, c'est qu'il répondait aux besoins, qu'il a trouvé dans les esprits une adhésion, qu'il a été efficace puisqu'il a pu déjouer les épreuves du temps. » Plus loin il ajoute : « Tout au long du XIXe siècle, le principe de légitimité va sous-tendre la pensée contre-révolutionnaire, la politique des régimes conservateurs [...] C'est une notion capitale pour la pensée et les rapports politiques. » René Rémond, *Le XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p.12-13.

<sup>42</sup> Mouvement qui place l'autorité du Pape, en matière spirituelle et juridictionnelle, au-dessus de tout autre.

événements de la vie. Ses rapports avec le monde et même avec les hommes, devenaient en quelque sorte accidentels [sic], et l'on eût pu finir par s'en passer entièrement, et s'en tenir à un vague rationalisme dualiste.<sup>43</sup>

Donc, en voulant revenir à une tradition catholique ultramontaine, la réaction opère une séparation avec « le mouvement des esprits », ce qui entraîne sa défaite à long terme et laisse le champ libre à l'esprit nouveau : « C'est-à-dire que le traditionalisme prépare en quelque sorte l'immanence. »<sup>44</sup>

Ce qui importe pour Herr c'est, dans un premier temps, de démontrer que la Restauration en philosophie ne tranche pas avec le siècle précédent, mais en découle, ensuite qu'il y a tout de même un progrès qui trouve ses prémisses dans la réaction et face à la question religieuse. Malgré la déchristianisation soulignée par Herr, la question religieuse garde une certaine importance pour le reste du XIXe siècle. Cette question revient aussi dans le Saint-simonisme, qui fait l'objet de la dernière partie du *Cahier Bleu*, sans être centrale à l'élaboration de leur philosophie.

Le Saint-simonisme est différent des autres tendances philosophiques présentées par Herr en ce qu'il n'a pas pour volonté explicite de renouer avec la tradition, au contraire, sa philosophie reprend les tendances nouvelles et participe à leurs avancements. Pour pouvoir observer cet avancement, il faut, nous dit Herr, faire fi de la forme que prend leur organisation et ne se concentrer que sur l'esprit profond de leur mouvement. Cet esprit repose sur la volonté de réorganiser la société.

Si les saint-simoniens ne rejettent pas l'œuvre de la Révolution, bien au contraire, ils constatent qu'elle n'est pas allée jusqu'au bout, qu'elle n'a pas détruit tout ce qu'elle avait à détruire. Par conséquent, ils s'assignent comme mission, non seulement de détruire ce qui reste à détruire, mais surtout d'organiser ce qui en résulte, en d'autres mots « éliminer en construisant ». Cette réorganisation sociale repose sur le principe de l'élimination des antagonismes par l'avènement de l'association comme loi fondamentale.

---

<sup>43</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » op.cit., pXXXXI(67)

<sup>44</sup> Ibid., pXXXXI(67)

Ce faisant, les saint-simoniens relèguent le gouvernement à une fonction subalterne qui ne sera occupée que par des « capacités compétentes » auquel la communauté aura consenti la direction de leurs affaires. Cette vision les mène à constater l'antagonisme entre individualisme et communisme. Réfutant l'un et l'autre et refusant le juste milieu, ils appellent à une synthèse des deux théories qu'ils nomment collectivisme :

La société est naturellement, et par suite doit être rationnellement hiérarchisée; à chacun selon ses œuvres, telle est la loi suprême que le communisme viole en faisant à tous part égale, que l'individualisme viole en tolérant les monopoles, les abus et les oppressions, résultat logique et nécessaire du capitalisme. Le vrai, c'est la hiérarchie dans le collectivisme [...]<sup>45</sup>

Ce collectivisme suppose que l'humanité soit envisagée comme un collectif et non comme l'addition de plusieurs individus.

En se considérant comme partie prenante d'un collectif les saint-simoniens s'attaquent à l'égoïsme et s'opposent, entre autres, à la propriété privée et exclusive des moyens de production. Au niveau du religieux, les saint-simoniens croient en l'existence de Dieu qui représente l'unité de toute chose. Dans cette optique ils opposent au dualisme une forme de monisme. En ce sens, leur point de vue est plutôt différent de l'Église catholique, ils veulent mettre l'accent sur « l'essence » soit la morale d'amour et de fraternité et non sur la forme, soit le dogme et le culte.

Lucien Herr en conclut que les saint-simoniens cherchent à nier les dogmes du XVIII<sup>e</sup> siècle dans leur forme. Pour ce qui est du contenu, ils appellent à la synthèse, ce qui signifie, pour Herr, qu'ils refusent les catégories abstraites en ce qu'elles ont un côté exclusif. Là où l'abstraction a disjoint, ils veulent une synthèse qui est positive.

L'idée d'immanence est aussi présente en ce que cette philosophie ne cherche pas dans la transcendance les progrès de l'humanité. C'est-à-dire qu'on n'y conçoit pas de vérité absolue, mais qu'il existe plus d'une vérité et qu'elle est donc chose relative, en somme, l'esprit humain, voire l'esprit collectif, est en constant progrès.

---

<sup>45</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » op.cit., p.XXXVIII(71)

Herr constate donc que le saint-simonisme contient les germes de l'esprit nouveau et même s'il n'en est pas l'accomplissement, il permet par son influence de faire un pas vers l'avant. Cette analyse du saint-simonisme, il l'approfondira plus tard dans son manuscrit *La Révolution sociale*. Il apparaît, toutefois, que sa réflexion sur le socialisme était déjà entamée, et ce, bien avant son engagement militant ce qui, selon Lindenberg et Meyer, vient remettre en perspective l'analyse d'Andler qui voyait une conversion plus tardive soit un peu avant son adhésion au POSR de Jean Allemane<sup>46</sup>.

Agissant comme miroir des réflexions du jeune Herr, le *Cahier Bleu* nous permet donc d'observer l'état des analyses philosophiques, mais aussi politiques, du futur bibliothécaire. On peut y voir les influences qui ont joué dans la formation de sa pensée, mais aussi la réflexion qu'il a sur l'influence et l'esprit :

[...] il y a dans toute philosophie, à côté d'une part personnelle, variable, laquelle est peut-être réductible jusqu'à un certain point, à des éléments issus de ces diverses influences, une part impersonnelle de tradition scientifique chez beaucoup, religieuse chez plusieurs, superstitieuse ou mystique chez quelques-uns.<sup>47</sup>

Partant de là, Herr subit lui aussi l'influence de la tradition scientifique de son temps tout en participant lui-même à son progrès.

Les résultats tirés de son passage à l'École normale supérieure démontrent que Lucien Herr a mis à profit ses années d'études. C'est d'ailleurs pendant ces mêmes études que débutera son intérêt pour les philosophes allemands, le conduisant ensuite au voyage en Allemagne.

---

<sup>46</sup> « [...] la découverte du « cahier bleu » et des autres manuscrits inédits change les données du problème, tel qu'Andler les avait (mal) fixées. Herr à l'école normale apparaît déjà comme attiré par le socialisme théorique, qu'il identifie largement à l'esprit nouveau (saint-simonisme, « philosophie populaire » de Proudhon, encyclopédisme de Leroux, etc.). C'est le pas militant qu'il n'a pas encore franchi, et qu'il franchira vers 1888. » Daniel Lindenberg, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, op.cit., p.261.

<sup>47</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » op.cit., pLVII

### 2.3 L'influence allemande

En ce qui concerne les influences allemandes sur la pensée de Lucien Herr, le recensement de ses lectures d'étudiant nous éclaire encore. Selon Djipka, pour l'année 1883-1884, Herr emprunte 168 ouvrages dont 104 proviennent d'Allemagne<sup>48</sup>. On remarque dans ces lectures des noms tels que Hegel qui revient plusieurs fois, Leibniz, Kant, Schopenhauer et Wundt, l'intérêt pour la pensée allemande est donc clairement marqué.

Cependant, l'accès aux philosophes allemands à l'École normale supérieure n'est pas si aisé. En effet, les philosophes postérieurs à Hegel sont peu connus en France, comme le souligne Lindenberg<sup>49</sup>. C'est Boutroux qui, à l'École normale supérieure, fera une place plus grande aux philosophes allemands. Or, s'il connaît Kant et a ainsi pu servir de « guide discret »<sup>50</sup>, il ne s'attarde pas ou peu sur Fichte et Hegel qui seraient les principales influences du jeune Herr, selon Lindenberg. Du moins, cette influence de Boutroux lui a permis de bien connaître Kant selon Andler :

Brochard vint l'écouter pour une leçon sur Kant. « Ça n'a pas trop mal été, disait Herr. J'ai parlé presque sans préparation, d'ailleurs sans inquiétude aucune. » La préparation n'était peut-être pas du jour. Elle n'en était pas moins profonde. J'ai vu depuis comment Herr possédait son Kant ; et cette année-là [1885-1886] il avait retravaillé à fond la *Critique de la Raison Pure*.<sup>51</sup>

Toutefois, malgré l'influence allemande Boutroux se retrouve dans le camp néo-spiritualiste ce qui, à la lumière des positions prises dans le *Cahier Bleu*, l'éloigne de Herr. Le véritable contact avec la pensée allemande découle donc de l'effort et de l'intérêt personnel de Herr.

---

<sup>48</sup> Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, p. 13.

<sup>49</sup> Daniel Lindenberg, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, p.137.

<sup>50</sup> Ibid., p.139.

<sup>51</sup> Charles Andler, op.cit., p.46.

### 2.3.1 Hegel

La découverte de Hegel, Herr ne la doit qu'à lui-même, ce dernier étant plutôt méconnu, voire même ignoré dans la France de la fin du XIXe siècle. Andler souligne, à juste titre, un commentaire d'Edouard Berth pour qui l'Université, affidée à l'Église, considérerait Hegel comme un « pestiféré. »<sup>52</sup> Les circonstances rendent donc le sujet difficile d'approche et appauvrissent ainsi la philosophie française en cette matière. Selon Andler, seul Herr pouvait redresser la situation :

Nous attendions la lente maturation de sa pensée. Nous savions que personne de nous ne ferait aussi bien que lui [Herr] [...] Nous étions conscients de notre lacune. Nous n'essayions pas de la combler par une improvisation. Nous espérions que les solutions nous viendraient du puissant esprit qui s'était consacré à les poursuivre.<sup>53</sup>

Herr lui-même nourrissait de grands projets, on en retrouve d'ailleurs la trace dans les *Fragments manuscrits d'un ouvrage sur Hegel*<sup>54</sup>. On peut y lire l'ébauche d'une préface où s'exposent au lecteur le plan et la méthode qui présideraient à la rédaction d'un ouvrage conséquent -Herr prévoit trois volumes- sur la philosophie de Hegel.

Pour la première partie, Herr écarte l'idée d'une biographie au sens strict dont le chemin, pour lui, a déjà été exploré. Le projet du premier volume ressemble plutôt à une biographie intellectuelle où les détails biographiques ne sont utilisés que s'ils peuvent éclairer le développement de la pensée de Hegel : « Ce qui nous intéresse, c'est moins l'histoire d'un homme que l'histoire d'une très vigoureuse organisation intellectuelle, qui sut parvenir au prix d'un labeur incessant, à imprimer une marque durable à toute une époque. »<sup>55</sup> Il ne s'agit donc pas de glorifier l'individu, mais plutôt d'observer la maturation d'une pensée et la

---

<sup>52</sup> Edouard Berth souligné par Charles Andler op.cit., p.85.

<sup>53</sup> Charles Andler, op.cit., p.84.

<sup>54</sup> Lucien Herr, «Fragments manuscrits d'un ouvrage sur Hegel», in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 141-146.

<sup>55</sup> Ibid., p. 142.

place qu'elle prendra dans l'élaboration de la philosophie. Le projet pour les tomes suivants nous éclaire à ce sujet.

Pour le second tome, Herr prévoit faire l'histoire de l'école hégélienne pour en voir le développement et la fin. En ce qui a trait au troisième volume Herr écrit :

Le troisième tentera de démêler les caractères profonds de ce qui constitue proprement l'hégélianisme, d'en définir nettement l'originalité et l'importance historique, d'en établir l'influence manifeste ou latente, à travers toutes les manifestations de la vie allemande et de la pensée allemande, durant notre siècle. C'est dire que l'on a remis, de propos délibéré, au troisième volume l'étude d'ensemble des antécédents philosophiques et des enchaînements de toute sorte qui déterminèrent, sinon l'apparition du système, du moins son prodigieux succès et des suites d'événements qui entraînèrent bientôt après sa chute prodigieuse.<sup>56</sup>

Hegel et l'hégélianisme ne sont donc pas entrepris comme un fait unique sans attache dans l'histoire de la philosophie.

Herr procède de la même manière que dans le *Cahier Bleu* en appliquant le principe de l'esprit de synthèse à l'analyse de la philosophie hégélienne. Son projet vise à comprendre l'élaboration et l'influence de cette philosophie en soi, mais aussi la place qu'elle occupe dans la philosophie en partant des débuts. Or il ne s'agit pas de retourner à des origines lointaines, voire mythologiques. Au contraire, Herr circonscrit son étude des débuts de la pensée allemande au Moyen Âge et la maturité de celle-ci dans la période qui s'ouvre avec Lessing<sup>57</sup>.

Ce projet qu'il entretient d'écrire cet ouvrage sur Hegel, est d'une grande importance et le suit toute sa vie comme une déception qu'il confie parfois à Andler :

Il est toujours déplorable qu'un travail fait, et bien fait, ne soit pas publié, et que d'autres soient obligés de le refaire.

---

<sup>56</sup> Lucien Herr, «Fragments manuscrits d'un ouvrage sur Hegel», p.141-142.

<sup>57</sup> Ibid., p.144.

C'est ce qui me désole le plus de ma vie manquée. Je sais bien les services que j'ai rendus, et je n'ai pas besoin d'être consolé, mais je sais aussi tout ce que j'ai, vraiment, appris, su et compris – au moins à ma manière – de choses, et combien est absurde que la collectivité ne puisse pas profiter de ces longues années de travail [...] Que sera ma vie, si j'arrive à la réorganiser, - et me laissera-t-elle le loisir et le goût de reprendre en mains, une à une les choses que j'ai sues, et de les pousser davantage et de les fixer, - et parviendrai-je à en tirer quelque chose qui soit communicable et qui vaille d'être communiquée?

[...] Cela est vrai même des deux gros sujets auxquels j'avais, il y a vingt ans, rêvé de consacrer une partie de ma vie, l'histoire de l'hégélianisme, et l'histoire du platonisme.<sup>58</sup>

Doit-on y voir le côté obscur de la « volonté de ne pas parvenir »? Heureusement, Herr laissera tout de même une trace de ses études sur Hegel, l'article dans l'encyclopédie.

Dans l'état où se trouvait la connaissance des écrits de Hegel à cette époque, l'article écrit par Herr<sup>59</sup> dans la grande encyclopédie représente un bond qualitatif. Il démontre une très bonne maîtrise du sujet, on peut y comprendre l'étendue de l'intérêt que Herr portait à Hegel. L'encyclopédie se veut « une œuvre de haute vulgarisation » et « se propose de constater l'état actuel de la science moderne, de dresser l'inventaire des connaissances humaines »<sup>60</sup> de son époque. Avec une mission aussi vaste, on ne peut s'attarder en profondeur sur chaque sujet et l'on doit limiter l'espace pour que tout ait sa place.

L'article de Herr s'attache à faire une courte biographie de Hegel suivi d'une explication de son système philosophique, tout en composant avec la contrainte d'espace. Si Herr réussit plutôt bien le compromis, le résultat demeure une « haute » vulgarisation et ne permet pas de

---

<sup>58</sup> Lucien Herr, « Lettre à Charles Andler, 25 septembre 1905 » in *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr*, op.cit., p.66.

<sup>59</sup> Lucien Herr, « Article de la grande encyclopédie », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 109-140. Pour la version originale, Lucien Herr, « Hegel », *La grande encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts / par une société de savants et de gens de lettres*, Paris, H. Lamiraut et Cie, [non daté], Tome 19, p. 997-1003. Selon Lindenbergh, l'article aurait été écrit vers 1890.

<sup>60</sup> Il s'agit là de l'intention annoncé dès la préface du premier tome. MM. Berthelot dir., *La grande encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts / par une société de savants et de gens de lettres*, Paris, H. Lamiraut et Cie, [non daté], Tome 1, p. VIII. L'encyclopédie sera éditée entre 1886-1902.



présenter cette philosophie avec toutes ses nuances. Ainsi, Andler souligne l'admirable effort de Herr qui n'a pu attaquer toutes les difficultés que représente la philosophie hégélienne ou a dû les aborder par de courtes formules telle que : « La logique est la science de l'idée dans l'élément abstrait de la pensée ; c'est si l'on veut, la science de Dieu antérieurement au monde. »<sup>61</sup> En tout et partout, Herr a réussi à écrire un article qui n'est pas dénué de substance et qui constitue un travail encyclopédique reconnu.

Qu'en est-il de la question du rapport entre Herr et Hegel? Andler considère, quant à lui, que Herr n'a laissé aucune trace substantielle de son analyse de Hegel<sup>62</sup>. Le secret semble bien gardé puisqu'il apparaît que cette interprétation de Hegel n'interviendra pas dans l'influence que Herr a eue dans la rédaction de plusieurs travaux : « Il serait illusoire d'en chercher des traces dans les ouvrages de ceux de ses amis qui ont été amenés depuis à écrire sur Hegel. Il a emporté son secret, et nous n'avons pas essayé de le deviner. »<sup>63</sup>

Ceci étant dit, il semble qu'il aurait cherché à devenir le « Hegel français » et ainsi « remplir en France la case vide du marxisme »<sup>64</sup>. Cette interprétation s'appuie sur la relation entre Herr et Lavrov ce qui « n'a pu que le confirmer dans un ambitieux projet, qui aurait été de tirer Hegel, soi-disant philosophe de l'absolutisme, « de l'État prussien », vers une philosophie sociale quasi-libertaire »<sup>65</sup>.

Antoine Djipka, quant à lui, observe une admiration de Herr pour Hegel basé sur la qualité qu'a eue ce dernier à « construire un système de compréhension du monde dans toute sa dimension »<sup>66</sup> ce qui en fait un homme « d'intellectualité pure. »<sup>67</sup> Cependant, il reprend

---

<sup>61</sup> Souligné par Charles Andler, op.cit., p.87.

<sup>62</sup> Ibid., p.84.

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup> Daniel Lindenberg, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, op.cit., p.243.

<sup>65</sup> Daniel Lindenberg, *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, op. cit., p.148.

<sup>66</sup> Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, op.cit., p. 41.

l'idée d'une identification de Herr à Hegel, en ce sens où il chercherait lui-même à élaborer un système philosophique d'envergure.

Partant des sources à notre disposition, nous n'avons aucune preuve concrète de la part de Herr quant à une identification avec Hegel. Cette identification supposée est plutôt soulignée par des personnes extérieures et a posteriori. L'hypothèse de l'admiration apparaît, quant à elle, plus juste. Il n'y a qu'à lire la description qu'en fait Herr pour comprendre que l'aspect intellectuel<sup>68</sup> de Hegel est l'unique source de cette admiration. Ce qui l'intéresse c'est le philosophe qui élabore un système philosophique, c'est l'« esprit inventif au suprême degré. »<sup>69</sup>

D'un autre côté, on constate la distance qui sépare Herr de Hegel en ce qu'il identifie ce dernier comme un conservateur. Nous savons que Herr prendra le chemin du socialisme et qu'il est déjà membre du POSR au moment de l'écriture de l'article. Or il dit de Hegel, dans les *Fragments Manuscrits*, qu'il ne fut jamais un révolutionnaire, insistant sur l'importance de ce constat. Hegel n'a fait qu'approfondir ce qui était déjà acquis, tandis que ce qui aurait pu être considéré comme des positions révolutionnaires de sa part ne s'articulait « que sur des points où la révolution avait cause gagnée. »<sup>70</sup>

Les articles qu'il écrit, à la même époque, pour le journal d'Allemane, témoignent bien que Herr n'a pas choisi le chemin du conservatisme hégélien. Jusqu'à quel point restait-il critique, faute de document plus complet? Nous ne pouvons nous avancer d'avantage. L'autre point de « discordance » réside dans la conception du progrès politique.

---

<sup>67</sup> Lucien Herr, «Article de la grande encyclopédie», in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, op.cit., p. 116.

<sup>68</sup> Ici, le mot intellectuel est compris dans le sens de travail intellectuel et non d'intellectuel comme substantif.

<sup>69</sup> Lucien Herr, «Fragments manuscrits d'un ouvrage sur Hegel», op.cit., p. 144.

<sup>70</sup> Ibid., p.145.

Herr dit de Hegel qu'il conçoit que le progrès politique s'effectue par le haut par une évolution déterminée par celle qui la précède. Dans cette optique il est impossible de tenter un progrès politique puisqu'il est prédéterminé, la tentative ne menant alors qu'à une œuvre fausse. Cette conception mécaniste renvoie en quelque sorte l'État dans la transcendance, s'opposant ainsi à l'esprit nouveau tel qu'identifié par Herr dans le *Cahier Bleu*.

À l'inverse, Herr défend une conception de l'État immanent et par conséquent qui relève de l'action humaine. Cet État est en perpétuelle élaboration et ne peut aspirer à un accomplissement absolu puisqu'il n'existe pas de vérité absolue. Il en ressort que Herr n'est pas un pur produit hégélien, bien au contraire. On peut toutefois affirmer qu'il a une excellente compréhension de Hegel, surtout pour son époque, et qu'il a un sincère désir d'approfondir la pensée de ce dernier reconnaissant ainsi son importance. N'oublions pas que ce qui compte pour lui c'est la dimension commune de l'esprit plus que l'œuvre personnelle du philosophe.

Dans cette optique, la question à savoir s'il doit s'aligner ou non sur le système d'un « grand maître » ne se pose peut-être pas pour Herr. Il peut élaborer son propre système, sur les bases de l'esprit nouveau tel qu'il le définit, sans se lier à une filiation directe puisqu'il s'agit, pour reprendre ses mots, d'une traduction personnelle d'un esprit commun, traduction qui s'intègre et fait partie de cette communauté d'esprit. Cela étant dit, nous nous permettons d'écarter l'idée d'une identification sans pour autant nier l'influence de Hegel sur Herr; influence qui transparaît à la lecture de ses écrits.

### 2.3.2 Voyage en Allemagne

On peut reconnaître, chez Herr, une certaine germanophilie; cela dit il n'est pas surprenant qu'il ait tenu à effectuer le traditionnel voyage de fin d'études en Allemagne.

Le but de ces déplacements, inaugurés par Victor Duruy<sup>71</sup> sous le Second Empire, étant d'aller observer le modèle universitaire allemand afin de réformer le réseau français désuet depuis les changements survenus sous le Premier Empire<sup>72</sup>. Ces voyages prennent de l'importance suite à la défaite contre l'Allemagne en 1871, on considère alors que le relèvement de la France ne passe pas que par la dimension militaire, mais aussi au niveau intellectuel. Cette importance est d'ailleurs attestée par la publication des rapports de voyage dans la *Revue Internationale de l'enseignement*.

Partant de là, la difficulté pour les étudiants était de dresser un portrait de l'université allemande qui devait à la fois démontrer l'intérêt du voyage en ramenant des observations pouvant nourrir des réformes futures tout en évitant de donner au modèle allemand un crédit rabaissant le modèle français ce qui risquait de les ostraciser dans les milieux universitaires de France<sup>73</sup>. Reçu second au concours d'agrégation de philosophie en 1886, Herr sera désigné afin d'effectuer cette mission pour l'École normale supérieure.

Contrairement à ses prédécesseurs, Herr prolongera son voyage jusqu'en Russie, mais il ne remettra jamais de rapport quant à son voyage. Néanmoins, il est possible de consulter les notes qu'il en a laissées. Une partie de ces notes se retrouvent dans *Choix d'écrits II*<sup>74</sup>; elles sont cependant incomplètes. Andler semble avoir eu accès à l'ensemble des notes puisque les citations qu'il en tire pour la biographie dépassent de loin ce qui en a été publié, même chose

---

<sup>71</sup> Professeur d'histoire, il est nommé ministre de l'Instruction publique en 1863. Francis Démier, op.cit., p. 276.

<sup>72</sup> « Le modèle allemand apparaissait en effet, à cette époque, comme la seule alternative possible au système napoléonien sclérosé. L'autre modèle existant, celui de l'Angleterre, ne jouissait pas d'un grand prestige et paraissait non transposable du fait de ses liens étroits avec l'Église établie et de son financement de type médiéval. » Christophe Charle, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p.22.

<sup>73</sup> Voir Christophe Charle, *La République des universitaires 1870-1940*, op.cit., p.23.

<sup>74</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 1-8.

chez Djipka<sup>75</sup>. La lecture de ces notes permet de voir, à un moment important dans la maturation intellectuelle de Herr, l'évolution de la perception qu'il a de l'Allemagne en ce qui a trait à l'enseignement philosophique, mais aussi les prémisses de ses réflexions quant à la transmission de la connaissance et son organisation.

Lorsqu'à l'automne 1886, Lucien Herr s'engage sur le chemin de l'Allemagne, sa première destination est Leipzig. Il s'y dirige afin de rencontrer Wilhelm Wundt, auteur de *La logique*, ouvrage qui a impressionné le jeune Herr. Andler souligne que le Wundt qu'ils connaissaient alors, était passé par une phase « presque socialiste » ce qui les avait beaucoup impressionnés<sup>76</sup>.

Herr est d'abord enthousiaste et se lie avec Wundt, il sera d'ailleurs reçu dans sa famille<sup>77</sup>. Mais à l'écoute de ses cours, auxquels il assiste, et surtout à la lecture de l'*Éthique*, Herr déchanté rapidement. Ses critiques sont sans appel, Wundt n'apporte pas de nouveau et se complaît dans le vieux.

Wundt n'est pas le seul à subir la critique, la majorité des professeurs rencontrés par Herr semblent le décevoir. Le portrait que Herr dresse est plutôt désolant : « L'ÉTAT [sic] « d'innocence » existe encore en Allemagne. Une immense partie de la nation vit et se contente de vivre satisfaite des idées toutes faites qu'elle a reçues. »<sup>78</sup> Le spectacle qu'il décrit et celui d'un pays où la critique est absente, où la vitalité politique n'existe plus.

De ce manque de vitalité ressort une dualité entre le gouvernement et les gouvernés au lieu d'une communion, d'une responsabilisation de l'un envers l'autre. Cette même dualité se perçoit entre l'idée et le sentiment, ce qui mène à des contradictions tangibles : « [...] les

---

<sup>75</sup> Pour la partie des notes à laquelle nous avons eu directement accès, nous nous référons au *Choix d'écrits*, pour le reste nous reprendrons les citations contenues dans la biographie écrite par Andler ou dans le mémoire de Djipka.

<sup>76</sup> Charles Andler, op. cit., p.59.

<sup>77</sup> Ibid.

<sup>78</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », op. cit., p.3.

mêmes hommes ont, en théorie, les idées les plus radicales en matière religieuse, et, en pratique, sont les plus dévots, les plus attachés à la lettre, les plus dénués de critique.»<sup>79</sup>

Avec le récit de Herr, nous avons sous les yeux une population dénuée de dynamisme politique qui reçoit sans difficulté les opinions les plus contradictoires sans broncher. On est alors bien loin de l'esprit nouveau si cher à Herr, un esprit critique généralisé absent, un esprit politique qui relève plus de l'État transcendant et finalement une synthèse qui ne se produit jamais. On pourrait alors se demander si le voyage vaut la peine d'être effectué, ce à quoi Herr répond : « L'on n'y va plus ni en exploration, ni en pèlerinage, mais il y a encore de l'intérêt à y aller. L'on n'y apprend que peu de choses, si l'on ne connaissait déjà presque tout ; mais on apprend à comprendre ce que l'on savait déjà. »<sup>80</sup> Serait-il possible que ce constat sévère ait décidé Herr à ne produire aucun rapport?

Au-delà d'une critique générale de l'Allemagne contemporaine et de son système, les notes de Herr contiennent quelques informations intéressantes sur deux thèmes qui nous apparaissent particulièrement importants dans ses écrits en lien avec une réflexion sur les intellectuels, soit la pensée dans son évolution et son organisation, mais aussi sur les étudiants. Ces derniers ne font pas meilleure impression sur Herr :

Ils sont scholars [sic] jusqu'à la moelle. Ils prennent, sans sourciller, les choses les plus contradictoires, Wundt et Luthardt, avec une tranquillité d'âme parfaite. Rien de vivant : la bière et le cigare ; rien de plus. Ils hurleraient, quand ils me voient sauter trois marches d'escalier à la fois. – Tenue, correction, pédantisme, timidité.<sup>81</sup>

La jeunesse allemande telle qu'observée par Herr en est une de conservatisme qui n'applique pas plus l'esprit critique, il ajoute : « L'initiative d'esprit n'apparaît que tard, chez

---

<sup>79</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », op. cit., p.3-4.

<sup>80</sup> Ibid., p.5.

<sup>81</sup> Notes de voyage de Lucien Herr cité par Charles Andler, op.cit., p.55-56

quelques-uns, lorsque la tradition a achevé son œuvre.»<sup>82</sup> Comment espérer, dans ces conditions, que la jeunesse universitaire puisse participer à l'évolution de la connaissance?

Au-delà du simple domaine universitaire, quel rôle peut jouer une telle jeunesse dans le développement collectif si elle n'est que le produit de la tradition? Cette observation est intéressante si l'on considère le rôle dévolu à la jeunesse selon Herr, rôle qu'il définira plus tard dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement* mais aussi au moment de l'Affaire Dreyfus. Il s'agit de la première apparition de ce thème dans les écrits de Herr, il est plutôt probable qu'elle alimentera sa réflexion pour la suite.

Autre thème intéressant dont traite Herr dans ses notes, celui de l'évolution de la pensée philosophique<sup>83</sup>. Il commence par identifier deux possibilités d'organisation de la pensée. Il y a tout d'abord la forme que l'on pourrait qualifier de « monarchie de la pensée » où un petit nombre de « grands hommes » organisent et groupent sous eux toute la production de théories et d'idées. Cette organisation implique une unité de tendances et une communauté de direction. La seconde forme est celle de la « démocratie des esprits »<sup>84</sup> qui est caractérisée par une organisation forte s'occupant de réformer de façon méthodique les idées et les doctrines passées.

Or Herr constate qu'à l'époque il est impossible que l'évolution de la philosophie fonctionne de cette façon. Si l'élaboration de la pensée philosophique peut procéder par évolution, celle-ci n'est possible que dans le cas où un petit nombre d'esprits travaillent sur divers aspects d'une tradition commune, c'est-à-dire :

[qu']Elle est chose possible au sein d'une même philosophie successivement élaborée dans une même famille d'esprits ; de même qu'elle fut jadis possible en politique,

---

<sup>82</sup> Notes de voyage de Lucien Herr cité par Charles Andler, op.cit., p.56.

<sup>83</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », op. cit., p.6-7.

<sup>84</sup> Ibid., p.6.

lorsque des intérêts identiques ou analogues se transmettaient d'eux-mêmes entre les membres successifs d'une famille peu nombreuse d'individus ou d'esprits.<sup>85</sup>

Ce qui revient à dire que l'évolution ne peut procéder que d'un nombre restreint de personnes qui, toutefois, mettent en commun leurs efforts dans une même direction.

Cependant, Herr ne croit pas qu'il puisse se produire une évolution au moment précis où il écrit ses notes. Il explique : « [...] un âge où une multitude d'individus, sans unités de direction, sans traditions communes, sans dogmes incontestés, ont le droit d'élever la voix et d'énoncer, en même temps que leurs intérêts, leurs vœux et leurs idées, un âge comme le nôtre est fatalement révolutionnaire. »<sup>86</sup> Il ne faut pas se leurrer, Herr ne dit pas que l'évolution de la pensée philosophique ne peut se faire que par révolution, il s'agit plutôt d'un constat où dans des conditions précises, qui sont celles de son époque, la simple évolution n'est plus possible. Ces conditions impliquent une plus grande accessibilité, à un plus grand nombre de personnes, aux moyens d'élaborer et de diffuser des idées, mais aussi une certaine forme de « déracinement », pour reprendre les termes du *Progrès intellectuel et l'affranchissement*, face à la tradition et aux dogmes.

L'observation est tout à fait à propos quant on pense que, d'un côté, la préoccupation face à l'augmentation des personnes scolarisée fait apparaître l'idée d'un « prolétariat intellectuel »<sup>87</sup> et que, de l'autre, la Troisième République s'apprête à vivre plusieurs crises

---

<sup>85</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », op. cit., p.7.

<sup>86</sup> Ibid., p.7-8.

<sup>87</sup> Le thème de « prolétariat intellectuel » est lié à l'impression, réelle ou non, d'une surproduction intellectuelle. À la fin du XIXe le thème apparaît alors que certains, comme Henry Béranger par exemple, constatent l'augmentation massive du nombre de personnes formées pour les professions libérales. Or si l'augmentation est réelle, dans le cas des professions tel qu'avocat ou médecins, elle n'affecte que peu la qualité de vie ou l'accession à poste ce qui n'est pas le cas de professions tel que les enseignants ou les hommes de lettres ou la promesse d'une élévation sociale rencontre une réalité qui n'est pas adaptée à cet afflux. De plus, le domaine de la culture échappant un peu plus à la bourgeoisie, cette dernière voit d'un mauvais œil l'arrivée de la « masse » qui vient briser son monopole. Sur ces questions voir Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p.59-63 et Louis Pinto, « La vocation de l'universel : la formation de la représentation de l'intellectuel vers 1900 » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre 1984, no 55, p. 23-32. Dans le même ordre d'idée, Roger Chartier écrit, dans un article sur les intellectuels au XVIIe siècle, que l'idée d'une surproduction des diplômées était la plupart du temps



venant remettre en question son identité et surtout les valeurs qui unissent ceux et celles qu'elle est censée représenter. Ses observations amènent donc Herr à concevoir qu'une rupture est nécessaire, à ce moment, pour permettre à l'élaboration de la pensée philosophique de suivre son cours. Néanmoins, cette révolution ne peut compter que si son « triomphe est définitif et incontestable. »<sup>88</sup>

À la teneur de ce qu'on peut lire dans ses notes de voyage, on regrette bien que Herr n'ait pas rédigé ce fameux rapport qui aurait pu nous éclairer un peu plus sur l'évolution de sa pensée. Tout aussi regrettable le fait que nous n'ayons aucune information sur la partie de son voyage qui s'est déroulée en Russie. Il est clair qu'il y a fait quelques rencontres intéressantes et qu'il a parfait sa maîtrise du russe lui permettant par la suite d'entretenir une correspondance qui alimenta ses nombreux articles sur la situation en Russie. Nous pouvons tout de même conclure que ce voyage a permis à Herr d'élaborer ses réflexions tant sur la philosophie que sur l'organisation de celle-ci et du monde universitaire.

## Conclusion

La maturation intellectuelle de Lucien Herr marque bien l'orientation de sa pensée. Loin de s'en écarter, on constate que le déracinement qu'il subit étant jeune, lui permet d'envisager l'élaboration d'un esprit nouveau s'opposant à la tradition dont le regard se porte vers le passé.

La rupture avec la religion lui permet de passer à une vision critique qui, loin de se cantonner dans un positivisme mystique ou bêttement scientifique, l'oriente vers une philosophie basée sur la construction de l'avenir. En ce sens, le déracinement observé sur la question du nationalisme et de la religion préfigure les bases du *Progrès intellectuel et l'affranchissement* où cette question devient un enjeu central quant à l'affranchissement de

---

liée à la pensée conservatrice. Roger Chartier, *Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVIIe siècle*, in « Annales », 1982, Volume 37, Numéro 2 p. 389 – 400

<sup>88</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », op. cit., p.7.

l'individu et, par extension, de la société. Au niveau de son engagement, on comprend pourquoi il se retrouvera plus naturellement en opposition avec les boulangistes et les antidreyfusards qui considèrent comme primordial l'attachement à la nation ainsi qu'à sa tradition.

*Le Cahier Bleu*, quant à lui, nous permet d'observer la formation de la méthode de Herr. Il y exprime clairement trois points particuliers de ce qu'il appelle l'esprit nouveau et qui structure son appréhension de la connaissance.

L'esprit nouveau, représente bien la base du système philosophique qu'il met en place et qui organise la suite de ses travaux, mais aussi de ses engagements. Ainsi, la conception de l'immanence est nécessaire à la prise de conscience que les institutions sont non seulement produites par l'humanité elle-même, mais qu'elles sont par conséquent modifiables. Dans cette optique, la réappropriation du politique, tel que formulée dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement* ainsi que dans les articles qu'il écrit pendant l'Affaire, apparaît nécessaire, voire même souhaitable. Cette prise de conscience permet aussi de dépasser la tradition afin d'orienter la société vers la construction de l'avenir.

Dans un second temps, l'esprit critique permet la réflexion nécessaire à réfuter ce qui est pour ensuite affirmer ce qui sera. Dans le cas de l'Affaire Dreyfus, c'est à cet esprit critique que Herr fait appel afin de refuser que des principes universels soient sacrifiés au nom d'intérêts de castes et de choses mortes. L'esprit critique est donc une nécessité dans l'élaboration de la connaissance scientifique, mais aussi dans la réflexion entourant l'organisation de la cité.

Pour ce qui est de l'esprit de synthèse, il représente la nécessité d'observer le monde dans sa totalité et permet aussi d'enrichir l'esprit critique. Chez Herr, cet esprit s'exprime, entre autres, par sa volonté de connaître par cœur le contenu de la bibliothèque. De plus, son intérêt pour les travaux des étudiants anciens et nouveaux lui permet de mettre en pratique cet esprit qu'il reconnaissait en Diderot. À ce titre, l'érudition de Herr n'est pas méconnue, Georges Lefranc souligne :

[...] nous avons entendu parler d'une immense érudition, que dominait une pensée lucide et forte; on nous avait dit que les spécialistes de la Sorbonne et du Collège de France venaient le consulter, s'en rapportaient à lui; que toutes les œuvres des Normaliens étaient un peu les siennes, qu'il n'était pas de champ de la pensée où il ne travaillât pas en maître, aidant chacun dans son domaine.<sup>89</sup>

Cet esprit synthèse, que Herr définit et que certains de ses contemporains lui attribuent, n'est pas dénué d'intérêt si on veut comprendre la nature et la vision qu'il dégage des relations dans les milieux intellectuels. La philosophie qui ressort de ce travail est donc une base non négligeable pour ses constructions futures et rapporte des thèmes qui restent présents dans le reste de ses textes.

Dans la même optique, les influences allemandes couronnées par le voyage en Allemagne permettent non seulement d'enrichir ses réflexions, mais aussi de les confronter à une réalité qu'il observe de l'extérieur. C'est dans l'altérité que cette richesse fait ressortir les thèmes qui reviendront plus tard.

Ainsi, le rapport à l'intellectualisme se perçoit dans la vision qu'il entretient de Hegel et de ses constructions philosophiques. Ce faisant, il s'en inspire afin de bâtir sa propre philosophie, non comme un effet d'imitation, mais bien comme la reconnaissance d'un travail original qui incite à une création tout aussi originale.

D'un autre côté, la confrontation avec la réalité académique allemande lui permet d'avoir une approche critique face au milieu universitaire allemand et ainsi de rompre avec une vision idéalisée de leurs écoles sans pour autant rejeter les œuvres conséquentes et importantes qui en sont ressorties. De ses notes de voyage, on peut retenir l'apparition de thèmes comme la jeunesse universitaire ainsi que l'élaboration de la pensée qui, bien

---

<sup>89</sup> Georges Lefranc, «À la mémoire de Lucien Herr» in *Bulletin de la Société des amis de l'École normale supérieure*, mars 1977, no 138, p. 10. Dans un autre article, Lefranc reprend un écrit de Léon Blum où l'auteur fait converser Goethe et Eckermann qui décrivent un homme qui serait « une encyclopédie vivante » « raisonnée » et « unifiée », qui représenterait « la conscience réfléchie de l'Univers ». Dans le texte il s'agit de Herder, toutefois Lefranc souligne que Blum voulait ainsi représenter Herr, ce que corroboreraient les témoignages qu'il a recueillis. Georges Lefranc, «Contribution à l'histoire du socialisme en France dans les dernières années du XIXe siècle : Léon Blum, Lucien Herr et Lavrov» in *L'Information Historique*, septembre-octobre 1960, no 4, p. 143-149.

qu'esquissées à ce moment, prendront plus de consistances dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement* et l'Affaire Dreyfus. En somme, cette période a son importance en ce qu'elle nous permet d'observer la maturation de l'esprit de Herr et ainsi être plus à même d'appréhender la suite de sa pensée, mais aussi de ses actions.

## CHAPITRE III

### L'ENGAGEMENT INTELLECTUEL

Une réflexion approfondie sur le parcours intellectuel de Lucien Herr suppose un questionnement sur ce rôle et la manière dont il l'a envisagé et exercé. Pour délimiter l'espace nécessaire à ce questionnement, nous nous proposons d'aborder l'intellectuel chez Herr par trois axes. Premièrement, le contexte nous permet de situer Herr et sa réflexion dans le cadre de la naissance de l'intellectuel au sens moderne du terme et par conséquent la signification que prend ce rôle et la façon dont il l'aborde.

Par la suite, nous pourrions analyser la pensée qu'il développe afin d'en faire ressortir les particularités qui nous permettraient de comprendre l'angle par lequel il appréhende l'engagement dans la vie de la cité et son évolution politique.

Le dernier axe consiste à restituer Herr dans le milieu où il a passé la majorité de sa vie, soit l'École normale supérieure, afin de comprendre le lien entre le rôle qu'il a pu jouer pendant l'Affaire Dreyfus et la pensée qu'il développe quant à l'affranchissement et l'engagement intellectuel.

#### 3.1 L'intellectuel dreyfusard

Nous avons déjà souligné qu'au moment de l'Affaire la première utilisation du mot « intellectuel » comme substantif revient à Clemenceau qui l'utilise afin de désigner les signataires de la *Protestation*<sup>1</sup>. Ces pétitions, il y eut plusieurs listes dont la publication

---

<sup>1</sup> Voir Vincent Duclert (dir. Publ.), *Savoir et engagement*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p. 169-174.

s'étale dans le temps, agiraient donc comme acte de naissance de l'intellectuel. Or le rôle de Lucien Herr prend toute son importance à ce moment précis.

Dès qu'il fut convaincu de l'innocence de Dreyfus, Herr s'est entretenu avec ses proches sur le sujet. Charles Andler souligne d'ailleurs que, s'il était discret à l'École normale supérieure, Herr effectuait un remarquable travail de mobilisation à l'extérieur<sup>2</sup>. Sur ce point, même son de cloche chez Léon Blum : « C'est lui [Lucien Herr] qui, avec Lucien Lévy-Bruhl, venait de convaincre Jaurès de l'innocence de Dreyfus. C'est lui qui allait susciter et diriger le mouvement des « intellectuels » quittant la paix du laboratoire ou du cabinet, pour se jeter dans la bataille dreyfusiste. »<sup>3</sup>

L'idée de rassembler les intellectuels afin de protester contre les irrégularités du procès lui était donc venue bien avant la publication de l'article d'Émile Zola. Une liste écrite par Herr, datée de la fin de l'année 1897, regroupe d'ailleurs des noms pour un éventuel projet de pétition<sup>4</sup>. Ce projet ne sera mis à exécution qu'une fois *J'accuse...* publié. À l'origine de la pétition, on retrouve donc Lucien Herr, qui s'attèle à mobiliser les signataires de la première liste publiée le 14 janvier 1898. On peut donc aisément reconnaître le rôle de Herr dans l'émergence de l'intellectuel dreyfusard.

Cela dit, permettons-nous de retourner à la définition que nous avons soulevée dans le premier chapitre. Selon cette définition, l'intellectuel serait un créateur et un médiateur culturel qui s'engage directement ou indirectement dans la vie de la cité. À partir de cette vision de l'intellectuel, l'étude de l'engagement de Lucien Herr n'est pas dénuée d'intérêt. Ce dernier ayant rassemblé les premiers noms pour la *Protestations*, il se place au cœur de la mobilisation qui mène à l'acte de « naissance » des intellectuels. De plus, il participe au débat par l'entremise d'articles, et ce, sans jamais revendiquer une place prépondérante.

---

<sup>2</sup> Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspéro, 1977, p.146.

<sup>3</sup> Léon Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*, Paris, Gallimard, 1993, p.44-45

<sup>4</sup> Lucien Herr, *Intellectuels à contacter en faveur de Dreyfus*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH2, Dossier 1.

Du point de vue de la création et de la médiation culturelle, la position de Herr apparaît comme particulière. Nous savons qu'il a peu publié en ce qui a trait aux ouvrages qu'il projetait. Néanmoins, il a laissé derrière lui quelques manuscrits tels que le *Cahier Bleu* et le *Progrès intellectuel et l'affranchissement*, qui attestent de ses réflexions sur la société. Ajoutons à cela ses contributions au niveau des articles et nous pouvons affirmer sans problème qu'il a agi comme créateur et médiateur culturel.

Cependant, sa particularité se perçoit quand on regarde l'aide qu'il a apportée à d'autres auteurs dans la rédaction de leurs ouvrages. Cette dimension, qui nous semble importante, est directement liée au réseau de sociabilité qu'il développe autour de l'École normale supérieure et qui nous ramène à son importance dans la mobilisation des dreyfusards.

En ce qui concerne l'engagement direct et indirect dans la vie de la cité, il l'a déjà amorcée par son implication au POSR. Les articles qu'il écrit alors interviennent directement sur des sujets d'actualité, mais aussi sur l'organisation de la cité.

Toutefois, l'Affaire apparaît comme une grande étape dans cet engagement qui le passionne et à laquelle il donne beaucoup d'énergie comme le suggère cette citation de Marcel Mauss : « Quand je revins d'Angleterre et de Hollande en juillet 1898, je retrouvai Herr plus déchaîné que moi. C'est le moment où il tentait d'organiser la jeunesse, même en dehors des divers groupes d'étudiants collectifs (auxquels j'adhérais) et socialistes révolutionnaires. »<sup>5</sup> Son engagement est à ce point direct qu'il n'hésite pas à sortir dans les rues pour protester avec la foule : « En tête aussi, Lucien Herr que sa haute stature désignait aux regards et qui ce jour-là, jour décisif, payait de sa personne et fut le chef, le grand meneur de la foule révolutionnaire, en imposant à tous, même aux agents, par son allure à la fois résolue et calme. »<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Marcel Mauss, « Lucien Herr », in *Savoir et engagements*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p.163.

<sup>6</sup> Jules Isaac, « Expériences de ma vie », in *Savoir et engagements*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p.161.

Sa participation à la mobilisation reste un point central de son engagement et participe à l'importance de cette « naissance » collective des intellectuels. Charles Andler lui attribue l'organisation de plusieurs foyers d'intellectuels dreyfusards; il semble que Herr s'y consacrait chaque jour :

À Paris, l'un de ces foyers invisibles créés par Herr fut ce mess d'intellectuels où prenaient leur repas ensemble, 4, rue des Chartreux, Victor Bérard et plus tard son frère, Léon, qui allait devenir le célèbre chirurgien lyonnais; Chamonard, l'archéologue; Félix Le Dantec, le grand biologiste; Tony Herr, à son retour d'Afrique. Il n'y avait guère de jour où d'autres amis de Herr ne vinssent se joindre à ce groupe [...] Herr prit l'habitude d'y passer une heure chaque jour après son déjeuner; et son commentaire des événements, colporté de là dans la ville, entraînait plus d'une conviction.<sup>7</sup>

Ainsi, la définition retenue pour qualifier l'intellectuel semble très bien s'appliquer au cas de Lucien Herr.

De plus, nous avons évoqué l'importance des valeurs et de la lutte entre les élites conservatrices et les intellectuels de gauche. Cette dimension est bel et bien présente chez Herr et souligne la pertinence d'analyser, dans un premier temps, sa pensée à la veille de l'Affaire et celle qui transparaît dans ses articles pendant les événements. Nous avons aussi souligné l'importance de la dimension collective et la participation de Herr à la mobilisation des universitaires. Ainsi, dans un second temps, nous aborderons le milieu particulier que constitue l'École normale supérieure et le rôle qu'y joua Herr.

### 3.2 Une philosophie de l'Affranchissement et de l'engagement

Lucien Herr considère que l'on peut toujours trouver une idée derrière l'action. Ainsi, sa participation à l'Affaire Dreyfus ne peut être envisagée qu'à la lumière de ses réflexions sur l'affranchissement et l'engagement. La réflexion est déjà bien amorcée à partir du *Cahier Bleu* mais elle ne s'arrête pas là. Dans le manuscrit intitulé *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, Herr poursuit ses réflexions en s'attardant surtout sur l'individu et son

---

<sup>7</sup> Charles Andler, op.cit., p.150.



rapport au monde social et politique. La lecture de ces aphorismes nous permet donc de voir l'idée qui se cache derrière l'engagement de Herr. Cependant, ces pages ayant été écrites avant l'Affaire et ne faisant pas de lien précis avec celle-ci, il nous faut trouver un autre chemin pour les relier directement. C'est pourquoi nous passerons ensuite à deux articles écrits sur l'Affaire afin de voir le lien direct entre l'idée et l'action.

### 3.2.1 Le Progrès intellectuel et l'affranchissement

Si le *Cahier Bleu* écrit en 1884 représente la genèse, voir la généalogie de l'esprit nouveau, le *Progrès intellectuel et l'affranchissement* s'attèle, quant à lui à définir les principes théoriques de l'esprit nouveau, mais surtout son application dans la réalité contemporaine. Ainsi, avant même le déclenchement de l'affaire Dreyfus, Herr définit les valeurs et les modes d'action qui présideront à l'élaboration du dreyfusisme normalien<sup>8</sup>. L'analyse du document est donc un passage obligé à qui veut comprendre la forme et la nature de l'engagement de Herr.

Dans le *Progrès intellectuel et l'affranchissement*, Herr se donne pour tâche de démontrer l'importance de l'activité intellectuelle dans le progrès historique. C'est-à-dire qu'il effectue une lecture critique de l'histoire par le biais d'une généalogie<sup>9</sup> de l'esprit, déjà entreprise dans le *Cahier Bleu*. On serait tenté de croire que le progrès dont parle Herr s'inscrit dans une perspective positiviste et pourtant non :

Le progrès n'y est pas conçu sous la forme d'une période organique succédant à une phase critique et réalisant une unification spirituelle fondée sur la science. Ce qui rythme la pensée de Herr, c'est l'opposition du passé et de l'esprit moderne, de la tradition qui perpétue les dogmes et de la critique qui libère l'activité intellectuelle autonome, de ce qui est mort et de ce qui naît et prépare l'avenir.<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, op. cit., p.87.

<sup>9</sup> Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, op.cit., p. 29.

<sup>10</sup> Étienne Verley, « Lucien Herr et le positivisme », in *Romantisme*, 1978, vol.8, no.21, p.223.

À cela, ajoutons que Herr se défie des conceptions considérant l'humanité comme étant vieille, au contraire, il affirme que le monde est à peine mature. L'âge nouveau, lié à l'esprit nouveau, est défini comme celui de la réflexion.

Si, selon Herr, nous en arrivons à l'âge nouveau où le progrès est intrinsèquement lié à la réflexion, peut-on parler d'un progrès auparavant? Herr, constate les différentes évolutions depuis l'antiquité et par conséquent ne peut nier qu'il y ait eu progrès, il le définit ainsi : « [...] Durant toute la période égoïste et anarchique de l'humanité, le progrès s'est fait comme spontanément, par adaptation nécessaire aux circonstances, par de menues créations individuelles, sans la collaboration de l'humanité. C'est le progrès automatique d'un être sans cerveau. »<sup>11</sup> Donc pas de progrès de conscience résolue et réfléchie, qui serait le fruit de l'humanité vu comme collectivité. Pour Herr, le progrès à l'âge nouveau ne peut se faire que par une collaboration collective, en opposition au passé. Ce passé est le fruit de quelques inventions individuelles, de désirs égoïstes, d'où sa vision de la religion.

À l'origine, la religion se limite à un « naturisme spontané » nous dit Lucien Herr. Ce stade primitif se caractérise par le postulat de l'existence de forces mystérieuses inconnues et redoutées. Le rapport avec ces forces s'effectue par le biais de cérémonies qui ne font pas partie d'un tout cohérent. La systématisation d'une mythologie survient beaucoup plus tard, selon Herr.

Pour que l'on cherche à coordonner ces croyances, il faut qu'un groupe humain parvienne à un stade avancé de la culture. C'est le désir sentimental –esthétique–, lié au développement de la culture qui pousse à vouloir se représenter l'ensemble de ces forces mystiques dans un système cohérent. La généalogie mystique ainsi dégagée préside à la formation des différentes religions. Toutefois, Herr note que ce désir sentimental ne se retrouve pas dans l'ensemble de l'humanité, mais plutôt chez un petit nombre d'individus. Il y a donc une majorité d'individus qui n'adhère ni intellectuellement ni sentimentalement à une mythologie, mais qui y croit.

---

<sup>11</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p.43

La croyance prend ici la forme de l'acceptation de bonne foi d'un récit, sans critique ni remise en question : c'est l'adhésion au dogme. Pour la minorité qui participe à l'élaboration de la mythologie, Herr considère qu'il s'agit de personnes à culture esthétique ou religieuse, on reçoit entièrement ou on adapte l'information transmise, soit la tradition.

Afin d'illustrer le tout, Herr survole le cas de l'élaboration de la doctrine chrétienne entre le premier et le quatrième siècle. L'origine a pour base quelques exigences sentimentales qui permettent un bouillonnement d'activités nécessaire à son expansion. Suite à cette période « héroïque et enthousiaste », arrivent graduellement ceux que Herr désigne comme les « habiles » qui cherchent à fonder une doctrine en intellectualisant les croyances pour en éliminer les données sentimentales et vivantes<sup>12</sup>. Il en résulte une accumulation de petits ajouts logiques et élégants qui forment l'ensemble qu'est la doctrine.

Partant de ce constat il est donc possible de retrouver les origines diverses de cette doctrine et d'invalider sa prétention à n'être que celle du Christ. La doctrine n'a donc rien de populaire, puisqu'elle n'est que le fruit de l'accumulation d'inventions individuelles.

Les éléments principaux que nous retenons ici sont d'abord, que les progrès antérieurs des doctrines religieuses ne se sont produits que par l'amalgame de trouvailles personnelles et non pas collectives, et ensuite que ces doctrines n'ont pour référent que la tradition qui est actualisée afin de s'adapter à divers moments de l'histoire.

À ce sentimentalisme mystique Herr oppose l'état nouveau de la pensée qui apparaît comme un approfondissement de la réflexion sur l'esprit nouveau du *Cahier Bleu*. Cet esprit repose d'abord et avant tout sur la science entendue comme conscience. Cette dernière affranchit par la destruction des préjugés et dogmes pour ensuite libérer la conscience.

Herr définit trois traits particuliers à l'état nouveau soit l'immanence, l'autonomie et le rationalisme. Le concept d'immanence développé dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement* est central dans la pensée de Herr en ce qu'il définit le rapport de la

---

<sup>12</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.20.

société et par là même de l'individu avec le monde. Ce faisant il s'attaque au concept de « vérité » : s'il n'y a pas de transcendance il ne peut y avoir de vérité ou d'idéal externe à l'humanité. Au-delà de la relativité de la « vérité », Herr affirme qu'il n'existe, pour l'être humain, qu'une vérité humaine et par conséquent immanente. Il en résulte qu'on ne doit pas se reposer sur ce qui a déjà été fait, ou encore chercher hors de nous un idéal suprême, mais bien d'effectuer un mouvement d'élargissement de la conscience par le rationalisme.

Les deux autres traits sont caractérisés par l'esprit critique. Dans un premier temps, ce dernier doit permettre de s'affranchir des « servitudes du passé » et des « transcendances » donc d'autonomiser le sujet<sup>13</sup>. Vient ensuite le rationalisme qui permet l'autonomie intellectuelle. Le progrès intellectuel ainsi caractérisé suppose donc une rupture, l'affranchissement, que Herr place sous le thème du déracinement<sup>14</sup>.

Chez Herr, le déracinement prend trois formes différentes qui s'échelonnent à divers degrés. Il y a d'abord le déracinement sentimental soit l'«abolition du caractère, dissolution des fatalités héréditaires ou éducatives.»<sup>15</sup> Ce premier degré est restreint à l'entourage plus immédiat d'un individu, il est axé autour de la famille et l'éducation qui y est liée. Le déracinement social se définit comme une «abolition des attaches naturelles, esprit de clocher [et] chauvinisme»<sup>16</sup>, c'est l'opposition à toute tradition basée sur le nationalisme ou l'appartenance à un groupe. La combinaison de ces deux déracinements, dans un processus d'affranchissement, mène au dernier degré soit le déracinement intellectuel. À ce stade « ce qui est définitivement rompu [...] c'est la fatalité de tout dogme; c'est toute servitude

---

<sup>13</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.12.

<sup>14</sup> Dans son article *Lucien Herr et le positivisme*, Étienne Verley souligne que Herr effectue là un renversement du thème barrésien de déracinement. Maurice Barrès considère le déracinement comme un aspect négatif des sociétés modernes. La séparation d'une personne avec sa communauté d'origine engendre une dégénérescence qui a pour résultat de la transformer en un individu sans attache et antisocial. Notons toutefois que le romand de Barrès *Les déracinés* ne paraît qu'en 1897 alors que *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement* est rédigé entre la fin des années 1880 et le début des années 1890.

<sup>15</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.21.

<sup>16</sup> Ibid.

intellectuelle. »<sup>17</sup> Au terme d'un long processus, cette série de déracinements permet au sujet d'accéder à l'autonomie.

Nous nous retrouvons donc devant deux esprits dont l'un se caractérise par sa rupture avec l'autre. Il s'agit en effet de rompre avec la tradition soutenue par le sentimentalisme mystique en se servant de l'esprit critique. Herr considère donc que non seulement le sentimentalisme mystique précède l'esprit nouveau, mais qu'en plus il imprègne la grande majorité des gens parce que véhiculé par la société. Partant de cette constatation il qualifie le refus de l'esprit nouveau d'inertie conservatrice.

En se reposant sur la tradition et en refusant tout changement, l'individu ou la société s'efforce de rester immobile afin de préserver l'idéal passé. Il va jusqu'à qualifier cette position d'égoïste puisque le refus de penser et de projeter le futur nuit nécessairement aux prochaines générations. À l'opposé, le changement amené par l'esprit nouveau et scientifique se caractérise par ses transformations volontaires et radicales —à la source du problème—. Il est donc en perpétuel mouvement et s'oppose ainsi à l'inertie : « Il n'est pour l'homme qu'un avilissement véritable, celui qui résulte de l'arrêt dans son mouvement d'ascension vers le mieux. Tout mouvement est bon, même s'il est faux. »<sup>18</sup>

L'esprit nouveau prenant place petit à petit, Herr s'attarde à définir les différents « cerveaux dans lesquels les idées neuves se sont fait jour. »<sup>19</sup> Il distingue trois catégories exprimant les réactions différentes. La première, qui englobe la majorité, se caractérise par le fait que les idées neuves ne font que s'empiler sur l'amalgame déjà présent. Les gens concernés par cette catégorie ont donc une connaissance des idées neuves, mais ils continuent à se reposer sur les traditions et préjugés.

La seconde catégorie comprend les personnes qui intègrent une partie de l'esprit nouveau, mais qui ne parviennent pas à en séparer les restes de l'ancien. On y retrouve

---

<sup>17</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.21.

<sup>18</sup> Ibid., p.15-14.

<sup>19</sup> Ibid., p.14.

plusieurs sous-catégories soit les incohérents, les divisés, les conciliateurs et les inertes. Cette vision n'est pas sans rappeler l'observation des universités allemandes par Herr lors de son voyage<sup>20</sup>. Ainsi, Herr y observait des professeurs qui professaient les idées les plus radicales tout en voulant les concilier avec la religion et les traditions.

La dernière catégorie est beaucoup moins peuplée puisqu'elle rassemble les personnes qui ont intégré l'esprit nouveau et qui font « table rase » du reste. Selon Herr il existe peu de gens pouvant revendiquer ce statut, il va jusqu'à dire qu'il ne s'agit peut-être que d'un idéal.

En somme, Herr conçoit ce changement comme un processus long qui ne peut pas renverser la tradition du jour au lendemain. C'est un point important chez Herr que cette conception du changement<sup>21</sup>, ainsi il affirme que le vieux persiste toujours : « Il y a encore des hommes qui croient à l'identité substantielle du moi, ou à l'importance du vêtement qu'ils portent : ceux-ci et ceux-là, eussent-ils vingt ans, sont des vieillards en enfance. »<sup>22</sup> Après ce portrait des réactions face à l'esprit nouveau, Herr pousse plus loin et s'attaque à la place de l'esprit nouveau dans la société, comprise comme organisation politique.

Le premier point important qu'aborde Herr dans la seconde partie du *Progrès intellectuel et l'affranchissement* consiste en une critique de la méthode utilisée pour tenter d'infirmer la possibilité de changement politique soit de « démontrer, critiquement, la vérité historique d'une conception politique. »<sup>23</sup>

Si l'esprit nouveau, qui apparaît à peine dans l'histoire de l'humanité, se définit par son opposition à la tradition rien ne sert de chercher antérieurement des formes de gouvernement

---

<sup>20</sup>Voir Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 1-8

<sup>21</sup> On retrouve aussi cette vision dans d'autres écrits comme ceux sur le militarisme où, bien qu'il affirme que l'on devrait se passer d'armée, il conçoit que dans la situation actuelle –avant 1914– l'armée reste un mal nécessaire. Voir Lucien Herr, « Militarisme », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 19-22.

<sup>22</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.21.

<sup>23</sup> Ibid., p.23.

s'en approchant. C'est bien parce que la conception de Herr est basée sur une projection vers le futur que l'argument archéologique n'a aucune valeur. Ainsi, il affirme que « [...] la non-existence dans l'histoire est un indice plus favorable, que l'existence antérieure est une quasi démonstration de l'impossibilité présente; et que c'est, strictement, l'absurde qui est possible. »<sup>24</sup> À l'inverse, ce qui fut à un moment une « victoire sur la nature », une « libération progressive » qui maintenant fait partie de l'histoire, est chose morte. Se reposer sur le passé, soit la tradition, pour envisager l'organisation politique d'aujourd'hui revient à « vivre de ce qui est mort »<sup>25</sup> et de l'illusion. L'idée de la rupture, voire d'affranchissement, est donc une donnée importante pour l'analyse des conceptions politiques.

Chez Herr, la rupture ne se fait pas à partir de rien, il faut une doctrine. Toute doctrine n'est pas bonne en soi. Ainsi, celles qui se construisent a posteriori, pour expliquer un état de fait existant, constituent un mensonge. Or dans son état, le monde qui l'entoure gravite autour de ces doctrines qui reposent sur une « métaphysique de la force » ainsi que sur le référent au passé organisateur du présent. Ces doctrines ont pour corolaire la politique brutale (qui s'impose) et mensongère (qui se maintient). C'est une politique « d'exploitation des hommes et des conjonctures par une classe d'hommes »<sup>26</sup>, donc la domination par les « habiles ».

La doctrine viable, telle que la définit Herr, est celle qui prépare l'avenir. Elle se doit de prendre en compte les réalités, les désirs, les idées et les idéaux, de poser sur ceux-ci un regard critique afin de les coordonner. Cette doctrine est non seulement souhaitable, mais plus encore :

Une doctrine est nécessaire. Ceux qui s'imaginent que doctrine = esprit de système et fanatisme, et qui s'en remettent aux lumières naturelles, s'abandonnent aux plus

---

<sup>24</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.24.

<sup>25</sup> Ibid., p.42.

<sup>26</sup> Ibid., p.25.

inférieurs des préjugés, aux servitudes de la routine et au système subi, imposé inconsciemment par la tradition.<sup>27</sup>

Il n'y a donc pas d'état où l'on pourrait constater une absence de doctrine ou de système d'appréhension du monde. Le constat de Herr est qu'à son époque le système qui se reproduit le mieux, repose sur la tradition subie. Ceci étant dit, la question est de savoir sur qui repose le devoir d'affranchissement.

L'affranchissement dont parle Herr est d'abord individuel, mais ne peut se faire si l'individu n'est pas en rapport avec autrui. Le rapport entre individus et collectif représente non pas une contradiction, mais bien une tension dans la théorie de Herr. Le déracinement tel que présenté par Herr est d'abord individuel et vise à se défier de tout système subi par l'opération de la critique rationnelle. Selon lui, le progrès de la réflexion permet de dépasser la satisfaction de sentiments esthétiques, comme la politique de sentiment national<sup>28</sup>, de constater le jeu des intérêts de castes pour identifier les intérêts individuels. À ce moment, il affirme que les intérêts individuels cernés par la réflexion critique s'universalisent : « Le droit de chacun au pain et à la liberté est réclamé, toujours, par tous, au nom de la justice, des droits imprescriptibles (c'est-à-dire idéaux) de tout individu. »<sup>29</sup> Cette affirmation suppose le constat que l'existence et l'action de l'autre sont nécessaires au fonctionnement de la société, mais surtout à la vie de tous et toutes.

On comprend un peu mieux l'individualisme dont il est question ici si on le met en rapport avec un texte contemporain d'Émile Durkheim à propos de l'individualisme des intellectuels. Ainsi écrit-il :

Suivant Kant, je ne suis certain de bien agir que si les motifs qui me déterminent tiennent, non aux circonstances particulières dans lesquelles je suis placé, mais à ma qualité d'homme in abstracto. Inversement, mon action est mauvaise, quand elle ne peut

---

<sup>27</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.29.

<sup>28</sup> Le nationalisme est considéré par Herr, comme une politique sentimentale rattachée au passé et donc enracinée. Se faisant elle est chose morte. Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.25.

<sup>29</sup> Ibid., p.26.



se justifier logiquement que par ma situation de fortune ou par ma condition sociale, par mes intérêts de classe ou de caste, par mes passions, etc.<sup>30</sup>

L'individualisme envisagé de cette façon consiste en une réflexion sur la condition des individus en tant qu'êtres humains et ne se limite pas au moi dans ses petits intérêts quotidiens. Ce faisant l'universalisation des intérêts est le résultat d'une réflexion critique sur la condition de l'ensemble des individus.

En ce qui concerne la majorité de la population, il semble qu'elle ne soit pas affranchie. Ainsi, Herr la représente sous les traits de l'« homme moyen ». Cet « homme moyen » stagne, a peur du changement et s'accroche à la tradition. Cela ne signifie pas pour autant que le changement soit impossible, sinon comment expliquer les nombreuses révolutions qui jalonnèrent le long XIXe siècle.

Selon Herr, pour qu'un changement soit effectif et victorieux il faut donc qu'une volonté générale se manifeste. Deux précisions sont nécessaires à ce moment. D'abord, Herr reconnaît une existence et une force à la volonté générale en ce qu'elle agit comme conscience publique qui empêche le gouvernement de vouloir l'absurde. Cette conscience représente le pouvoir réel, « ce contre quoi le pouvoir constitué ne peut aller sans se ruiner. »<sup>31</sup>

Ensuite, Herr affirme que la capacité politique est beaucoup plus répandue dans la population qu'on aurait pu le croire. Ainsi, donne-t-il l'exemple d'œuvres artistiques qu'une bonne partie des gens seront capables de juger nouvelles et vivantes sans pour autant être en mesure d'expliquer et d'analyser leur jugement. Si peu de gens sont à même de formuler des idées, une bonne partie de ceux-ci ont le flair et l'instinct nécessaires à porter un jugement politique.

---

<sup>30</sup> Émile Durkheim, *L'individualisme et les intellectuels*, Paris, Édition Milles et une nuits, 2002, p.10-11.

<sup>31</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.26.

Ceci étant dit, pour qu'un changement basé sur l'esprit nouveau soit porté par la volonté générale il faut que soit développée une doctrine, mais surtout que des « idées », des « formules nettes et frappantes », soient mises de l'avant. L'organisation des idées neuves s'effectue par un processus qui ne se limite pas à un individu. C'est-à-dire, que si un individu, théoricien ou orateur, diffuse des idées dans la conscience publique, il agit alors comme un « point de tension » autour duquel peut s'organiser le développement des idées neuves. Toutefois, l'élaboration se fera par le travail et la réflexion collective, l'individu « phare » représentant plus un vecteur. L'idée, ou les idées sont donc au centre de la réflexion de Herr, mais il ne s'y limite pas puisque ces idées doivent déboucher sur l'action.

Bien que dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement* Herr n'établisse pas un plan clair et précis sur les actions concrètes à entreprendre pour mettre en place les changements nécessaires à l'épanouissement de l'esprit nouveau, il y ébauche tout de même les bases de l'action. Une citation de la seconde partie du *Progrès intellectuel et l'affranchissement* apparaît comme fondamentale afin de comprendre l'essence de l'action liée à l'affranchissement intellectuel, mais aussi pour cerner l'action des intellectuels de l'Affaire Dreyfus :

Toute la vie politique moderne suppose la négation de l'hérédité, des solidarités entre générations successives [...] La condition du progrès est d'augmenter l'indépendance de chaque génération nouvelle. L'homme moyen étant immobilisé dans ses idées et dans ses intérêts lorsqu'il est arrivé à maturité, le progrès a pour condition l'initiative des générations plus jeunes, exigeant une adaptation plus parfaite de la réalité sociale à leurs désirs nouveaux, à leur volonté et à leurs idées [...] L'insurrection, la révolte, c'est-à-dire, en langage simple, l'examen et la critique, est un devoir non seulement dans les cas exceptionnels et graves, mais toujours.<sup>32</sup>

On retrouve d'abord l'idée de la rupture avec la tradition qui doit permettre d'orienter la vie politique –le projet de société– vers le futur afin de garantir le progrès. On considère donc que les conditions nécessaires au progrès sont immanentes, liées au temps présent et orientées vers le futur; ce qui est passé est mort et ne peut donc pas contenir en lui la vérité de la constitution du lendemain. Comme tout mouvement est bon, selon Herr, chaque génération

---

<sup>32</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.27.

doit être libre de ses mouvements et donc se dissocier des précédentes qui se sont immobilisées dans leurs zones de confort.

Cette opposition entre générations dépasse le simple cadre de l'opposition à la tradition, elle met aussi en lumière l'importance d'une prise de conscience d'intérêts collectifs. Pour garantir le progrès, mais aussi éviter de s'assujettir à des règles dictées par le passé, les générations plus jeunes doivent être en mesure d'identifier la réalité sociale, leurs désirs et leurs volontés dans le cadre d'un projet, d'une idée. On revient alors à l'importance de la doctrine.

Autre fait à souligner, il s'agit de présenter non pas une demande, mais bien une exigence qui passe par l'initiative, donc l'action. Or l'action que nous présente Herr, est à la fois intellectuelle, qui nécessite l'esprit critique et l'élaboration collective d'une critique, mais aussi plus physique, puisque l'insurrection et la révolte doivent être portées sur la place publique. Il faut donc prendre position, affirmer et mettre en œuvre. Herr prend soin de souligner que cette révolte n'est pas limitée à un moment précis où surgirait une problématique grave, bien au contraire elle doit s'affirmer en tout temps, ce qui nous ramène à l'idée du mouvement nécessaire en opposition à l'immobilisme stagnant.

En somme, Herr propose une réappropriation du politique par l'ensemble de la population qui doit se perpétuer *ad vitam aeternam*, et qui suppose l'affranchissement préalable.

Ainsi présentée, la théorie de Herr apparaît être intrinsèquement liée aux transformations de la société qui surviennent dans les débuts de la Troisième République. En effet, *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement* est principalement rédigé entre l'Affaire Boulanger et l'Affaire Dreyfus. Cette période, comme nous l'avons vu précédemment, voit non-seulement la République être remise en question, mais aussi l'affrontement de diverses factions qui prônent différentes organisations sociales allant d'un retour à la monarchie ainsi qu'à la tradition, jusqu'à l'élaboration d'une République basée sur la raison universelle. Ces conflits, Herr les cerne bien dans son opposition entre l'esprit nouveau et la tradition. Ils

représentent un pas de plus vers l'âge des idéologies<sup>33</sup>. La différence tient au fait que le référent passe de la tradition à l'avenir ainsi :

[...] une société qui cesse d'être déterminée du dehors est une société qui nécessairement bascule vers l'avenir, se tourne entièrement vers lui et s'organise de part en part en vue de lui. L'avenir est l'orientation temporelle obligatoire, la légitimité faite temps, d'une société supposée détenir son principe d'ordre en elle-même.<sup>34</sup>

La pensée de Herr s'axe toute entière vers cet avenir indéfini d'une société considérée comme immanente et non plus déterminée par une transcendance. Ce changement dans la légitimation temporelle permet d'en venir à un fonctionnement social subjectif puisque rentre en compte l'action collective en vue de déterminer l'avenir. Chez Lucien Herr, c'est la différence entre le rapport vis-à-vis de ce qui est mort –le passé– et ce qui est vivant – l'avenir– puisque résultant de la réflexion et de l'action constante.

La sociologie dialectique considère, quant à elle, que ce rapport à l'avenir qui différencie la société moderne de la société traditionnelle, contient l'exigence de la réalisation d'un idéal humaniste pour les générations actuelles, mais aussi pour celles qui suivront<sup>35</sup>. Nous retrouvons donc l'idée que les générations plus jeunes doivent se réapproprier le pouvoir afin d'adapter la réalité aux idées nouvelles, et ce, dans un mouvement perpétuel.

Marcel Gauchet défend la thèse que le passage du référent religieux et transcendant au référent rationnel et immanent provoque un désenchantement du monde, ce qui ne semble pas correspondre à la théorie de Herr. La pensée de Lucien Herr s'axe, entre autres, autour du développement d'une doctrine basée sur l'esprit nouveau qui se propose d'envisager le monde de façon critique et rationnelle, mais aussi comme quelque chose de vivant, d'où le rapport au sentimentalisme de Rousseau dans le *Cahier Bleu*. Selon le sociologue Michel Freitag, c'est justement l'apanage des idéologies de légitimation de l'État moderne que de mettre de l'avant la raison universelle qui permet, sous la forme d'une croyance, d'espérer un

---

<sup>33</sup> Voir Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, 457p.

<sup>34</sup> Ibid., p.346.

<sup>35</sup> Jean-François Fillion, *Sociologie dialectique*, Québec, Éditions Nota bene, 2006, p.247.

progrès et le développement d'un monde plus équitable<sup>36</sup>. Cette vision qui amène la possibilité d'une véritable citoyenneté<sup>37</sup> nous permet de comprendre la mission d'affranchissement intellectuel que Herr met de l'avant.

L'idée que porte Herr consiste à faire passer les êtres humains de la société traditionnelle à la société moderne ayant comme idéologie de légitimation la raison universelle. Il ne prévoit pas que ce rôle devra, à long terme, s'appliquer à une fraction de la société, qui constituerait alors une caste en soi, même s'il conçoit que cet affranchissement risque d'arriver plus facilement par les jeunes générations. Ainsi, les obstacles à l'affranchissement qu'Herr présente permettent de déterminer qu'il sera plus difficile à certaines fractions de la population d'y parvenir. Par exemple, les militaires, parce qu'ils sont soumis à une hiérarchie qui limite la possibilité de développement de l'esprit critique, auront beaucoup plus de difficultés à parvenir à cet affranchissement.

Ceci nous permet de comprendre que l'action des intellectuels a le potentiel de s'appliquer à l'ensemble de la société si les conditions préalables d'affranchissement sont respectées. La théorie présentée dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement* représente une forme abstraite de la pensée de Herr. Cependant, l'application de celle-ci à un cas précis et particulier peut être observée à partir des articles qu'il a écrits pendant l'Affaire Dreyfus.

### 3.2.2 Application de la théorie à l'Affaire

Nous avons vu précédemment l'implication de Lucien Herr dans l'Affaire Dreyfus. Cette implication s'est faite en bonne partie par la mobilisation des intellectuels, mais il est allé un peu plus loin en écrivant deux articles particulièrement intéressants dans la *Revue Blanche*. Il ne s'agit pas de la première intervention de Herr dans le monde des journaux et revues, la différence tient surtout au fait qu'il s'implique directement dans un débat politique

---

<sup>36</sup> Jean-François Fillion, *Sociologie dialectique*, Québec, Éditions Nota bene, 2006, p.240.

<sup>37</sup> Ibid., p.240.

particulièrement important par son ampleur et ses impacts. L'analyse de ces articles nous permet de voir comment Herr défend, dans un cas précis et ponctuel, les valeurs universelles des dreyfusards, mais aussi la vision de l'intellectuel et de son rôle tel qu'abordés dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*.

Chronologiquement, « Protestation »<sup>38</sup> est le premier des deux articles à paraître. Le 1<sup>er</sup> février 1898, la *Revue Blanche* publie cet article dont la signature se résume au nom de la revue. L'identité de l'auteur, comme étant Lucien Herr, est attestée dans la correspondance d'Élie Halévy<sup>39</sup>. Reprenant essentiellement une critique du système judiciaire contemporain, l'article en souligne d'abord les failles connues pour ensuite insister sur la mauvaise foi de la bureaucratie militaire qui empêcherait de réparer les erreurs commises. Au-delà de l'appui à Émile Zola, Herr y propose une réflexion sur le monde politique de l'époque et leur réaction face à l'Affaire.

L'article est intéressant du fait qu'il rappelle l'importance de la critique et du rôle qu'elle doit jouer dans l'Affaire. Herr y souligne que les erreurs judiciaires ne sont pas surprenantes, la perfection n'étant pas à la portée de l'action humaine. Toutefois, il s'insurge qu'une bonne partie du procès et même les preuves soient tenues secrètes par l'action de la bureaucratie militaire :

De tels faits ne sont possibles qu'aujourd'hui où des nécessités de défense nationale nous mettent à la merci de 25 000 individus arrogants parce qu'ils se croient indispensables; qui n'ont pas professionnellement l'habitude de penser, et qui cependant s'érigent en juges; et que le mutisme disciplinaire, même s'ils pensaient autrement que selon un mot d'ordre, rendraient encore, malgré eux, complices des chefs qui les mettent aux casemates lorsqu'ils parlent.<sup>40</sup>

---

<sup>38</sup> Cet article n'est pas directement lié à la pétition parue dans *Le Siècle* du 14 janvier et dans *L'Aurore* du 4 février sous le nom de *Protestation*.

<sup>39</sup> Lettre d'Élie Halévy à Célestin Bouglé, 5 février 1898, in *Correspondance d'Élie Halévy*, Paris, éditions de Fallois, 1996, Paris, p.220.

<sup>40</sup> Lucien Herr, « Protestation », in *La revue blanche*, Genève, Slatkin reprints, 1968, tome XV, p. 162

On remarque la défiance de Herr envers l'armée, défiance qui se voit dans plusieurs articles qu'il a écrits et qui reprennent essentiellement la même critique, soit l'autorité dans le monde militaire. On constate aussi l'accent sur la pensée, soit ici des gens « qui n'ont pas professionnellement l'habitude de penser »<sup>41</sup> et qui sont soumis à une discipline qui inhibe l'esprit critique, ce qui ne les rendrait pas aptes à juger. On peut remarquer le rôle de l'origine socioprofessionnelle comme facteur dans le développement de l'esprit critique, ce qui nous rapproche de la première partie de la définition des intellectuels selon l'historien Jean-François Sirinelli. Le militaire ainsi présenté est loin d'être un créateur ou un médiateur culturel, bien au contraire.

Outre l'esprit critique, l'autonomie intellectuelle est aussi mise de côté par le fonctionnement hiérarchique de l'armée qui se trouve amplifié au moment de l'Affaire. L'article souligne à plusieurs reprises le fait que ceux qui ont voulu parler ont vite été réprimandés ou écartés à l'exemple du colonel Picquart, d'abord muté en Tunisie pour ensuite être chassé de l'armée et emprisonné pendant un an.

L'idée de déracinement revient dans la « Protestation » et cette fois il la lie avec la jeunesse universitaire :

Nous en voulons à la jeunesse des universités de ses acclamations pour les bureaucrates bottés et de ses clameurs anti-juives, parce qu'elle n'a pas le droit d'être ignorante et de ne pas penser librement. La haute conception kantienne et rationaliste où la République les a élevés, leur a enseigné à ne jamais respecter des hommes, même haut placés, mais seulement des idées et, déracinant en eux tout préjugé d'origine, elle les a orientés vers la contemplation de fins auxquelles on convie à collaborer tous ceux qui sont de bonne volonté [...] Cet esprit critique de révision incessante et de méfiance contre l'affirmation pure, qu'ils ont dû prendre dans le travail scientifique, et dont l'habitude nous semblait garante de leur émancipation morale, nous nous plaignons qu'ils le laissent dans leur cabinet au lieu de l'introduire dans leur vie.<sup>42</sup>

Nous retrouvons donc les caractéristiques de l'intellectuel tel que définit dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, soit le déracinement qui permet un retour critique, le lien

---

<sup>41</sup> Lucien Herr, « Protestation », op.cit., p. 162

<sup>42</sup> Ibid., p. 166.

avec l'esprit scientifique, garant de la critique contre les idées religieuses et finalement le rôle de la jeunesse qui doit se battre contre « l'homme moyen ». On peut aussi remarquer que non seulement Herr attribue aux étudiants universitaires l'esprit critique, qui devrait être le résultat logique de l'éducation républicaine, mais qu'il en fait un devoir puisqu'ils n'ont pas le « droit [...] de ne pas penser librement. »<sup>43</sup> Cependant, il constate que la jeunesse qui applaudit les antidreyfusards est incapable ou n'a pas la volonté de transposer l'esprit scientifique acquis dans leur domaine d'étude à une analyse politique du monde qui les entoure.

Cette critique est assez semblable à celle qu'il sert aux étudiants allemands dans ses *Notes de voyage en Allemagne (1885-1886)*<sup>44</sup>, c'est l'opposition entre le *professional* et l'intellectuel, celui qui cloisonne ses activités académiques comme une catégorie professionnelle et celui qui applique sa réflexion acquise par ses implications académiques à la vie de sa cité.

Le second article paraît le 15 février 1898 et se veut une réponse à l'article « la protestation des intellectuels » de l'écrivain Maurice Barrès, qui tournait en dérision la mobilisation des dreyfusards identifiés comme intellectuels<sup>45</sup>. L'article intitulé « Lettre à Maurice Barrès<sup>46</sup> » paraît dans la *Revue Blanche* ce qui est plutôt significatif puisqu'il s'agit d'une rupture avec Barrès autrefois considéré comme un ami de la revue. Cette fois, Herr signe l'article personnellement ce qui le met pour la première fois à l'avant-plan.

Herr commence son texte en se définissant lui-même. Il se dépeint comme un anonyme, un inconnu, mais aussi comme l'un de ces intellectuels quelconques. Il se réapproprie donc

---

<sup>43</sup> Lucien Herr, « Protestation », op.cit., p. 166.

<sup>44</sup> Lucien Herr, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 1-8.

<sup>45</sup> Barrès ayant repris le terme d'abord utilisé par Clemenceau le 23 janvier 1898, dans un article de la *Revue Blanche*. George Clémenceau, « À la dérive » in *L'affaire Dreyfus : l'Iniquité*, Paris, Mémoire du Livre, 2001, p.217.

<sup>46</sup> Lucien Herr, « Lettre à Maurice Barrès », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 37-50



le terme, pas seulement pour lui, mais pour désigner le groupe dont il fait partie afin d'opposer ce groupe à l'action de Barrès. Tout comme Zola, dont il a dit dans la « Protestation » qu'il risquait toute sa gloire, les intellectuels qui prennent le parti de la révision risquent, dans un geste désintéressé, leur avenir. Or Barrès lui ne fait que se maintenir dans la pensée dominante et, selon Herr, tombe dans l'accusation expéditive qui ne se base pas sur un jugement critique : « [...] il n'y a, dans cette condamnation sommaire [...] ni une raison, ni une idée. Cela ne se discute pas. »<sup>47</sup>

En somme, la position de Barrès ne repose que sur le préjugé, l'idée de race et la tradition, qu'il présente d'une telle façon qu'on y voit une croyance et non pas une réflexion. De son côté, Herr lui oppose l'idée, la critique, donc le déracinement. Toutefois, Herr ne peut admettre l'absence d'idée, même là où, en apparence il n'y en a pas.<sup>48</sup> Pour lui, à moins d'une aliénation, on peut toujours trouver une idée derrière l'action.

Chez Barrès, Herr ne décèle que l'idée de la race, un nationalisme ancré dans la tradition qui, une fois soumise à la critique, ne se résume qu'à du « verbalisme romantique. »<sup>49</sup> À ceci s'opposent ceux qui défendent un idéal humain basé sur la justice. Herr conçoit bien que les intellectuels ne détiennent pas toute la vérité, mais le plus important c'est qu'ils « [...] savent faire passer le droit et un idéal de justice avant leurs personnes, avant leurs instincts de nature et leurs égoïsmes de groupes. »<sup>50</sup>

Le conflit avec Barrès rejoint la thèse de Herr quant au conflit entre l'esprit nouveau et la tradition. Il analyse la position de Barrès pour en faire ressortir la base nationaliste. Il s'agit d'un nationalisme reposant sur la haine de l'autre, qui constitue une menace pour la

---

<sup>47</sup> Lucien Herr, « Lettre à Maurice Barrès », op.cit., p.42-43.

<sup>48</sup> Ce qui n'est pas sans rappeler la citation de l'historien Jacques Julliard : « Les idées ne se promènent pas toutes nues dans la rue » cité par Jean-François Sirinelli dans « Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier : L'histoire des intellectuels », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No.9, janvier-mars 1986, p. 98.

<sup>49</sup> Lucien Herr, « Lettre à Maurice Barrès », op.cit., p.44.

<sup>50</sup> Ibid., p.47.

nation française. Or si ce type de nationalisme se développe surtout après la défaite de 1870<sup>51</sup> son référent est tout de même axé vers le passé. À l'inverse, les intellectuels se défient de l'idée de race<sup>52</sup> et ne se basent que sur un idéal de justice. Cet idéal est basé sur la réflexion critique comme donnée essentielle du développement de la société.

Le désintéressement est tout aussi important puisqu'il souligne les risques encourus par ceux qui apposèrent leur nom au bas de la pétition, ne sachant pas si cela pouvait nuire à leur emploi futur : « [...] pour les jeunes gens qui, n'ayant pas même les quatorze mille francs de rentes avec lesquels vous et Simon vous fîtes votre entrée dans la vie, s'inscrivirent sur des listes encore presque blanches, sans savoir s'ils n'y risquaient pas le pain de demain [...] »<sup>53</sup> On y voit l'opposition claire entre ceux qui se rangent du côté du pouvoir dont les moyens sont assurés et ceux qui risquent leur avenir pour défendre des valeurs.

En somme, dans les deux articles Herr on peut voir les caractéristiques nécessaires à l'autonomie intellectuelle. Il insiste beaucoup sur l'importance de l'esprit critique qu'il dit ne pas retrouver chez les militaires qui sont liés à une hiérarchie écrasante. Dans ce passage il introduit l'idée que la profession peut favoriser la présence de l'esprit critique chez certaines personnes. On retrouve la même idée chez Émile Durkheim, sociologue et ami de Herr, qui dans le cadre de l'Affaire écrit à propos des intellectuels : « Accoutumés par la pratique de la méthode scientifique à réserver leur jugement tant qu'ils ne se sentent pas éclairés, il est naturel qu'ils cèdent moins facilement aux entraînements de la foule et au prestige de l'autorité. »<sup>54</sup>

---

<sup>51</sup> Comme nous l'avons vu précédemment, en nous appuyant sur les thèses d'Hobsbawm.

<sup>52</sup> Herr balaie aisément l'argument des races : « Soyez convaincu que, si le mot race a un sens, vous êtes, comme nous tous, non pas l'homme d'une race, mais le produit de trois, de six, de douze races fondues en vous et indissolublement mêlées. » Lucien Herr, « Lettre à Maurice Barrès », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 45.

<sup>53</sup> Lucien Herr, « Lettre à Maurice Barrès », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p.42.

<sup>54</sup> Émile Durkheim, *L'individualisme et les intellectuels*, Paris, Édition Milles et une nuits, 2002, p.19.

Cette réflexion Herr s'attend aussi la trouver chez les jeunes universitaires qui devraient eux aussi avoir cet esprit critique. Le rôle de la jeunesse tel qu'énoncé dans *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, se retrouve dans un article de Zola<sup>55</sup> qui table lui aussi sur l'idée qu'elle doit défendre des valeurs universelles basées sur la critique rationnelle. Le principe du désintéressement des dreyfusards est mis de l'avant par Herr pour appuyer l'importance de leur action. Ainsi, leur critique ne repose pas sur des intérêts purement personnels, mais bien sur une vision de ce que devrait être l'humanité et par conséquent du projet de cette humanité. Cette vision s'oppose donc à l'égoïsme personnel, mais aussi à l'égoïsme de race ou de nation individualisée.

Les deux articles nous permettent donc de voir que la théorie développée par Herr dans le *Cahier Bleu* et qui prend forme dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement* s'arrime à la réalité politique d'alors. Lucien Herr réussit donc à lier sa pensée à des problématiques concrètes afin de les analyser et ainsi donner une base idéale aux actions concrètes.

### 3.3 Le milieu et l'influence du bibliothécaire.

Pour bien comprendre comment Herr a pu exercer un rôle important dans la mobilisation dreyfusarde, il faut nécessairement s'interroger sur la place qu'il occupait dans le milieu académique. L'écrivain et journaliste Robert Brasillach, ennemi avoué des socialistes, a dit de Herr qu'il fut « l'éminence grise de l'École normale et de l'Université » et que « toute sa force résidait dans son influence, dans un magnétisme indéniable, et difficile à définir. »<sup>56</sup> C'est l'impression générale qui ressort des témoignages, amis ou ennemis, qui portent sur Lucien Herr. On comprend donc que son influence est une donnée importante de son engagement intellectuel qu'il voulait collectif. Il nous faut alors, pour saisir le lien qui unit la

---

<sup>55</sup> Voir Émile Zola, « Lettre à la jeunesse », in *La vérité en marche : L'affaire Dreyfus*. Paris, GF Flammarion, 1969, p.89-98.

<sup>56</sup> Robert Brasillach, *Charles Andler : La vie de Lucien Herr in l'Action française 1932*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH8, Dossier 1.

pensée de Herr et son engagement, comprendre l'assise de cette influence et surtout comment elle s'exerce. À cette fin, nous nous proposons donc de jeter un œil sur le milieu que Herr a côtoyé la majeure partie de sa vie et le rôle qu'il y a occupé.

### 3.3.1 L'École normale supérieure

Le poste de Bibliothécaire à l'École normale supérieure à ceci d'intéressant qu'il place Lucien Herr dans un lieu de passage obligé pour les nouvelles générations d'intellectuels. En effet, l'École est reconnue pour son concours d'entrée particulièrement exigeant qui fait son apparition vers 1818. Fustel de Coulanges, directeur de l'École entre 1880 et 1883, souligne d'ailleurs la vocation qu'a selon lui l'établissement : « [...] l'École normale n'a jamais été destinée à fournir à l'instruction publique tous ses professeurs, ni même à lui en fournir le plus grand nombre. Elle ne lui donne qu'une élite. »<sup>57</sup>

Selon Charles Andler, le fonctionnement de l'École normale supérieure, qui gardait alors en pension ses étudiants, contribua à créer des « bourreaux de travail. »<sup>58</sup> L'horaire fixé par le règlement de Victor Cousin<sup>59</sup>, participait lui aussi à cet état de fait en fixant un emploi du temps rigide pour tous les étudiants, et ce, du lever, vers 5h en été et 6h en hiver, au coucher vers 22h<sup>60</sup>. Du temps où il était étudiant, Herr semblait bien s'accommoder de cette situation. Andler affirme que si Herr ne sortait que rarement aux récréations, il passait beaucoup de temps à la lecture et s'évadait quelques fois grâce à la musique<sup>61</sup>. Cependant, les possibilités

---

<sup>57</sup> Cité par Pierre-André Meyer, dans *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p.24.

<sup>58</sup> Charles Andler, op. cit., p.44. L'internat est obligatoire jusqu'en 1903.

<sup>59</sup> Directeur de l'École normale supérieure de 1835 à 1840.

<sup>60</sup> Souligné par Pierre-André Meyer dans *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, Op.cit., p25. Ce règlement ne sera aboli qu'en 1903.

<sup>61</sup> Charles Andler, op. cit., p.43-44.

de distractions restaient bien minces et la direction faisait tout en son pouvoir afin d'assurer la formation d'une élite.

Donc dès son accession au poste, Lucien s'assure une proximité avec ces jeunes générations d'intellectuels. À l'inverse, la carrière de professeur amène souvent les nouveaux arrivants à s'exiler en province pour ne revenir que beaucoup plus tard à Paris, limitant pendant un temps la possibilité de renforcer un réseau de sociabilité dans la capitale où le pouvoir, politique et académique, est centralisé.

Comme établissement relevant de l'État, l'École normale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est plutôt républicaine et anticléricale<sup>62</sup> tout en gardant un fond de conservatisme qui ne laisse que peu de place aux idées socialistes. Le type d'enseignement qui y est véhiculé ne porte guère à s'interroger sur des problématiques sociales contemporaines puisque la fonction même de l'École est de former une élite coupée de cette réalité<sup>63</sup>. D'ailleurs, le fait que le recrutement rejoigne un effectif majoritairement bourgeois n'aide en rien à l'instauration d'un climat propice aux idées socialistes<sup>64</sup>. En résumé, le côté libéral permet que le dreyfusisme prenne racine alors que le recrutement et la fonction de l'École nuisent plutôt à la diffusion du socialisme.

---

<sup>62</sup> Malgré tout, on retrouve tout de même quelques professeurs « cléricaux » tel que Ferdinand Brunetière, Gaston Boissier et Léon Ollé-Laprune. Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, op.cit., p26.

<sup>63</sup> Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, op.cit., p.39.

<sup>64</sup> Selon les recherches de l'historien Robert Smith, l'École normale supérieure recrutait majoritairement dans les couches bourgeoises de la société. Les cas où des ouvriers ou des paysans ont pu accéder à cette éducation existent, mais son rare. Robert J. Smith, « L'atmosphère politique à l'École Normale Supérieure à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1973, p. 252-256.

Dans ce contexte, Herr reste plutôt effacé, évitant tout prosélytisme à drapeaux déployés<sup>65</sup>. Tant par rapport à l’Affaire Dreyfus que vis-à-vis de ses convictions socialistes, Herr se fait discret :

Il ne faudrait pas croire que tout cela fût connu des élèves de l’École. Herr, derrière le bureau de sa Bibliothèque, restait impénétrable. Il fallait être entré très loin dans son intimité pour qu’il s’ouvrît à vous de ses opinions politiques et sociales. Il ne le faisait pas sans s’être assuré au préalable des vôtres. Son prosélytisme supposait l’accord préexistant.<sup>66</sup>

Selon Andler, les étudiants universitaires de l’époque recherchent les outils nécessaires à poser un regard critique sur le monde et non une vision qui leur serait servie comme du prêt-à-porter<sup>67</sup>. En ce sens, la position de Herr est particulièrement avantageuse puisque tous les étudiants passent par la bibliothèque afin de réaliser leurs travaux et ce faisant, il met à leur disposition son érudition. Sa vision ne peut être plus claire :

J’ai considéré cette bibliothèque comme un organisme vivant, qu’il fallait fortifier et développer avec méthode. J’ai toujours pensé qu’elle devait guider, éclairer, solliciter le travail et non pas seulement le suivre. Les directions nouvelles du travail des élèves, l’élargissement de leur curiosité scientifique, les travaux d’histoire, en particulier d’histoire contemporaine, de philosophie, de géographie, de sociologie, qui sont dès à présent l’honneur de l’École, tous ces travaux, il eût été impossible de les entreprendre même avec les ressources dont notre bibliothèque disposait il y a quinze ans, et j’y trouve en quelque sorte une reconnaissance et une récompense de mon effort.<sup>68</sup>

On reconnaît aisément dans ce projet cette volonté de mettre de l’avant l’esprit de synthèse qu’il définit dans le *Cahier Bleu*. En espérant élargir les horizons de la bibliothèque et de ceux qui la fréquentent, Herr veut permettre un plus grand développement de la science. Il n’est donc pas saugrenu de suggérer que l’idéal d’affranchissement tel qu’il l’a défini ne

---

<sup>65</sup> Dans une lettre à Charles Andler, Élie Halévy confirme cette attitude de Herr en affirmant qu’il n’aurait rencontré qu’incompréhension. Élie Halévy, « Lettre à Charles Andler 24 août 1929 », in *Correspondance d’Élie Halévy*, Paris, éditions de Fallois, 1996, Paris, p.697-698.

<sup>66</sup> Charles Andler, op. cit., p.122.

<sup>67</sup> Ibid., p.120.

<sup>68</sup> Lucien Herr, *Lettre de Lucien Herr au directeur de l’École normale supérieure 15 octobre 1902*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 6.

devait pas être étranger à cette conception de sa fonction. Le bibliothécaire met ainsi de l'avant l'érudition et surtout l'aide à l'éclosion de nouveaux travaux universitaires.

### 3.3.2 Création et médiation culturelle collectives

Les témoignages sur Herr, comme bibliothécaire, soulignent son efficacité. Herr ne se contentait pas d'organiser la bibliothèque, il aidait le plus possible ceux qui y pénétraient. Sur ce point, les témoignages de Charles Andler et Marcel Mauss sont précieux. Ils présentent un bibliothécaire dont l'érudition est vaste et qui, face à un budget des plus réduit, développe une grande compétence dans le choix des livres. On peut lire à ce sujet :

Combien de fois, après une conversation avec lui [Herr], et quand on était retourné à la tâche provinciale, recevait-on de lui une carte, un billet, signalant tel livre paru, telle étude à ne pas négliger? Il savait tous les travaux en train. Il les aidait à naître. Mais quand on avait abouti, commençait un autre tourment : l'inquiétude d'avoir manqué la tentative. Alors Herr revenait à la charge. Il vous demandait votre manuscrit. Il le lisait, vous faisait de substantielles observations; et l'on découvrait que ce juge si terrible, si dur au mauvais travail [...], savait trouver pour la besogne honnêtement entreprise des encouragements délicats, sans mièvres compliments, et glisser des leçons sans pédantismes<sup>69</sup>.

De la bibliothèque, Herr a accès à une somme incroyable d'informations qui lui permet d'aider les étudiants à orienter et définir leurs travaux, ce qui représente un gain de temps précieux. Plus encore, les anciens normaliens ayant accès à la bibliothèque passent le voir et échangent avec lui, ce qui leur permet de profiter de son aide. Dans une récente biographie de Durkheim, Marcel Fournier souligne :

Préoccupé d'aider tout « travailleur original », selon l'expression de Mauss, Lucien Herr sait rendre à Durkheim de grands services bibliographiques. Il lui fait découvrir les textes de Robertson Smith et de Frazer parus dans la *British Encyclopedia*. C'est lui qui signale aussi à son ami le fameux article « Totémisme » de Frazer<sup>70</sup>.

---

<sup>69</sup> Charles Andler, op. cit., p.110.

<sup>70</sup> Marcel Fournier, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007, p.91. Corroboré par Célestin Bouglé dans un article traitant du centenaire de l'École normale supérieure, Célestin Bouglé,

Outre l'aide à Durkheim, on sait grâce à Andler et à la correspondance de Herr qu'il a aidé plusieurs autres auteurs dont : Bédier pour *les Fabliaux*, Émile Mâle pour *l'Art religieux du XIII<sup>e</sup> siècle en France*, Lévy-Bruhl pour *L'Allemagne depuis Leibniz*, Lavisce pour *l'Histoire contemporaine de la France*<sup>71</sup>, etc. La liste entière serait longue à énumérer et ne pourrait être exhaustive puisque Herr mettait beaucoup de soin à dissimuler sa participation<sup>72</sup>. Toutefois ce qui nous paraît important ici ce n'est pas tant le nombre de gens qu'il eut pu aider ou encore la qualité de ces gens. Nous ne voulons pas non plus suggérer que l'importance de Herr dans la rédaction de ces ouvrages est plus que conséquente. Ici, le cas de Lucien Herr nous permet de mettre en lumière le travail collectif dans l'élaboration de la connaissance.

Gérard Noiriel, soulevant la tentative de Lucien Herr pour fonder un journal rassemblant plusieurs intellectuels progressistes, souligne sa volonté de réaliser « l'intellectuel collectif », volonté qui aura été freinée par le narcissisme des intellectuels<sup>73</sup>. Or, partant de là, et considérant le niveau de compétition qui intervient entre universitaires, ne serait-ce que comme lutte à l'intérieur du champ intellectuel, Lucien Herr peut sembler moins menaçant. N'étant pas professeur et se cantonnant au poste de bibliothécaire, il n'est pas astreint aux mêmes conditions qui régissent les professeurs et maîtres de conférence. Il n'a pas à se prouver par la « production » d'articles ou de livres, il ne postule pas à des postes

---

*L'œuvre et le rôle d'un intellectuel alsacien Lucien Herr*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH8, Dossier 1.

<sup>71</sup> On peut consulter une épreuve de *l'Histoire contemporaine de la France* écrite par Lavisce et annotée par Herr. Les corrections qu'il suggère dépassent les simples considérations grammaticales et démontrent son érudition : « Je ne vois pas à qu'elle heure on a su la prise de la Bastille, on n'aurait pu le savoir au plutôt qu'après 7 ou 8h du soir. » Ernest Lavisce, *Histoire contemporaine de la France épreuve avec correction de Lucien Herr*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 8.

<sup>72</sup> Dans une lettre à Xavier Léon, il remercie ce dernier de lui avoir dédié son ouvrage en insistant sur l'épreuve cruelle qui est ainsi faite à sa modestie. Lucien Herr, *Lettre de Lucien Herr à Xavier Léon*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH3, Dossier 2.

<sup>73</sup> Gérard Noiriel, *Les fils maudits de la République*, Paris, Fayard, 2005, p.271.



d'enseignants sur Paris. Dans cette optique, sa « volonté de ne pas parvenir » pourrait contribuer à en faire un pôle du travail collectif ou du moins le faciliter.

### 3.3.3 L'Éveilleur.

La position de Herr et l'importance de son rôle à l'École normale supérieure, met en lumière une fonction particulière qu'il vient à occuper, celle d'éveilleur. l'historien Jean-François Sirinelli s'est attelé à développer ce concept dans le cadre de L'histoire des intellectuels. Pour l'illustrer, il l'applique d'abord à André Bellessort<sup>74</sup> dans le but d'alimenter une « géodésie du champ intellectuel », mais aussi aux professeurs de khâgne<sup>75</sup> afin de faire ressortir l'influence de certains dans la formation de l'intelligentsia française<sup>76</sup>.

Dans le cas des enseignants, il définit d'abord trois fonctions différentes soit les « entraîneurs », les « maîtres » et les « éveilleurs ». Les entraîneurs représentent la grande majorité des enseignants qui ne font que préparer leurs étudiants pour les concours d'accès aux grandes écoles<sup>77</sup>. Les maîtres sont, quant à eux, beaucoup plus rares. Le terme désigne ceux qui ont influencé leurs élèves par la transmission de leur discipline au point de justifier un choix d'orientation. Si cette influence participe à l'éveil intellectuel, elle se cantonne toutefois à la discipline et au milieu académique. L'action des éveilleurs apparaît alors comme plus globale. Sirinelli les définit comme suit :

---

<sup>74</sup> André Bellessort (1866-1942), professeur au lycée Louis le Grand de 1906 à 1926. Jean-François Sirinelli, « Biographie et histoire des intellectuels. Le cas des "éveilleurs" et l'exemple d'André Bellessort », in *Problèmes et méthodes de la biographie, Sources*, n°3-4, 1985, p61-73.

<sup>75</sup> Le vocable khâgne désigne les classes préparatoires littéraires en France.

<sup>76</sup> Jean-François Sirinelli, « Aux lisières de l'enseignement supérieur les professeurs de khâgne vers 1925 », in *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1985, p.111-129.

<sup>77</sup> Sur ce point, Sirinelli s'appuie sur l'analyse de Pierre Bourdieu qui met en lumière la logique du système d'enseignement supérieur basé sur les concours. Jean-François Sirinelli, « Aux lisières de l'enseignement supérieur les professeurs de khâgne vers 1925 », op.cit., p.119.

Le terme nous paraît convenir pour caractériser une catégorie d'hommes et de femmes qui, sans être forcément connus ou sans avoir toujours acquis une réputation en rapport avec leur rôle réel, ont été, dans différents secteurs de la vie intellectuelle française, un levain pour les générations suivantes, en exerçant une influence culturelle et même parfois politique.<sup>78</sup>

Cette définition est intéressante puisqu'elle permet de mettre en relief l'importance de l'action de Herr comme bibliothécaire. On voit les résultats de ce type d'action dans la mobilisation qu'il permet au moment de l'Affaire Dreyfus, mais aussi dans l'aide qu'il apporte aux travaux de tout un chacun.

L'influence de Herr est d'abord culturelle et s'articule autour de sa volonté de mettre de l'avant l'affranchissement intellectuel. Sur ce point, la théorie qu'il a élaborée dans le *Cahier Bleu* et le *Progrès intellectuel et l'affranchissement* structure son action. Il s'agit de participer à ce que la jeunesse endosse le rôle qui lui est dévolu, soit ce que l'on identifiera comme l'engagement intellectuel. L'influence politique, quant à elle, porte beaucoup plus sur l'engagement en général que sur la diffusion du socialisme à l'intérieur de l'École normale supérieure<sup>79</sup>.

La façon dont Herr participe à l'éveil de ceux qu'il côtoie est aussi digne d'intérêt. Selon l'historien Antoine Djipka, sa méthode relève de la maïeutique<sup>80</sup>. Il en arrive à cette conclusion en analysant les témoignages entourant les conversions de Léon Blum et de Jean Jaurès au socialisme par Herr. Cette méthode suppose que celui ou celle qui l'emploie aide l'autre à « accoucher » d'une réflexion dont les bases étaient déjà présentes dans son esprit. Andler décrit la façon dont procède Herr : « Son prosélytisme supposait l'accord

---

<sup>78</sup> Jean-François Sirinelli, « Biographie et histoire des intellectuels. Le cas des "éveilleurs" et l'exemple d'André Bellessort », op.cit., 1985, p62.

<sup>79</sup> Sur ce point, Robert Smith souligne que peu de normaliens se sont engagés directement en politique pour la SFIO. Robert J. Smith, « L'atmosphère politique à l'École Normale Supérieure à la fin du XIXe siècle » in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1973, p. 252-256.

<sup>80</sup> Antoine Djipka, *Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, p. 69-74.

préexistant. »<sup>81</sup> C'est donc de cette manière qu'il fonctionnait en matière d'éveil politique, en accompagnant l'autre tout en nourrissant la réflexion.

Ce type d'approche reflète tout à fait son ambition pour la bibliothèque, qui doit « guider, éclairer, solliciter le travail. »<sup>82</sup> Ainsi, le bibliothécaire participe à alimenter et éveiller les jeunes générations d'intellectuels qui passent par l'École normale supérieure. Le portrait que fait Marcel Mauss à propos de Herr est intéressant sur ce point : « modèle de [l'exigence] morale pour soi et pour les autres, de travail désintéressé, de travail en équipe, de désintéressement. »<sup>83</sup> Le désintéressement représente la coloration donnée par cette « volonté de ne pas parvenir » à la relation qu'il entretient avec ceux qu'il « éveille ». On peut aisément constater la pertinence de ce désintéressement dans une relation qui doit permettre à l'autre, aux autres, de donner vie à leurs réflexions, d'où l'importance, encore une fois de la « volonté de ne pas parvenir ».

## Conclusion

Lucien Herr évolue au cœur d'une période troublée, celle de la naissance de la Troisième République, mais il ne tente pas de s'évader, au contraire, son ambition est de comprendre le monde qui l'entoure. Son programme, en partie établi avec le *Cahier Bleu*, met de l'avant cet esprit de synthèse qui lui permet d'appréhender l'évolution de la réalité. Au-delà de la simple constatation de crises, il met au service de la cité son esprit scientifique et l'engagement que suppose la défense d'un idéal. Ainsi, sa participation active à l'Affaire Dreyfus démontre une capacité d'organisation et de mobilisation qu'il lie à une idée, voire une doctrine. Au moment où la mobilisation active des médiateurs et créateurs culturels

---

<sup>81</sup> Charles Andler, op. cit., p.122.

<sup>82</sup> Lucien Herr, *Lettre de Lucien Herr au directeur de l'École normale supérieure 15 octobre 1902*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 6.

<sup>83</sup> Marcel Mauss, « Herr et H.H. », in *Marcel Mauss Écrits politiques*, Paris, Fayard, 1997, souligné par Marcel Fournier dans, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007, p.383.

permet de faire front contre l'ordre établi, l'engagement de Lucien Herr contribue à la naissance collective de l'intellectuel.

Cependant, chez Herr, l'engagement n'est possible qu'à condition d'avoir une idée. Cette idée, largement ébauchée dans le *Cahier Bleu*, il la pousse plus loin encore dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. Il s'agit de chercher à s'affranchir des systèmes subis, d'une pensée imposée, afin de pouvoir envisager le monde d'un regard nouveau. Sa pensée est marquée par la rupture nécessaire à l'évolution du monde parce qu'elle nous empêche d'être stationnaires en garantissant le mouvement. Cette rupture, ce mouvement, s'inscrit dans l'action tant au niveau intellectuel, par la réflexion et la critique que pratique, en portant cette critique sur la place publique. C'est d'ailleurs ce qu'il fait au moment de l'Affaire. Les articles écrits à cette occasion nous permettent de voir les idées qu'il a développées, s'inscrivent directement dans la réalité de cette crise. D'une philosophie de l'affranchissement et de l'engagement à l'application dans les débats qui secouent la cité, Herr représente bien la figure de l'intellectuel dans ce qu'elle a d'individuel, mais surtout de collectif.

L'aspect collectif de l'intellectuel, qui se constate d'abord au travers sa naissance marquée par une action qui est elle-même collective, revêt une importance cruciale dans le cas de Herr. Si l'on constate que l'un de ses plus grands apports, au moment de l'Affaire Dreyfus, réside dans sa capacité de mobiliser et d'organiser des dreyfusards au sein du milieu universitaire, il devient alors nécessaire d'observer le rôle qu'il joue dans ce milieu. Cette observation nous apprend que le poste de bibliothécaire l'École normale supérieure n'a rien d'anodin et que s'il avait pu s'y rendre invisible il a malgré tout décidé d'y jouer un rôle actif. Ainsi, Célestin Bouglé sociologue et ami de Herr écrira :

[...] c'est là [à la bibliothèque de l'École] qu'il exerça pendant plus de quarante années de sa vie son invisible magistère [...] Usant tantôt de la brusquerie cordiale, et tantôt de la plus exquise courtoisie, il stimulait les travailleurs en les orientant [...] Il propageait autour de lui la volonté d'être au courant, de faire le tour des sujets, de ne rien laisser à l'à peu près. Combien de thèses dans la fameuse collection dont l'Université de Paris se fait gloire, lui durent quelques perfectionnements précieux. Il n'agissait pas seulement

sur les élèves de l'École ou sur ceux qui venaient dans sortir; les hommes faits, déjà célèbres dans leurs spécialités, savaient qu'ils auraient profits à causer avec lui.<sup>84</sup>

L'homme pour qui l'esprit scientifique devait permettre l'affranchissement intellectuel a su faire de la bibliothèque de l'École normale supérieure un pôle du travail collectif. En occupant ce poste, il se plaçait lui-même en marge des luttes internes au champ intellectuel et se posait ainsi comme point de ralliement plus que comme menace.

Moins menaçant encore en ce qu'il ne s'imposait pas dans ses relations au niveau intellectuel, en préférant une méthode qui permettait à l'autre « d'accoucher » lui-même de ses réflexions. La « maïeutique » de Herr, caractérisant son engagement scientifique, reflète l'idée de l'affranchissement de chacun par lui-même, mais aussi cette volonté de n'être pas le supérieur, mais bien l'égal.

On retrouve donc chez l'intellectuel Lucien Herr une tension entre l'individu et le collectif. Cette tension s'exprime en ce que l'individu doit s'affranchir par lui-même et que parallèlement, ses intérêts d'homme *in abstracto* s'universaliseront l'amenant ainsi à se réappropriier collectivement le politique, l'organisation de sa cité.

---

<sup>84</sup> Célestin Bouglé, *L'œuvre et le rôle d'un intellectuel alsacien Lucien Herr*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH8, Dossier 1.

## CHAPITRE IV

### LE SOCIALISME OU L'ÂGE COLLECTIF

L'aspect collectif qui apparaît comme une donnée importante de la philosophie et de l'engagement de Herr ne saurait être envisagé sans un aperçu de ses réflexions sur le socialisme. Si Herr élabore un système philosophique destiné à organiser sa pensée, s'il y ajoute une philosophie de l'engagement basé sur la réappropriation du politique, il n'est pas étonnant qu'il participe aussi à l'élaboration de cette doctrine politique qu'il appelle de ses vœux dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. La doctrine tant voulue, qui doit naître de l'esprit nouveau, c'est l'idéologie socialiste.

Nous avons déjà évoqué son premier engagement dans le socialisme. Si on ne peut dater exactement son entrée dans le mouvement socialiste, nous savons par Charles Andler qu'il y était au plus tard en 1888. Sa participation s'est surtout concentrée sur l'écriture d'articles visant à propager le socialisme tant dans la classe ouvrière qu'au niveau des intellectuels qui le côtoyaient. Il a aussi participé à l'unification des partis socialistes avec Jaurès, donnant même le nom au journal *L'Humanité*<sup>1</sup>.

Toutefois, l'aspect le plus intéressant de son engagement socialiste tient dans le fait qu'il y amena bon nombre d'intellectuels. Le témoignage de Léon Blum est particulièrement explicite sur ce point : « Quelle chose étonnante que le rayonnement de Lucien Herr! Cet homme que le public ne connaît pas et d'où toute l'université socialiste est sortie, de Jaurès à Déat, en passant par ma génération et par celle d'Albert Thomas! »<sup>2</sup> De plus, Charles Andler et Léon Blum laissent entendre que Herr aurait amené Jaurès au socialisme :

---

<sup>1</sup> Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspero, 1977, p.200

<sup>2</sup> Léon Blum, *Léon Blum nous dit... Comment ils sont devenus socialistes*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH9, Dossier 2.

Mais un soir, il prit à partie son aîné, Jaurès ; et la discussion dura presque toute la nuit. Jaurès a eu raison de dire qu'il avait cru auparavant que « tous les républicains étaient socialistes ». En passant au socialisme, en fondant ce « parti socialiste français », issu des efforts antérieurs de Benoist Malon, il ne se convertissait pas ; il poussait à bout son républicanisme. Le pas décisif, il le fit cependant parce que Herr sut le convaincre.<sup>3</sup>

La question à savoir si l'intervention de Herr fut déterminante dans la conversion de Jaurès a provoqué un débat historiographique entre l'historienne Madeleine Rebérioux et George Lefranc<sup>4</sup>. Malgré que le débat n'ait pas permis de trancher clairement la question, il apparaît que Herr y a certainement joué un rôle, et ce, même si Jaurès avait déjà entamé ses réflexions.

L'importance des « convertis » où leur nombre ne nous intéresse pas particulièrement ici, c'est plutôt le mode d'action de Herr que nous voulons souligner. Cette influence est liée à sa position, mais aussi à ce qu'il ne fait pas le travail d'affranchissement pour les autres, sans quoi il s'agirait d'une nouvelle servitude, il ne fait ici qu'exposer sa critique à la critique d'autrui. Il ne se sert pas de ces conversions pour en tirer une quelconque gloire, il ne s'agit ici que de contribuer au mouvement social, tant sur le plan intellectuel que sur l'accomplissement du socialisme.

Nous nous proposons maintenant d'aborder directement ses écrits concernant de près ou de loin le socialisme afin d'en faire ressortir ce qui nous permet d'éclairer sa philosophie et son engagement.

#### 4.1 Le libéralisme : l'autre ennemi.

Dans les chapitres précédents, nous avons vu des textes de Lucien Herr qui touchaient essentiellement à la question de l'évolution de la pensée et du rôle de l'esprit critique. Dans ces textes, l'ennemi était identifié sous la forme du sentimentalisme mystique, de la tradition.

---

<sup>3</sup> Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspero, 1977, p.122

<sup>4</sup> Voir « Jaurès et le socialisme des intellectuels », in *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, n.41, Juin-août 1971, p.16-21.

Envisagé dans le contexte historique de l'époque, cela n'est pas anormal. N'oublions pas qu'au sortir de la guerre de 1870, l'identité du régime reste incertaine et la France devient le terrain de l'affrontement entre monarchistes -partisans d'un retour partiel ou complet à la tradition- et républicains, qui tentent de regagner ce qu'ils avaient perdu avec le Second Empire.

Vu la menace réactionnaire, qui ne cesse de se concrétiser dans les crises qui ponctuent les premières décennies de la Troisième République, on comprend aisément le positionnement de Herr. Il est d'ailleurs semblable à celui du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (POSR), en ce qu'il préconise la « défense républicaine » lors de crises qui mettent en péril le régime républicain au profit des forces monarchistes ou nationalistes<sup>5</sup>, sans pour autant oublier de critiquer ces républicains qui désirent une république libérale de philosophie, mais aussi et surtout en ce qui a trait à l'économie.

Républicain d'éducation, nous n'avons pas d'éléments précis nous permettant de connaître et de comprendre les raisons qui ont poussé Herr vers le socialisme, lui qui fut d'abord porté vers Bismarck et Clemenceau<sup>6</sup>. Cependant, il est clair qu'il a eu accès aux œuvres de St-Simon, Fourier et Proudhon à la bibliothèque de l'école. Ajoutons à cela une conscience forte et réfléchie qui s'articule autour d'un « systemprogram » dont la définition est exposée dans les pages du *Cahier Bleu*, et nous pouvons être certains qu'il s'est investi dans la question sociale avec tout le sérieux et l'esprit critique nécessaires.

Nous retrouvons donc, au bout du compte, un bibliothécaire véritablement engagé dans la voie socialiste. Toutefois, si Herr s'attarde plus à élaborer une réflexion sur le socialisme à travers différents articles ainsi qu'un manuscrit intitulé *La Révolution sociale*, on peut tout de même trouver quelques réflexions sur le libéralisme qui mérite d'être exposé.

---

<sup>5</sup> Comme dans le cas du boulangisme, évoqué plus haut, qui voit la naissance d'une droite nationaliste et autoritaire.

<sup>6</sup> Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspero, 1977, p.49.



Premièrement, il s'attaque directement à la vision libérale qui se base sur la « croyance » en des lois « naturelles » du marché. Sur ce point, il critique le livre *La morale économique*<sup>7</sup> de Gustave de Molinari en ces termes :

Cette conception d'une organisation égoïste idéale, où les hommes considérés comme de simples agents de production et de consommation développeraient librement leurs relations économiques, suivant « les lois naturelles » de la libre concurrence, dans la libre atmosphère de tous les appétits satisfaits et de tous les intérêts conciliés, sans autre entrave que les menottes du gendarme réel, institué par la société, sans autre menace que les verges du gendarme idéal, institué par la religion, une telle conception est bien la plus naïvement grossière et la plus pastoralement enfantine, mais aussi le plus abstraitement dogmatique, et la plus audacieusement négative de toute la réalité qu'on puisse imaginer.<sup>8</sup>

Bien que vulgarisée, cette critique du libéralisme respecte l'essence des critiques plus profondes élaborées au cours du XIXe siècle.

Le premier problème constaté est celui de l'égoïsme traduit en organisation sociale et économique. Cette vision s'oppose nécessairement à celle de Herr pour qui l'individualisme, qui se conçoit comme une réflexion sur la condition de l'individu en dehors de ses intérêts immédiats et personnels, est nécessairement en relation avec le collectif. L'égoïsme, dans une perspective économique libérale, vise d'abord et avant tout l'accumulation individuelle du capital et par conséquent génère des intérêts tout aussi individuels. Ainsi, l'être humain, pris dans ses intérêts individuels, est réduit à un simple agent de production et de consommation dont les rapports avec autrui ne se conçoivent plus qu'en termes économiques et quantitatifs.

Constatant qu'à la naissance tous et toutes n'ont pas l'égalité des chances, comment s'assurer que l'évolution économique et sociale profite à l'ensemble de la société et pas seulement à une classe en particulier? La réponse repose généralement sur les « lois naturelles » de la libre concurrence. Pour Herr, elles n'existent tout simplement pas, elles ne

---

<sup>7</sup> Gustave de Molinari, *La morale économique*, Paris, Guillaumin, 1888, 442p.

<sup>8</sup> Lucien Herr, « G. de Molinari, *La morale économique*. Paris, Guillaumin, 1888, 442p. in-8 » in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 57.

sont ni naturelles, ni lois. Elles résultent de « simples généralisations empiriques » observées à l'aide d'études incomplètes et inexactes<sup>9</sup>. Cette affirmation nous amène donc à poser la question de la « scientificité » du libéralisme économique.

Si Herr conçoit que le socialisme doit avoir une base scientifique pour être à même de proposer un projet de société cohérent, il en va de même pour le libéralisme économique. Or il constate que ce dernier s'est écarté de la science économique, dont le progrès a continué grâce aux économistes dissidents, pour se figer dans une métaphysique économique. La principale raison, Herr l'illustre en citant un économiste libéral de l'époque pour qui le libéralisme économique serait « une exposition claire et démonstrative des fonctions du propriétaire. »<sup>10</sup> Le libéralisme économique, ainsi présenté, ne peut qu'être vecteur d'inégalité puisqu'il écarte de ses « lois » une bonne partie de la population qui n'a pas accès à la propriété privée. Devenant ainsi l'avocat exclusif des possédants, le libéralisme économique perd, selon Lucien Herr, son indépendance et son caractère scientifique. Pour Herr, ce qui reste se résume à « un fétichisme qui a ses rites et ses pontifes, et on ne discute pas les religions. »<sup>11</sup>

Le problème n'est pourtant pas évacué puisque Herr perçoit les tenants du libéralisme économique comme agressifs et envahissants dans la propagation de leur doctrine. Ce faisant ils continuent de promouvoir leur vision économique qui en vient à nier les revendications sociales contraires à son accomplissement. La conclusion est sans appel :

Quand au bout d'un siècle de piétinements entêtés et de tentatives manquées, l'évolution sociale persiste à se faire au profit de quelques-uns, toujours les mêmes, il ne faut pas s'étonner si les autres rêvent à leur tour de faire appel à des forces d'un autre genre, moins lentes à agir, et plus efficaces.<sup>12</sup>

---

<sup>9</sup> Lucien Herr, « G. de Molinari, La morale économique. » in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 57.

<sup>10</sup> Lucien Herr, « Maurice Block, Les Progrès de la science économique depuis Adam Smith. » in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 97.

<sup>11</sup> Lucien Herr, « G. de Molinari, La morale économique. » op.cit., p. 58.

<sup>12</sup> Ibid.

Ainsi, l'aveuglement du libéralisme économique aux inégalités sociales qu'il engendre ne peut que provoquer des réactions visant à mettre fin à cet état, et ce, par les moyens qui paraissent accessibles et rapides.

Malheureusement, Herr n'a laissé que peu d'écrits traitant directement du libéralisme, on ne peut que regretter qu'il n'ait pas entrepris une étude du phénomène qui nous aurait sans doute permis d'avoir accès à une réflexion profonde et complète. Cependant, on peut affirmer sans craindre de se tromper que l'homme qui écrit « Il arrivera un temps où l'intérêt de l'argent sera considéré comme une erreur doctrinale aussi gigantesque que l'esclavage »<sup>13</sup>, est foncièrement opposé au modèle économique libéral. Veut-il pour autant y mettre fin en faisant appel à cette force plus « efficace » et « moins lente à agir »? La lecture de ses écrits sur le socialisme ne peut que nous éclairer à ce sujet.

#### 4.2 Réflexion sur la révolution sociale et le socialisme.

Le développement du socialisme a occupé une bonne partie des activités de Lucien Herr du moment où il s'y est impliqué. Il ne serait donc pas étonnant que cet homme, pour qui le développement d'une doctrine est aussi important, ait pris la peine de réfléchir et d'élaborer une pensée socialiste. Si Lucien Herr a rédigé un texte conséquent avec le *Cahier Bleu*, et une ébauche bien avancée d'une philosophie de l'esprit nouveau et de l'engagement avec *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, il n'en va pas de même pour ce qui a trait au socialisme. Afin de nous plonger dans cet aspect de sa pensée, nous pouvons compter sur ses articles écrits pour *Le Parti ouvrier* et *l'Humanité* ainsi que son manuscrit *La Révolution sociale*.

En ce qui concerne les articles, ils permettent de voir l'évolution de la pensée socialiste de Herr entre sa participation au POSR dont *Le Parti ouvrier* est l'organe, et son implication au côté de Jaurès dans *l'Humanité* qui deviendra l'organe des partis socialistes unifiés. La

---

<sup>13</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p.24

participation de Herr à la rédaction du *Parti ouvrier* s'échelonne sur l'année 1890. Sa contribution y est anonyme puisqu'il signe ses articles avec un pseudonyme, respectant ainsi sa volonté de ne pas prendre une place prépondérante au sein du parti. Les articles qu'il rédige alors sont proches du syndicalisme révolutionnaire et présentent la nécessité de développer une doctrine basée sur l'affranchissement des ouvriers et leur réappropriation du pouvoir. Les articles dans *l'Humanité*, écrits entre 1904 et 1905, sont d'une nature différente puisque Herr s'occupe alors de la politique extérieure. Ces textes ne sont donc pas directement axés sur le développement d'une philosophie socialiste, mais s'attèlent à analyser les problèmes internationaux selon une perspective socialiste. En somme, s'il est possible de faire ressortir quelques formules nettes et frappantes qui nous permettent de comprendre une partie du socialisme de Herr, sans autres documents ces articles ne nous permettent pas d'approfondir sa pensée en la matière.

Du côté manuscrit *La Révolution sociale*, Herr nous présente une vision beaucoup moins réformiste qu'on pourrait le croire, ce qui, au regard de sa participation à l'unification des partis socialistes, lui donne un intérêt supplémentaire. En effet, à ce moment Herr a fait l'expérience de l'allemanisme au sein du POSR pour ensuite collaborer avec Jaurès dans le développement du socialisme en France. Cet itinéraire n'a pu qu'enrichir sa réflexion, d'où la valeur du document. Cependant, le manuscrit n'est pas aussi avancé qu'on aurait pu le souhaiter, ce qui le rend plus difficile à analyser que *Le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. En somme, le document comporte un amalgame d'idées rassemblées en fragments qui ne nous permettent pas d'accéder à une essence finie comme dans le cas d'un ouvrage plus complet. Par contre, il nous est possible d'aller y chercher certains fragments d'idées qui constituent une base pour la compréhension du socialisme de Herr.

#### 4.2.1 Vers une révolution intégrale.

La pensée socialiste de Herr s'élabore à la suite de l'affranchissement intellectuel, donc l'idée reste la variable la plus importante et la critique l'action nécessaire à l'élaboration du socialisme; ainsi écrit-il : « Pour être forts, pour exercer sur les pouvoirs publics une pression qui triomphe de leurs hésitations et de leurs résistances, il faut que les travailleurs aient une

arme plus forte que le nombre ; il faut qu'ils aient une idée. »<sup>14</sup> L'importance de la doctrine est toujours présente à l'esprit de Herr. Cependant, cette doctrine ne doit pas venir de n'importe où :

Par le peuple! Il ne faut pas que le peuple attende ou accepte de personne ses moyens d'action, son idéal, son corps de doctrine, il faut qu'il doive à lui-même et à lui seul la pleine conscience de ses désirs et de ses volontés, et il faut qu'il ne doive qu'à lui-même la force nécessaire pour en assurer la réalisation.<sup>15</sup>

De cette citation nous pouvons retenir deux choses. D'abord, que pour assurer la réussite d'une révolution émanant du mouvement ouvrier, le peuple ne doit pas chercher de guides ou d'avant-gardes révolutionnaires. Cette critique est importante puisqu'elle pose plusieurs questions allant de la place des intellectuels dans le mouvement ouvrier à celle de la hiérarchie, sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Dans un second temps, cette citation implique que le peuple prenne conscience de ses intérêts collectifs, par et pour lui-même. Cette prise de conscience s'explique en partie par les possibilités créées par le contexte historique.

Dans *La Révolution sociale*, Le premier stade des révolutions s'apparentant au socialisme est le niveau politique<sup>16</sup>. Ce stade prend en quelque sorte naissance avec la révolution de 1789. C'est le moment où se développent les conditions nécessaires à la prise de conscience des ouvriers. Après 1789, les ouvriers des villes ayant participé à la Révolution sont exclus des bénéfices qui en découlent se retrouvant donc « dépossédés par la volonté très consciente et très précise de la bourgeoisie, exclus de tout rôle politique et de

---

<sup>14</sup> Lucien Herr, « Syndicats », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 16.

<sup>15</sup> Lucien Herr cité par Djipka dans *Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, p.54-55.

<sup>16</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

tout rôle économique, exclus de la justice démocratique par des constitutions faites au profit de la bourgeoisie. »<sup>17</sup>

La conscience de cet état de fait a trois conditions. Premièrement, la chute de l'Ancien régime qui met fin aux liens féodaux et par conséquent à la discipline qu'ils impliquent. Ce changement de système suggère une plus grande liberté en ce qui concerne le choix du mode d'organisation de la société ouvrant ainsi l'éventail des possibles. Deuxièmement, chez la classe ouvrière, la Révolution ouvre la voie à une prise de conscience de leur force puisque c'est avec leur aide qu'une « minorité dictatoriale » a pu s'emparer du pouvoir dans Paris et les grandes villes. Troisièmement, le progrès et la centralisation industrielle leur donnent conscience qu'ils sont la force vivante de l'économie. Ces trois conditions rendent donc possible le développement d'une conscience de classe nécessaire à l'avènement d'une révolution par et pour la classe ouvrière.

Cet accès de conscience, chez certains groupes d'individus, donne d'abord naissance à des tentatives d'organisations révolutionnaires basées sur le modèle bourgeois de 1789. Ainsi, les premiers groupes à se développer sur ce modèle prônent une prise de pouvoir par la force sans réfléchir au lendemain. Il s'agit d'imposer un changement soudain qui cherche à améliorer le sort matériel des ouvriers sans pour autant élaborer un projet de société répondant aux questions que pose l'exploitation d'une classe par une autre. Toutefois, ces groupes ont une faible audience, se limitant donc à de petits groupes de conspirateurs qui malgré tout participent à propager leurs idées au sein du prolétariat. Le fait que la révolution de juillet 1830 renforce la bourgeoisie au détriment du prolétariat permet à ces derniers de prendre un peu plus conscience de leur servitude. Inversement, le prolétariat prend aussi conscience qu'encore une fois sa force fut nécessaire afin de mener à bien l'entreprise.

Malgré tout, les organisations révolutionnaires continuent à s'organiser sur de petits groupes basés sur la conspiration, et ce jusqu'en 1848. Le problème réside dans le fait « qu'ils construisent sur le plan des révolutions bourgeoises le plan idéal de la révolution

---

<sup>17</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

prolétarienne, parce qu'ils conçoivent le prolétariat comme un parti dressé et lancé contre les autres partis »<sup>18</sup>, alors même que son organisation est justement inorganique.

Ce type de révolution proprement politique rencontre un autre problème de taille, le développement de l'État. Qu'un petit groupe d'hommes résolus puisse renverser un gouvernement où le pouvoir est concentré entre les mains d'un petit nombre d'hommes est envisageable. Cependant, le développement de l'État et son accroissement à partir de 1789 rendent la chose de plus en plus impossible au fur et à mesure que le XIXe siècle avance. Ce développement étant le résultat de profonds changements sociaux, la révolution politique se trouve impuissante et doit céder le pas à une révolution elle-même plus profonde.

Pour éviter d'être superficielle, la révolution ne doit pas s'attaquer à des abus individuels et des cas circonscrits qui ne représentent qu'un questionnement partiel, elle doit avoir une vision d'ensemble ainsi qu'une conscience claire de ce qu'elle veut. Selon Herr, « la révolution sociale est le nœud vivant où se tient la négation de ce qui est et l'affirmation de ce qui sera. »<sup>19</sup> Elle nécessite donc une doctrine lui permettant d'être une « solution totale » en réponse à une question « totale ».

Cette recherche d'une compréhension globale est entre autres représentée dans le socialisme par trois ressorts : la poussée des faits humains –faits économiques, faits politiques, vie quotidienne et pratique–, la poussée sentimentale des exigences morales et la poussée logique des exigences critiques et scientifiques<sup>20</sup>.

Loin de rejeter tout sentimentalisme au profit d'une vision positiviste au sens strict, on cherche plutôt une synthèse de ces deux dimensions. Ce qui est rejeté c'est le sentimentalisme mystique qui se fait le défenseur de la tradition en opposition à l'esprit nouveau ayant l'avenir comme référent. Rappelons que dans le *Cahier bleu* le

---

<sup>18</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

<sup>19</sup> Ibid.

<sup>20</sup> Ibid.

sentimentalisme de Rousseau est associé à l'esprit nouveau en ce qu'il permet de comprendre la vie en mouvement en opposition au mécanisme purement logique. Le projet socialiste s'organise donc à partir de la synthèse entre le sentimentalisme et l'intellectualisme dans une analyse des faits sociaux où l'on recherche la vérité (science) et la justice (morale)<sup>21</sup>. L'esprit de synthèse appliqué à la doctrine socialiste permet ainsi de chercher l'unité qui rassemble les divers phénomènes observés afin de déterminer les termes de la question « totale ».

L'esprit de synthèse, selon Herr, qui permet de dégager la question totale, doit aussi servir à identifier les racines du problème: « C'est n'avoir rien fait que d'avoir détruit une erreur isolée ou un mensonge, si on ne l'atteint pas dans sa racine, dans sa souterraine et tenace solidarité avec tout le mensonge social. »<sup>22</sup> Le mensonge social ici identifié, c'est la *doxa*, l'accumulation de toutes ces petites inventions individuelles qui expliquent *a posteriori*. C'est aussi la servitude organisée en système. Ainsi, le respect de la classe dominante découle d'une « habitude traditionnelle » et agit comme une « soumission systématique. »<sup>23</sup>

Cette vision ébauchée par Herr s'apparente à celle de l'habitus comme « structure structurée et structurante. »<sup>24</sup> Dans ce cas, l'habitus de classe<sup>25</sup> structure les pratiques et les représentations organisant ainsi les rapports sociaux entre bourgeoisie et prolétariat. L'habitus intériorisé en vient à camoufler les rapports de domination sous le couvert de l'ordre normal des choses. Le socialisme, dans son approche scientifique des phénomènes humains, permet d'effectuer l'opération critique visant à rendre visibles ces systèmes pour mieux les abolir. La mise en lumière de ces rapports sociaux permet d'alimenter le

---

<sup>21</sup> Les mêmes valeurs à la base de la contestation dreyfusarde, ce qui n'est pas anodin.

<sup>22</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

<sup>23</sup> Ibid.

<sup>24</sup> Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une Théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, p.175.

<sup>25</sup> On comprend l'habitus de classe comme un « système de disposition (partiellement) commun à tous les produits d'une même structure. » Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une Théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, p.187.



développement de la conscience de classe. Ce qui nous mène à la réponse identifiée par Herr, soit la révolution intégrale. Cette dernière a donc pour condition « l'universalité des consciences en révolte » qui se rejoignent dans « l'effort organique d'une conscience claire et totale. »<sup>26</sup> Une révolution intégrale, par ce qu'elle prend en compte l'ensemble des facteurs – économiques, politiques et sociaux –, se réalisera sans secousse parce qu'elle n'aura négligé aucun aspect.

#### 4.2.2 Universel et anonyme.

Permettons-nous maintenant de revenir à une question essentielle de la philosophie de Herr, soit la place de l'individu et du collectif. Une des caractéristiques qui distinguent les révolutions politiques de la révolution intégrale c'est le caractère héroïque de l'action et des individus qui agissent alors comme avant-garde. Chez les Saint-simoniens, la croyance en une raison affranchie de la réalité crée une forme de métaphysique basée sur une vérité transcendante. Ainsi :

Elle crée un dualisme [...] une coupure franche de l'humanité en deux parties, dont l'une, l'immense majorité, est l'erreur et l'injustice qu'il faut amender, dont l'autre, la petite minorité des sages, a un droit souverain d'autorité et d'action impérative sur la foule qu'elle doit conduire librement au vrai.<sup>27</sup>

La première critique de cette vision repose sur l'opposition entre transcendance et immanence, laquelle a déjà été tranchée dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. La seconde critique s'attaque à l'idée qu'une caste d'hommes supérieurs en ce qu'ils sont porteurs de l'illumination puisse gouverner le reste de l'humanité.

Cette vision est contraire à l'universalisme prôné par Herr. Si la conscience se doit d'être universalisée, seule une révolution universelle pourra passer par delà les désirs égoïstes

---

<sup>26</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

<sup>27</sup> Ibid.

de quelques-uns. Les révolutions de 1830 et de 1848, de type politique et profitant dans l'ensemble à la classe bourgeoise, ne sont pas universelles puisqu'elles finissent par n'avantager que les égoïsmes d'une classe d'hommes. Toutefois entre la révolution de 1830 et celle de 1848, Herr constate que l'héroïsme est de moins en moins présent. Cette diminution s'explique sans doute par le développement de l'appareil étatique entre la Restauration et la fin de la monarchie de juillet. Ce faisant, Herr en vient à prédire que la révolution universelle sera, quant à elle, anonyme. Anonyme parce qu'elle est universelle et que en ce sens :

Tout progrès révolutionnaire individuel ou local est progrès de l'humanité, la générosité interne, implicite se substitue à la générosité explicite et externe, la justice à la bonté, le dévouement abstrait au dévouement psychologique et concret, l'automatisme logique à l'impulsion.<sup>28</sup>

Cet universalisme est la suite logique de l'affranchissement individuel présenté dans *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*, soit que les droits individuels, où l'individu est considéré *in abstracto*, s'universalisent par ce que réclamés par tous au nom de la justice.

Pour qu'une révolution soit universelle, il faut qu'il y ait une solidarité d'intérêt de la classe ouvrière. Cette solidarité se perçoit chez ces ouvriers qui endurent des grèves non pas pour améliorer leur mieux-être, mais pour garantir à d'autres, à ceux de demain, quelques gains. Ce sacrifice c'est, selon Herr, la plus haute forme de sentimentalisme que représente le socialisme. Elle se fonde sur la conscience de classe, mais aussi sur l'idée claire et confuse à la fois, qu'une nouvelle société doive être érigée sur les ruines de l'ancienne. La confiance idéologique qui se dessine alors, repose sur la prise de conscience, qui émerge à partir de la Révolution française, soit que « L'organisation politique et sociale est un système » et que ce système est « caduc et modifiable. »<sup>29</sup>

---

<sup>28</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

<sup>29</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

Ce changement de conscience de la part du prolétariat, que l'humanité produit elle-même ses propres institutions, permet justement le passage de la société traditionnelle à l'état moderne tel que nous l'avons abordé avec *le Progrès intellectuel et l'affranchissement*. Or s'il est possible de modifier ou de changer le système, il est possible d'élaborer un projet d'avenir pour la société. À partir du moment où le prolétariat prend conscience que l'État lui est immanent il peut prendre en main son affranchissement collectif. Nous serons donc passés de « l'âge des hommes » à « l'âge des classes » pour que finalement débute « l'âge collectif. »<sup>30</sup>

La philosophie socialiste de Herr s'articule en grande partie sur ces précédents écrits en reprenant les grands thèmes que sont l'esprit nouveau et l'affranchissement. On peut y voir une certaine suite logique où il identifie d'abord les principes de base de sa philosophie, pour ensuite les inscrire dans une perspective d'affranchissement d'abord individuel et ensuite collectif, ce qui aboutit à l'élaboration d'un socialisme basé sur l'arrivée d'un âge collectif où l'affranchissement est celui de l'humanité. Malheureusement, Herr n'est pas loquace sur la manière d'accomplir la révolution intégrale, le fait que le manuscrit n'ait jamais été terminé y est sûrement pour beaucoup. Cependant, on peut tout de même y trouver une critique du socialisme réformiste qui donne une idée de sa vision de l'application qui en est faite.

#### 4.2.3 Socialisme et réformisme.

Tout d'abord, Herr part du constat que les réformes ne suffisent pas si l'on veut en arriver à la réalisation du socialisme. En accumulant les bonnes volontés de la classe possédante et de la classe salariée afin d'effectuer ces réformes, le résultat sera un simple adoucissement des rapports sociaux entre les deux. Or, le socialisme est une critique radicale de ces rapports. Par conséquent, la réalisation du socialisme nécessite une révolution telle

---

<sup>30</sup> Ibid.

que décrite plus haut. Ce que la révolution permet alors c'est « l'affranchissement de ces deux humanités adverses, et leur fusion en une humanité unique. »<sup>31</sup>

Est-ce à dire que les partis socialistes ne doivent pas effectuer de réformes? Il eut été envisageable d'agir ainsi si le capitalisme s'était effectivement effondré à partir de ses propres contradictions. Toutefois, Herr constate que l'échéance se trouve sans cesse remise à plus tard laissant encore et toujours la classe ouvrière dans une situation de servitude :

Il n'est pas exact que toute la classe intermédiaire se soit effondrée dans le prolétariat, il n'est pas exact que le prolétariat soit séparé par un fossé abrupt de la classe unifiée de grand capitalisme. [...] Les besoins du prolétariat n'ont pas eu la force rapide d'attention et d'expression qu'on pouvait croire et les salaires accrus ont donné à la masse profonde de la classe prolétarienne la satisfaction médiocre qui suffit à apaiser les affamés et à rendre la force d'attaque plus noble et indécise.<sup>32</sup>

Ce qui l'amène à se demander s'il faut pour autant s'empêcher d'effectuer les réformes qui diminueraient la misère de la classe ouvrière.

Les intérêts et les besoins représentent certainement une puissante motivation de révolte. Le fait que cette motivation soit atténuée lorsque la misère diminue représente un problème important pour le socialisme. Cependant, s'il est plausible que cela se passe ainsi, il ne faut pas seulement se reposer sur ces « hypothèses psychologiques fragiles. »<sup>33</sup> Dans ce contexte, le plus important est de raviver sans cesse la révolte et les revendications par la propagande. Un indice sur l'organisation de celle-ci par les partis socialistes nous est laissé au travers de ses articles.

---

<sup>31</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

<sup>32</sup> Ibid.

<sup>33</sup> Ibid.

Dans ses articles, Herr s'est quelques fois attardé à comparer le socialisme français à son homologue allemand<sup>34</sup>. La lecture de ses écrits nous permet de dégager l'idée que se fait Herr de l'organisation socialiste.

De prime abord, Herr considère que les socialismes allemand et français sont semblables en ce qu'ils s'adressent d'abord et avant tout aux ouvriers des grands centres industriels. Les deux « considèrent les réformes sociales comme indissolublement liées aux réformes politiques » et poursuivent leur but dans une perspective « démocratique et révolutionnaire. »<sup>35</sup>

Néanmoins, il existe des différences moins apparentes. La première est au niveau de la théorie. Selon Herr, le développement du socialisme français s'effectue à partir de l'élaboration d'une doctrine positive tournée vers l'avenir. Ainsi, les penseurs français qui se sont succédé ont sans cesse tenté d'élaborer un idéal tourné vers l'avenir où se réaliseraient la justice et l'égalité. Il s'agit d'une poussée sentimentale tournée vers la réflexion scientifique. Du côté de l'Allemagne, où Herr semble ne considérer que Marx, l'effort de développement est surtout concentré sur la critique de la société existante, balayant ce qui est afin de justifier un nouvel ordre social. Il s'agit donc, pour la France de dégager la conscience du but à atteindre alors que l'Allemagne utilise « une science infiniment réfléchie et instruite à la critique de ce qui est. »<sup>36</sup> Cette différence n'est pas critique et rien ne laisse entendre que ces deux approches ne soient pas complémentaires.

L'autre différence repose sur le mode d'organisation. Si les premiers socialistes français présentaient une organisation forte et hiérarchique pour le socialisme, les développements subséquents empruntèrent une tout autre voie. Se dégageant des premières formes semblables aux doctrines religieuses, le socialisme français s'est décentralisé, mais pas au

---

<sup>34</sup> Voir Lucien Herr, « Socialisme allemand et socialisme français », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 23-31.

<sup>35</sup> Ibid., p. 24.

<sup>36</sup> Ibid., p.27.

point d'être complètement éclaté. L'élaboration d'une formule unique s'y fait par l'élaboration commune pour ensuite être confiée à un mandataire pouvant la défendre.

À l'inverse, le socialisme allemand a fini par s'organiser autour d'une forte discipline de parti. Cette tendance à la discipline et au respect de la hiérarchie s'explique par l'histoire du parti, qui dut subir les persécutions de l'État impérial, mais aussi par une « nature »<sup>37</sup> du peuple allemand, mieux disposé à accepter l'ordre. Ainsi, dans le socialisme allemand, une formule émane du haut de la hiérarchie pour ensuite descendre vers le bas. Ce qui fait que leur force réside dans leur cohésion et leur discipline. Toutefois, Herr se défie d'une organisation reprenant le modèle militaire. Selon lui, une organisation basée sur l'association libre et volontaire et bien plus souhaitable que la stricte obéissance. L'élaboration du socialisme doit donc être un effort collectif, sur une base égale, allant du bas vers le haut. Encore une fois, cette conception s'inscrit tout à fait dans la philosophie qu'il met de l'avant et qui vise l'affranchissement individuel et collectif.

## Conclusion

La pensée socialiste ainsi dégagée s'intègre plutôt bien au reste des travaux de Herr. On y retrouve les bases de sa philosophie telle qu'élaborée dans le *Cahier Bleu* et le *Progrès intellectuel et l'affranchissement*. Son projet socialiste représente la continuation de l'esprit nouveau et de l'affranchissement. Il repose à la fois sur une critique de la tradition, mais aussi sur celle du libéralisme qui a cessé d'être une doctrine vivante en ne s'occupant que du bien-être d'une caste particulière. Il n'est pas question pour Herr d'accepter que les êtres humains en soient réduits à de vulgaires agents de production et de consommation, conception purement mécaniste d'une humanité sans vie. La doctrine socialiste, quant à elle repose sur une synthèse du sentimentalisme des exigences morales et de l'esprit scientifique

---

<sup>37</sup> À première vue on pourrait croire à un argument essentialiste, mais certains indices dont le fait qu'il conçoit l'existence de systèmes subis laisse soupçonner qu'il s'agirait plutôt de cette dernière option.

et critique. Cette synthèse, tout droit sortie du *Cahier Bleu*, est ce qui donne la vie au projet et l'oriente vers l'élaboration de ce qui sera.

Lucien Herr a une vision claire de l'importance du développement de l'État moderne par rapport aux possibilités de révolution. S'il affirme qu'une révolution est nécessaire pour sortir la classe ouvrière de sa servitude, celle-ci doit prendre en compte les profonds changements sociaux survenus au cours du XIXe siècle. Les révolutions politiques ne pouvant agir que sur des États moins développés, une nouvelle approche doit être adoptée, celle de la révolution intégrale. Cette approche prend en compte l'organisation systémique qui garde le prolétariat dans son état de servitude. La solution envisagée passe donc par la conscience de classe qui doit être développée par la propagande. La solidarité de classe additionnée à la prise de conscience que les institutions sont modifiables est le nœud même où se joue la révolution intégrale. Herr conçoit ainsi une révolution qui se veut universelle, car elle prend en compte la question globale et se propose d'y donner une réponse globale.

Envisagée de cette façon, la place de l'individu ne peut être prise en compte sans sa collaboration au collectif. Herr effectue alors une critique de la hiérarchie qui ne ferait que reproduire un ordre de domination, empêchant tout un chacun de s'affranchir et créant une caste de privilégiés. Pour Herr, l'âge qui s'annonce sera anonyme et donc universel. Au niveau de son action, cette conception de l'anonymat n'est pas anodine et cadre tout à fait dans l'optique de cette «volonté de ne pas parvenir». En plaçant son engagement sous le signe de l'anonymat (relatif), Herr facilite l'universalisation de son action puisqu'il ne la revendique pas pour lui. Il n'adopte donc pas la position de celui qui illumine, mais il participe à un tout, à un collectif.

## CHAPITRE V

### CONCLUSION

Restituer la pensée de Herr n'est pas une mince affaire, on se retrouve face à des manuscrits et des ouvrages incomplets qui n'ont parfois eu qu'une audience limitée. Cependant, on y trouve les germes féconds d'une pensée riche. Riche parce qu'érudite et emplie d'innombrables lectures, d'une volonté de connaître toute chose dans un esprit de synthèse qui doit restituer la pensée dans ses aspects les plus vivants. Riche parce que rigoureuse et basée sur un « systemprogram » réfléchi et mûri dès le *Cahier Bleu*<sup>1</sup>. À première vue, ces écrits pourraient sembler peu importants puisqu'ils ne furent jamais publiés de son vivant, exception faite des articles de revues et de journaux. Toutefois, ce serait une grave erreur de s'arrêter à ce jugement simpliste. L'œuvre de Herr est intéressante non seulement par sa richesse évoquée plus haut, mais aussi parce qu'à ces écrits correspond une vie intellectuelle active et engagée, d'où l'intérêt d'étudier son engagement intellectuel par rapport à sa « volonté de ne pas parvenir ».

#### 5.1. L'intellectuel engagé.

En rédigeant ce travail, nous voulions faire ressortir les éléments fondamentaux de la philosophie de Herr afin de cerner les bases de son engagement. Ce qui en ressort, c'est d'abord l'idée d'une opposition entre l'ancien et le nouveau. Cet antagonisme est un point de départ particulièrement intéressant à plusieurs égards. Au niveau du contexte historique, on peut constater la proximité des réflexions de Herr face aux problèmes politiques qui rythment l'évolution de la France, de 1789 jusqu'aux débuts de la Troisième République. Le long dix-

---

<sup>1</sup> Lucien Herr, « Le Cahier Bleu » in *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, p.I-LX.



neuvième siècle français est marqué par trois révolutions qui aboutissent à des changements de régime où s'opposent toujours monarchistes et républicains. On peut voir, dans cette opposition, le conflit entre l'ancien et le nouveau. Entre l'État transcendant, qui se justifie par la tradition et la religion, et l'État immanent, qui doit être le résultat de la volonté populaire. Herr n'est pas loin de ces considérations quand il couche ses pensées sur le papier.

Ce qui importe, pour Herr, c'est l'avènement de l'esprit nouveau. Cet esprit nouveau est à la fois science et sentimentalité. S'il s'oppose au sentimentalisme mystique, il ne rejette pas pour autant toute forme de sentiment. Ainsi prend-il l'exemple de Rousseau afin de souligner une forme de sentiment qui rend vie aux choses en permettant de les observer dans le mouvement, dans ce qu'elles ont de vivant. Ce sentimentalisme s'allie à une vision scientifique, et l'un ne peut aller sans l'autre au risque de tomber soit dans le sentimentalisme mystique transcendant, ou dans le mécanisme qui morcèle et divise, ne présentant les choses que comme statiques et mortes.

Il y a, chez Herr, cette idée de synthèse qui doit rendre les choses dans l'ensemble qui les fait vivre. Par ce principe, Herr conçoit qu'il faut rechercher l'unité afin de comprendre les choses dans leur interrelation avec le monde qui les entoure. L'esprit de synthèse prend aussi la forme de cette recherche d'érudition qui tente de comprendre l'unité du monde en soi. Il ne s'agit pas de rechercher l'ultime vérité, mais bien de tenter de comprendre la vérité humaine.

Autre point de l'esprit nouveau, l'esprit critique repose sur une opposition au dogme absolutiste en ce qu'il se fonde sur le relativisme. L'idée qui importe alors est que chaque explication du réel se veut provisoire et ouvre ainsi la possibilité du doute critique. Loin de mettre fin à la réflexion, on en arrive à un élargissement de celle-ci sur un questionnement permanent et fécond. C'est aussi ce qui mène à l'idée de déracinement.

La théorisation de l'engagement, chez Herr, repose sur l'idée de l'affranchissement du sujet. Cet affranchissement passe par le déracinement qui doit permettre la rupture avec la tradition et les systèmes subis. C'est, en quelque sorte, la remise en question de ce que l'on reçoit comme étant vrai sans pour autant y avoir réfléchi et qui nous est transmis par la famille, la communauté et l'éducation qui en découle. Cette remise en question doit

permettre de dépasser ce qui est mort parce que résidant dans le passé afin de réaliser ce qui est vivant et par conséquent, en mouvement. Ce mouvement nous oriente vers l'avenir et pousse donc à le réfléchir comme tel.

Ce qui importe ici, c'est que Herr fait passer le référent de la tradition à l'élaboration d'un projet axé vers ce que l'on veut qui se produise. C'est le constat que l'humanité produit elle-même ses propres institutions, c'est l'immanence qui prend le pas sur la transcendance. La légitimité de tout projet, ou de toute doctrine, repose dès lors sur le temps et non sur la tradition. Cette conception du temps qui s'appuie sur la rupture ouvre elle aussi un monde de possibilités puisqu'elle refuse l'argument archéologique qui infirmerait toute proposition n'ayant pas d'équivalent dans l'histoire passée. Ainsi, la philosophie de Herr appelle les jeunes générations à adapter la réalité à leurs désirs nouveaux<sup>2</sup>. L'engagement repose donc sur cette idée que l'organisation de la cité nous est immanente et que, par conséquent, nous en sommes responsables. Il devient donc nécessaire de se réapproprier le politique sur la base de l'esprit nouveau.

La réappropriation du politique par la jeunesse, c'est le programme que Lucien Herr entend défendre au moment de l'Affaire Dreyfus. C'est le moment où entre en application la pensée qu'il avait déjà en partie élaborée. L'ennemi identifié est la tradition, la défense d'une nation abstraite au nom d'un passé inerte, le sentimentalisme mystique. Au moment de l'Affaire, l'engagement au nom de l'esprit nouveau repose sur la défense de la vérité et de la justice d'un point de vue à la fois scientifique et moral (sentimental).

L'engagement de Herr consiste donc à mettre de l'avant ces valeurs tout en portant un regard critique sur les positions adverses au travers de ses articles. Entre la théorie, développée dans le *Cahier Bleu* et *Le progrès intellectuel et l'affranchissement*<sup>3</sup>, et l'application à l'Affaire, la transition se fait sans heurt. La réalité de la crise reflète bien les conflits esquissés par Herr dans ses écrits, ce qui lui permet une meilleure appréhension des

---

<sup>2</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p.27.

<sup>3</sup> Ibid., p. 9-47.

choses. Il s'agit donc d'un engagement réfléchi qui s'appuie sur une doctrine en pleine élaboration, qui nourrit l'engagement et s'en enrichit. Cependant, l'engagement de Herr ne se limite pas à ses interventions personnelles. Le gros de son travail consiste à mobiliser les universitaires dreyfusards afin de donner une dimension collective à l'engagement. De cette constatation, nous pouvons faire ressortir le questionnement autour du rapport entre individus et collectif, de par ses écrits, et qui permet d'éclairer l'engagement de Herr.

## 5.2. L'âge collectif.

Comme nous l'avons vu, « l'acte de naissance » des intellectuels réside dans la *Protestation*<sup>4</sup>. Or, cette protestation consiste en un acte collectif où l'importance est mise sur les noms inscrits et le capital symbolique tiré de leurs titres universitaires. Si certains avaient voulu publier individuellement ce texte, peut-être auraient ils remporté un quelconque succès. Néanmoins, la force tirée de la réunion de ces noms n'est pas comparable à un acte individuel. C'est un groupe social qui émerge et qui se pose comme défenseur des valeurs de justice et d'équité face au pouvoir en place. Or les antidreyfusards leur opposent la défense de la nation comme « collectif » au destin d'un individu, les taxant d'individualisme. La question ainsi posée leur permet de répondre en opposant l'individualisme à l'égoïsme. On comprend donc que le l'individu ne doit pas être sacrifié au nom d'un collectif si les raisons qui sont évoquées ne reposent pas sur une réflexion juste et équitable. C'est-à-dire qu'une réflexion individualiste prend en compte les conditions d'un être humain *in abstracto*<sup>5</sup> et non pas en fonction de ses intérêts individuels ou de classe qui ne sont pas par définition universels.

---

<sup>4</sup> Voir Vincent Duclert (dir. Publ.), *Savoir et engagement*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p. 169-174.

<sup>5</sup> Émile Durkheim, *L'individualisme et les intellectuels*, Paris, Édition Milles et une nuits, 2002, p.10-11.

Dans le même ordre d'idée, l'individualisme de Herr ne va pas sans le principe collectif. Son ami, l'historien Élie Halévy nous dit : « Herr ne croyait pas à la possibilité, pour l'individu, de s'affranchir en dehors de l'espèce et contre l'espèce. L'émancipation de l'individu est solidaire de l'émancipation du genre humain. Elle suppose une action collective de l'espèce. »<sup>6</sup> On en revient donc à l'idée que tout intérêt individuel, dans le sens abstrait, s'universalise pour être revendiqué collectivement dans une perspective où tous et toutes aspirent à un bien-être commun basé sur une réflexion qui prend en compte les conditions de vie de l'être humain. Il en va de même pour ses réflexions politiques autour du socialisme.

Si, dans un premier temps, il rejette le libéralisme, c'est bien parce que ce dernier en est venu à ne défendre que les intérêts d'une fraction de la population, soit la classe dirigeante. À l'inverse, le socialisme doit prendre en compte toutes les injustices individuelles, rechercher les liens entre elles afin de donner une réponse totale à une question totale. De plus, c'est dans la conscience de classe que réside la possibilité d'une révolution sociale. Cette conscience doit justement dégager ce qui est commun à la classe ouvrière, sa position sociale et les fondements de son exploitation.

Partant de là, la solidarité de classe s'étend un peu plus et s'axe nécessairement vers l'avenir puisque la réalisation de l'idéal formulé ne peut se produire du jour au lendemain. L'ouvrier en tant qu'individu se sacrifie donc aujourd'hui, au travers des grèves, dans l'espoir que les conditions de vie de ses semblables s'améliorent dans l'avenir. Ainsi, s'il y a progrès individuel ou local, il y a progrès de l'humanité<sup>7</sup>.

Dans l'élaboration de la conscience de classe, Herr identifie aussi l'existence d'une confiance idéologique qui repose sur l'idée que les choses doivent changer et qu'une nouvelle société doit naître afin de mettre un terme aux inégalités. Cette confiance idéologique permet

---

<sup>6</sup> Élie Halévy, « Éloge de Lucien Herr », in *Savoir et engagements*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, p.159-160.

<sup>7</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

à la classe ouvrière de prendre conscience que l'humanité produit elle-même ses institutions et que par conséquent, celles-ci sont modifiables<sup>8</sup>. Il en ressort qu'ils doivent seroprier le politique, laissé entre les mains d'une fraction de l'humanité que représente la bourgeoisie, s'ils veulent s'émanciper du système actuel. Pour ce faire, ils doivent donc agir collectivement en se reposant sur une doctrine qui représente leurs désirs et leurs attentes.

En somme, Herr constate que nous sommes passé par deux âges. Le premier, l'âge des hommes, représente celui des monarchies et des hommes providentiels où tout repose sur les épaules d'un dirigeant idéalisé. Avec l'arrivée du libéralisme et la fin de l'Ancien Régime, l'organisation sociale change, et l'on voit l'apparition des classes sociales dont la bourgeoisie qui se réserve la sphère du pouvoir politique et économique, c'est l'âge des classes. La révolution sociale doit permettre d'atteindre le suivant soit l'âge collectif.

L'âge collectif repose sur l'idée qu'une fois la révolution sociale accomplie, les classes sociales se fondront l'une dans l'autre donnant une sorte d'unité à l'humanité jusque là morcelée. Toutefois, ce principe collectif prend racine aussi dans le fait que l'émancipation doit se faire par la classe ouvrière pour la classe ouvrière. C'est-à-dire que collectivement, les ouvriers et ouvrières doivent prendre en main leur propre émancipation et élaborer leur propre corps de doctrine afin de déterminer les bases de cette société qu'ils souhaitent construire. Cela suppose aussi la négation du principe d'aristocratie libérale ou d'avant-garde révolutionnaire qui constituerait un groupe à part détenant à lui seul le plan nécessaire à la réalisation de la révolution.

La philosophie de Herr suppose que tous et toutes doivent s'affranchir individuellement et que l'affranchissement collectif est le fait de tous et toutes et non pas d'individus spécifiques. C'est donc un mouvement d'ascension du haut vers le bas et non du bas vers le haut. Ce refus des hiérarchies de type patriarcales est clair : « Le roi père au milieu de ses enfants, le noble père au milieu de ses paysans, le patron père au milieu de ses ouvriers, le fonctionnaire père au milieu de ses subordonnés, le principe patriarcal et ses conséquences :

---

<sup>8</sup> Lucien Herr, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

déférence respectueuse, aliénation de la liberté. »<sup>9</sup> Il s'agit d'éviter que la réflexion ne soit concentrée dans les mains d'un petit groupe, ce qui empêcherait l'émancipation des autres relégués au rang de simple soldat exécutant les ordres sans nécessairement les comprendre.

Cette vision du collectif, Herr l'applique aussi au monde universitaire. On en voit déjà la trace dans ses notes sur son voyage en Allemagne<sup>10</sup>, où il disserte du système universitaire allemand. Alors qu'auparavant, l'évolution de la pensée aurait pu se faire de façon aristocratique, autour d'un centre lumineux qui aurait irrigué les autres d'une philosophie forte et originale, il n'en va plus de même vers la fin du XIXe siècle. Avec l'augmentation considérable des effectifs universitaires, ainsi qu'une relative démocratisation du savoir sous la Troisième République, le nombre de voix et le foisonnement des idées augmentent. Ce qui fait dire à Herr qu'un tel âge, au niveau de la pensée, est fatalement révolutionnaire<sup>11</sup>.

Dans un tel contexte, Herr prépare lui aussi l'âge collectif par une volonté de participer à l'élaboration du savoir en aidant les autres dans leurs travaux de recherche. C'est par sa position de bibliothécaire qu'il participe au collectif, en orientant et accompagnant les travaux de recherche, mais aussi en permettant l'éveil de jeunes générations d'intellectuels. L'intellectuel collectif désiré par Herr repose donc sur l'échange des connaissances permettant l'élaboration de la pensée, mais aussi sur la réappropriation du politique par la défense de valeurs liées à cette élaboration culturelle. L'engagement de Herr est donc foncièrement collectif et se rapporte à cet idéal d'âge collectif. Maintenant que nous avons identifié les bases théoriques et pratiques de l'engagement de Herr, il nous faut revenir à cette « volonté de ne pas parvenir ».

---

<sup>9</sup> Lucien Herr, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », op.cit., p.44.

<sup>10</sup> Lucien Herr, « Notes de voyages en Allemagne (1885-1886) », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 1-8.

<sup>11</sup> Ibid., p.7-8.

### 5.3. L'engagement intellectuel et « la volonté de ne pas parvenir ».

Chez Lucien Herr, ne pas parvenir consiste d'abord ne pas accéder aux honneurs, sans toutefois s'empêcher d'agir. Cette volonté s'exprime d'abord dans son choix de ne pas poursuivre de carrière de professeur. Ce faisant, il s'oppose à toute la logique que sous-tendent des études à l'École normale supérieure. Considérant que cette école a pour ambition de former l'élite du corps professoral français, il est plutôt surprenant qu'un second de promotion choisisse le poste de bibliothécaire. Or, en empruntant cette voie, Herr ne se place pas en retraite complète bien au contraire. Aux commandes de ce poste, il entend développer la bibliothèque avec toute l'énergie qu'il peut y mettre. Son programme pour la bibliothèque : guider, éclairer et solliciter les travaux<sup>12</sup>. Ça n'est pas le programme d'un homme qui se serait contenté d'un travail simple sans chercher à s'y investir. S'il n'enseigne pas, il aide tout étudiant de l'École qui vient à passer dans sa bibliothèque. Ce poste le place donc à un lieu de passage d'une bonne partie des jeunes générations d'intellectuels. Il participe ainsi à leur éveil, et constitue un réseau autant au niveau de ceux qui fréquentent l'établissement que des anciens qui reviennent à la bibliothèque pour leurs recherches en cours.

Il est vrai que du côté des recherches, Herr n'a pas écrit beaucoup, même si le *Cahier Bleu*, *Le progrès intellectuel et l'affranchissement* et *La Révolution sociale* représentent des pages intéressantes de sa philosophie. On pourra, comme Andler, évoquer le fait que l'emploi de bibliothécaire additionné à celui de directeur du Musée pédagogique lui laissait peu de temps<sup>13</sup>. Mais au-delà du temps, qui a certainement joué pour beaucoup, c'est dans une perspective collective que l'on peut reconnaître le travail de Lucien Herr. L'aide qu'il apporte n'est pas minime : il aide à orienter les travaux, il indique les ouvrages anciens et nouveaux nécessaires aux recherches, il relie les manuscrits et aide les uns et les autres à entrer en contact avec des éditeurs de sa connaissance. On lui demandera quelques fois

---

<sup>12</sup> Lucien Herr, *Lettre de Lucien Herr au directeur de l'École normale supérieure, 15 octobre 1902*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LHI, Dossier 6.

<sup>13</sup> Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, Paris, Éditions Maspéro, 1977, p.284.

d'accepter que des remerciements soient inscrits dans les livres publiés, ce qu'il refusera. Le refus des honneurs lui permet donc de s'investir dans l'intellectuel collectif afin d'aider les travaux à naître. Se plaçant lui-même en marge du champ intellectuel il peut dès lors y agir comme point de rencontre, puisqu'il n'entre pas dans une lutte interne de recherche de légitimité qui serait basée en bonne partie sur les publications et honneurs académiques accumulés.

La « volonté de ne pas parvenir » permet à Lucien Herr de ne pas apparaître comme une menace pour les autres universitaires en ce qui a trait à la recherche de capital symbolique. Cette sorte d'anonymat évolue à partir du même principe que la révolution anonyme qui doit permettre l'avènement de l'âge collectif. Lucien Herr s'immerge lui-même dans cette philosophie de l'engagement qui doit, de l'affranchissement individuel à l'affranchissement collectif, mener à l'éclosion d'une nouvelle société guérie des individus<sup>14</sup> et autres hommes providentiels, où l'on travaille collectivement au progrès.

L'étude du cas de Lucien Herr nous permet donc de mettre en lumière un engagement intellectuel particulier. Cet engagement, caractérisé par la « volonté de ne pas parvenir », repose sur une philosophie qui, bien qu'elle ne fût jamais publiée, s'appuie sur des bases réfléchies, sur une doctrine en élaboration constante sous la plume de Lucien Herr. Cette philosophie suit de près les réflexions qu'il porte sur l'actualité du monde qui l'entoure, ce qui lui permet de l'appliquer aux crises qui surviennent.

On peut donc affirmer que Lucien Herr a bel et bien théorisé son engagement et qu'il l'a mis en pratique autant au niveau des crises qui survinrent dans la cité que dans le milieu universitaire. Loin de s'expliquer simplement par la timidité, la « volonté de ne pas parvenir » constitue une philosophie de l'engagement qui permet, une fois cernée, de jeter un regard nouveau sur les parcours intellectuels de l'époque. L'intellectuel anonyme et collectif n'a peut être pas abouti de la façon dont aurait pu l'espérer Lucien Herr, mais il en représente

---

<sup>14</sup> Michel Winock, *Le socialisme en France et en Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 309.



une trace qui permet d'en faire le portrait pour chercher à en dégager un peu plus les contours historiques et, qui sait, réactualiser l'idée.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Écrits de Lucien Herr*

HERR, Lucien, *Choix d'écrits*, Paris, l'Harmattan (2 vol.), 1994, 282 p. et 292 p.

-----, « Le progrès intellectuel et l'affranchissement », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 9-47.

-----, « Notes de voyage en Allemagne (1885-1886) », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 1-8.

-----, « Article de la grande encyclopédie », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 109-140.

-----, « Fragments manuscrits d'un ouvrage sur Hegel », in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 141-146.

-----, « Le Cahier Bleu » in *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, p.I-LX.

-----, « Protestation », in *La revue blanche*, Genève, Slatkin reprints, 1968, tome XV, p. 161-167.

-----, « Lettre à Maurice Barrès », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 37-50.

-----, « G. de Molinari, La morale économique. » in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 56-59.

-----, « Maurice Block, Les Progrès de la science économique depuis Adam Smith. » in *Choix d'écrits II : Philosophie Histoire Philologie*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 95-98.

-----, « Syndicats », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 14-17.

-----, *La Révolution sociale*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH5, Dossier 1.

-----, « Socialisme allemand et socialisme français », in *Choix d'écrits I : Politique*, Paris, Édition l'Harmattan, 1994, p. 23-31.

-----, *Dernières volontés 24 novembre 1921*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 7.

-----, *Lettre de Lucien Herr au directeur de l'École normale supérieure 15 octobre 1902*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1, Dossier 6.

### Sources

ANDLER, Charles et Lucien Herr, *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr, 1891- 1926* (éd. Antoinette Blum), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1992, 298 p.

ANDLER, Charles, *La vie de Lucien Herr*, Paris, Éditions Rieder, 1932. 352 p.

BLUM, Léon, *Souvenirs sur l'Affaire*, Paris, Gallimard, 1993, 153p.

DUCLERT, Vincent (dir. Publ.), *Savoir et engagement : Écrits normaliens sur l'affaire Dreyfus*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006, 181p.

DURKHEIM, Émile, *L'individualisme et les intellectuels*, Paris, Édition Milles et une nuits, 2002, p.10-11.

HALÉVY, Élie, *Correspondance 1871-1937*, Paris, Éditions Fallois, 1996, 803p.

ZOLA, Émile, « Lettre à la jeunesse », in *La vérité en marche : L'affaire Dreyfus*. Paris, GF Flammarion, 1969, 250p.

Fédération des travailleurs socialistes de France. Congrès national (06 ; 1882 ; Saint-Étienne), *Compte rendu du sixième Congrès national tenu à Saint-Étienne, du 25 au 31 septembre 1882*, Paris : Le Prolétaire, 1882. 214 p.

Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (France). Congrès national (10 ; 1891 ; Paris), *Compte rendu du X Congrès national tenu à Paris du 21 au 29 juin 1891*, Paris : impr. J. Allemane, 1892. 112 p.

Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Fond Lucien Herr, LH1-LH11.

*Monographies*

BENDA, Julien, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1975, 332p.

BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 570p.

CHARLE, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle : Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, 452p.

-----, *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, 272p.

-----, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 410p.

-----, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, 505p.

-----, *Le siècle de la presse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 400p.

DELPORTE, Christian, Claude Penner, Jean-François Sirinelli et Serge Wolikow, dir., *L'Humanité de Jaurès à nos jours*, Paris, Éditions Nouveau monde, 2004, 419p.

DÉMIER, Francis, *La France du XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, 602p.

DJIPKA, Antoine, *Lucien Herr (1864-1926)*, Mémoire de maîtrise, Paris, Université Paris X Nanterre, 1996, 205p.

DOSSE, François, *La marche des idées : Histoire des intellectuels ~ histoire intellectuelle*, Paris, Éditions la Découverte, 2003, 353p.

DROZ, Jacques, *Histoire générale du socialisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, vol.2, 672p.

DUMOULIN, Olivier, *Le rôle social de l'historien : de la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2003, 343p.

FILLION, Jean-François, *Sociologie dialectique*, Québec, Éditions Nota bene, 2006, 333p.

FOURNIER, Marcel, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007, 940p.

-----, *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994, 844p.

GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, 457p.

LE GOFF, Jacques, *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 224p.

LETERRE, Thierry. *Alain. Le premier intellectuel*. Paris, Stock, 2006, 594p.

- LEYMARIE, Michel, *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, PUF, 2003, 493p.
- LINDENBERG, Daniel et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*. Paris, Calmann-Lévy, 1977, 320p.
- , *Les écrits posthumes de Lucien Herr*, Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, 250p.
- LÖWY, Michael, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires : l'évolution politique de Lukacs 1909-1929*, Paris, Presse Universitaires de France, 1976, 320p.
- MAYEUR, Jean-Marie, *La vie politique sous la Troisième République 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, 445p.
- , *Les débuts de la IIIe république*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, 254p.
- NOIRIEL, Gérard, *Les fils maudits de la République : L'avenir des intellectuels en France*, Paris, Fayard, 2005, 335p.
- ORY, Pascal et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France : De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004, 435p.
- PROCHASSON, Christophe, *Les années électriques (1890-1910)*, Paris, Éditions la Découverte, 1991, 488p.
- , *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, 354p.
- REBÉRIOUX, Madeleine, *Parcours engagées dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999, 543p.
- , *La république radicale : 1898-1914*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 223p.
- RÉMOND, René, *Le XIXe siècle : 1815-1914*, Paris, Édition du Seuil, 1974, 248p.
- SAÏD, Edward W., *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, 139p.
- SIRINELLI, Jean-François, *Génération intellectuelle Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 720p.
- STERNHELL, Zeev, *La Droite révolutionnaire 1885-1914*, Paris, Fayard, 2000, 436p.
- WEBER, Eugen, *Fin de siècle : La France à la fin du XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1986, 359p.

WINOCK, Michel, *Le Socialisme en France et en Europe XIXe-XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 426p.

-----, *La fièvre hexagonale : Les grandes crises politiques 1871-1968*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 474p.

#### Articles

BLUM, Antoinette, «Portrait of an Intellectual : Lucien Herr and the Dreyfuss Affair» in *Nineteenth Century French Studies*, 1989-1990, vol. 18, nos 1-2 (automne-hiver), p. 196-211.

BOURDIEU, Pierre, «Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe» in *Scolies*, 1971, no 1, p. 7-26.

CHARLE, Christophe, «Champ littéraire et champ du pouvoir : Les écrivains et l'Affaire Dreyfus» in *Annales ESC*, mars-avril 1977, no 2, p. 240-264.

-----, «Le champ universitaire parisien à la fin du 19<sup>e</sup> siècle» in *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1983, p. 77-89.

FRAISSE, Simone, «Lucien Herr, Journaliste (1890-1905)» in *Le Mouvement Social*, 1975, vol 92, p. 93-102.

KRAMER, Lloyd S., «Intellectual History and Reality : The Search for Connections» in *Historical Reflexion*, 1986, no 13, p. 517-545.

LEFRANC, Georges, «À la mémoire de Lucien Herr» in *Bulletin de la Société des amis de l'Ecole normale supérieure*, mars 1977, no 138, p. 5-14.

-----, «Contribution à l'histoire du socialisme en France dans les dernières années du XIXe siècle : Léon Blum, Lucien Herr et Lavrov» in *L'Information Historique*, septembre-octobre 1960, no 4, p. 143-149.

PINTO, Louis, «La vocation de l'universel : la formation de la représentation de l'intellectuel vers 1900» in *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre 1984, no 55, p. 23-32.

-----, «Une science des intellectuels est-elle possible?» in *Revue de synthèse*, octobre-décembre 1986, no 4, p. 345-360.

RÉMOND, René, «Les Intellectuels et la Politique» in *Revue française des sciences politique*, décembre 1959, Vol IX, no 4, p. 860-880.

- SIRINELLI, Jean-François, «Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier : L'histoire des intellectuels» in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Janvier-Mars 1986, no 9, p. 97-108.
- , « Biographie et histoire des intellectuels. Le cas des “éveilleurs” et l'exemple d'André Bellessort », in *Problèmes et méthodes de la biographie, Sources*, n°3-4, 1985, p61-73.
- , « Aux lisières de l'enseignement supérieur les professeurs de khâgne vers 1925 », in *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1985, p.111-129.
- SMITH, Robert, «L'atmosphère politique à l'École Normale Supérieure à la fin du XIXe siècle» in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1973, p. 248-268.
- TREMBLAY PÉPIN, Simon, « Intellectuels et classes sociales » in *Nouveaux Cahiers du socialisme*, 2009, n1, p.121-131.
- VERLEY, Étienne, « Lucien Herr et le positivisme », in *Romantisme*, 1978, vol.8, no.21, p.219-232.,
- WINOCK, Michel, «Les intellectuels dans le siècle» in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, avril 1984, no 2, p. 3-14.